

< SÉRIE QR >

ALEXIE
MORIN

OUVRIR

SON

CŒUR



LE QUARTANIER

< SÉRIE QR >

ALEXIE
MORIN

OUVRIR

SON

CŒUR



LE CHÂTEAINEAU

LE QUARTANIER

OceanofPDF.com

« SÉRIE QR »
N° 127

Le Quartanier Éditeur
C.P. 47550, CSP Plateau Mont-Royal
Montréal (Québec) H2H 2S8
www.lequartanier.com

OceanofPDF.com

Alexie Morin

OUVRIR SON CŒUR



LE QUARTANIER

OceanofPDF.com

Il existe des conduites magiques, qui abolissent les distances à travers l'espace et le temps : les émotions.

SIMONE DE BEAUVOIR

La force de l'âge

OceanofPDF.com

I

L'ŒIL CROCHE

OceanofPDF.com

/ 1

Les premiers souvenirs de ma vie sont presque tous faits de lumière. C'est la fête de mon frère, fin mars, printemps hâtif, je vois des rubans de papier jaune pâle qui brillent au soleil et des silhouettes à contre-jour devant la porte-fenêtre. Quand ils s'éloignent, les gens se consomment, à commencer par leurs contours, puis leur cœur disparaît aussi, dans une petite flamme blanche.

/ 2

J'avais décidé de descendre par la rue Marquette au lieu de la rue King. C'est plus long, de l'hôtel, mais le détour en vaut la peine. Je suis passée devant le séminaire, puis devant la cathédrale, et j'ai gagné Wellington par la rue du Palais. J'ai longé un côté du carré Strathcona, regardé l'hôtel de ville, gris contre le ciel gris. C'est toujours un sentiment étrange de me trouver là en tant qu'adulte. Il était plus de cinq heures, je me suis dépêchée d'entrer dans le bar. Nous lançons le neuvième livre de Patrick Nicol, *La nageuse au milieu du lac*. Patrick venait d'arriver au Quartanier. Je m'en réjouissais, il avait été mon prof au cégep et j'avais toujours entretenu une admiration particulière pour son œuvre et pour lui. C'était en mars 2015; c'était notre premier lancement à Sherbrooke. J'y étais en tant qu'éditrice, mais je n'avais pas encore apprivoisé le mot, je le prononçais rarement. Il n'y avait pas beaucoup de monde encore. Je suis allée poser mon sac et mon manteau derrière la table de vente et j'ai filé au bar. Je me suis présentée au gérant, j'ai salué notre photographe et je lui ai montré, dans la salle, les gens que je voulais retrouver sur ses photos. J'ai aperçu Patrick,

qu'entouraient déjà plusieurs personnes. Je lui ai envoyé la main. On aurait le temps de se parler plus tard.

Mon verre est arrivé. J'ai pris une première gorgée, et l'espace s'est rempli de monde à saluer et embrasser sans que j'aie eu le temps de m'en rendre compte.

J'habitais Montréal depuis douze ans. Depuis que j'avais quitté les Cantons-de-l'Est, j'avais assidûment rendu visite à ma famille à Windsor, et de moins en moins à mes amies, jusqu'à ce que nous nous perdions de vue. Je préférais qu'elles viennent à Montréal, en terrain neutre. À Windsor, je me sentais observée. Je cherchais des occasions de fumer mes joints tout en évitant leurs remarques inquiètes, et peut-être dédaigneuses, fumer n'avait plus rien de festif, ça ne servait qu'à m'endormir les nerfs. Je sais maintenant que ça fait partie de moi de ne conserver que très peu d'amis. La présence des autres près de moi, ou même à la périphérie de mon esprit, m'angoissera toujours plus qu'elle me rassurera. Il y a des raisons à cela, plein de raisons. J'ai longtemps refusé d'admettre que ça me faisait plus de mal que de bien de revoir mes amies du secondaire, de retourner voir dans notre ville natale celles qui vivaient encore là-bas, ou bien tout près, certaines encore chez leurs parents. Or je ne les détestais pas. Je les aimais et je m'en voulais de mon comportement. J'avais peur quand je recevais leurs invitations à sortir. Si elles appelaient chez mes parents pour me parler, l'angoisse montait en vagues impossibles à stopper. J'aurais voulu leur dire, je m'épuisais à essayer; ça ne sortait pas. Quand je suis arrivée à la maîtrise, il restait moins d'une dizaine de personnes là-bas qui comptaient pour moi, un noyau de quatre ou cinq filles, à commencer par Jade, mon amie la plus proche. J'avais habité en appartement avec elle durant trois ans, le temps qu'elle fasse son bac. On rêvait de déménager à Montréal ensemble depuis l'âge de quatorze ans, et j'avais tout gâché. Quand elle est partie vivre un an en Californie avec une autre fille, j'ai cru confusément que c'était pour s'éloigner de moi. Je comprenais ce désir, ce besoin de mettre une distance entre elle et moi.

Ces filles, c'était celles à qui je devais de ne pas avoir passé mon adolescence dans l'isolement total. Celles qui m'aimaient comme j'étais. Celles qui m'aimaient quand même. Quand elles me disaient que j'étais bizarre, que j'étais différente, que j'étais incompréhensible, que je pensais trop, que j'étais gaffeuse, sauvage, susceptible, mais qu'elles m'aimaient quand même, je parvenais à m'en réjouir même si une partie de moi leur en

voulait. Après quelques années à Montréal, je leur en voulais aussi pour leur incapacité à voir combien j'avais changé.

Ce qui importe aux gens qui se connaissent depuis toujours, ce n'est pas le changement, c'est ce qui reste pareil. Il y a des gens pour qui les années d'école, particulièrement du secondaire, sont les meilleures de la vie. Alors même qu'ils traversent l'adolescence, ils mettent en scène cette fiction, *la plus belle période de notre vie*, et, des années plus tard, se réunissent pour se célébrer. Ils sont encore là, ils sont encore ensemble, ils ont obéi à l'injonction des messages qu'ils ont gribouillés dans les albums de finissants les uns des autres : reste comme tu es. Ne change pas. Je ne comprendrai jamais. Je voulais me rendre méconnaissable à qui m'avait connue avant l'âge de vingt ans. Rien ne me faisait plus peur que cette exigence que je percevais, de rester la même, pour plaire à qui croyait me connaître. J'avais fini par cesser de leur annoncer mes visites.

/ 3

Je désirais et craignais en même temps qu'on me reconnaisse, que quelqu'un passe la porte et me reconnaisse, que quelqu'un me voie et s'écrie : « Mon Dieu, je t'aurais jamais reconnue ! » J'avais annoncé ma présence à Sherbrooke sur les réseaux sociaux. J'avais publié un statut incluant l'adresse du bar, j'avais mis un point d'exclamation : « Venez nous voir ! » Je me disais que si j'étais mes vieilles amies de Windsor, je resterais chez nous. Je me projetais en elles, par réflexe je me mettais à leur place, j'imaginais leur irritation, assez légère pour qu'elles la chassent en une expiration sèche et ne pensent plus à moi, qui ne leur avais pas parlé depuis cinq ans.

Je m'étais bien habillée. Je portais un pantalon en tweed gris moucheté de noir et un col roulé en mérinos. Mes lunettes étaient immenses, elles m'allaient bien, et je n'avais pas entendu de remarque sur mon œil depuis des années. J'avais publié deux livres, j'avais un beau garçon de cinq ans, j'étais amoureuse. J'étais à Sherbrooke parce que notre maison d'édition avait publié un livre et ce livre attirait tous ces gens dans ce bar, une vraie foule, autour de nous.

Nous buvons des martinis en échangeant des nouvelles avec les amis écrivains et les connaissances du milieu littéraire. Je tombe sur une de mes anciennes profs qui enseigne maintenant au cégep de Drummondville – et je parle beaucoup trop longtemps de mon fils, au moins dix minutes de trop, au cours desquelles une voix dans ma tête me supplie de la fermer, à la fin je désespère de changer de sujet, puis j’y arrive avec un sentiment d’abdication, de nullité, presque de honte. Quand un sujet me passionne, je m’emporte, et je ne vois pas venir le moment où mon interlocuteur perd l’intérêt pour ce que je dis. L’émotion m’aveugle, que je parle de mon amour des *Frères Karamazov*, de botanique, de féminisme, de chaussures et de cheveux, de cocktails ou du développement de l’enfant. C’est quand je parle trop de mon fils que je me sens le plus mal : personne ne veut à ce point connaître les ramifications de mes inquiétudes à son sujet, personne ne s’émerveille autant que moi de son intelligence et de son éloquence, de ses progrès, qui non seulement me remplissent de fierté, mais me donnent l’impression d’apprendre profondément sur la langue et sur l’être humain. Dans un événement mondain, on survole les sujets, on parle de ce qui nous occupe, de ce qu’on a accompli, on se montre curieux envers les autres. Ce n’est pas le moment de manier des concepts, de spéculer, de poursuivre une idée sans savoir si elle nous conduira vers l’épiphanie ou dans un cul-de-sac assommant. Je passe beaucoup de temps à réfléchir, et pas toujours à des questions bien concrètes. Mes idées s’agglutinent en masses dont je sens qu’elles me seront un jour utiles, mais j’ignore en quoi. Des pans entiers de ma vie se déroulent uniquement dans ma tête, et c’est impossible de sortir ce contenu de ma tête pour le montrer. Je ne devrais même pas essayer. Ça ne compte pas, si ça n’existe que dans ma tête, ce n’est pas fini, ce n’est pas montrable. Ça ne ressemble à rien. Parfois je m’excuse d’avoir essayé de le montrer. Désolée, je parle trop. Parfois aussi j’essaie de me convaincre que j’exagère, que les autres, forcément, ne me perçoivent pas comme je l’imagine. Je me rassure : ils pensent à autre chose, ils pensent à la manière dont eux-mêmes sont vus, ils pensent à leur prochaine cigarette, ils pensent au nombre d’heures de sommeil qui leur reste et à leur journée de travail du lendemain.

Patrick me présente de ses étudiantes. Elles sont en dernière session de DEC, l’une va étudier en littérature l’automne prochain, l’autre s’est

inscrite en droit, elles n'ont pas encore reçu leurs réponses, mais c'est dans la poche. Elles rayonnent, elles sont d'une élégance dont on sent qu'elles la tiennent de leurs mères et de leurs grands-mères, à leur manière de remonter leurs cheveux, à leurs foulards, à leurs bijoux sertis de pierres naturelles, on le sent même si, comme bien des filles de leur âge, elles préfèrent l'usé au neuf. Je dis à Patrick, car je sais qu'il va comprendre, que j'ai l'impression que je n'aurai jamais cette classe-là. Même si toute ma vie j'essayais de me hisser à ce niveau d'aisance, je n'y arriverais pas. Il comprend. On suppose que nos enfants ressentiront moins cruellement ce décalage, mais on ignore combien de générations suffiront à l'effacer pour de bon.

Mes parents sont venus. Ils boivent de la bière blanche, puis mon père a envie d'essayer un martini. Je lui en commande un, je choisis un gin forestier avec une note d'épinette puissante, je demande un zeste de citron, pas de jus d'olive, pas trop de vermouth – juste assez pour émousser le tranchant du gin à quarante-deux pour cent d'alcool. Je lui tends son verre. Attention, dis-je, c'est un brise-jambes. Mon père rigole, l'air de dire ma petite fille. Comme à peu près tout le monde, il croit que si je peux, moi, en boire trois de suite, les martinis ne lui causeront aucun dommage. C'est sans compter mes années d'entraînement. La boisson m'aide à tenir le coup dans les fêtes. À tolérer la proximité des autres en si grand nombre. À parler aux autres. À leur parler avec un minimum de confiance en ce que j'ai à dire, ou plutôt, à ne pas craindre leur réaction. À avoir confiance en eux.

/ 5

À une époque de ma vie, vers dix-huit ans, j'étais très à cheval sur la distinction entre l'estime de soi et la confiance en soi. J'avais découvert là une nuance importante qui m'aidait à m'expliquer à moi-même. Je sais que je ne suis pas laide, je sais que je ne suis pas conne. Ça, c'est l'estime de soi : les constats qui découlent de l'observation de soi. La confiance, la capacité d'actualiser son potentiel, d'exprimer ses besoins, d'obtenir ce qu'on mérite et d'exiger d'être traitée avec la dignité due à tout humain, c'est une autre affaire, c'est ce qui me manque.

Quand j'étais petite et que des enfants riaient de moi à l'école, mes parents me disaient de les ignorer. Écoute-les pas, ils vont se tanner. Tu sais

ce que tu vaux.

Il s'agit de faits objectifs : je ne suis pas laide, et je ne suis pas conne. Au moment d'écrire ces lignes, j'ai trente-quatre ans. Quand je regarde mon visage dans le miroir, je le trouve beau. Quand je regarde mon corps dans le miroir, j'en suis satisfaite. J'ai donné naissance, comme le veut l'expression, et je ne suis pas dévastée, je m'aime plus qu'avant. Mon corps ne m'inspire pas de dégoût. Je sais que je suis intelligente. Je sais que je suis talentueuse. Les jours où les astres s'alignent et où l'intelligence et le talent s'expriment en harmonie, vers le dehors, j'accède à des états de grâce et ces états de grâce laissent des traces. J'ai l'écriture. Même si je me retrouvais seule au monde demain, je l'aurais encore et je pourrais créer quelque chose de beau.

Ne pas reconnaître que cela existe et que cela est possible serait stupide, parce que je vais mourir un jour, et qu'à ce moment plus rien ne sera possible. Je ne peux comprendre que les gens se laissent distraire du fait qu'ils mourront un jour et s'éparpillent dans le culte des apparences, l'amour de la loi, le défaitisme, l'ennui.

Je me sens coupable de même écrire que je ne suis ni laide ni conne, mais que pourrais-je, si je ne m'exerçais pas, de mon mieux, à le penser? Comment admettre que je suis peut-être laide, comment admettre que je suis peut-être stupide, alors qu'un jour je serai morte, et que je n'aurai reçu que cet esprit, que ce corps, pour – je cherche des verbes comme *profiter*, *tirer parti* – que je n'aurai reçu que cet esprit, que ce corps, le temps de ne pas être morte? Ne pas me reconnaître au moins la non-stupidité, la non-laideur, n'est-ce pas appeler la mort? N'est-ce pas l'attendre? N'est-ce pas accepter le gaspillage?

/ 6

Ce livre s'appelle *Ouvrir son cœur*. « Ouvrir son cœur », ça veut dire « se confier ». Le cœur étant le siège des émotions, on peut supposer que les émotions sont l'objet des confidences. À priori, cette locution inspire des images attendrissantes, touchantes. De vieilles amies qui prennent le thé sur le balcon, des petites filles qui avouent leurs mauvais coups à leurs mères. Je n'imagine que des femmes et des filles. Jamais les hommes n'ouvrent

leur cœur, jamais ils ne discutent de leurs émotions, ni entre eux ni avec eux-mêmes. Ouvrir son cœur n'est pas censé être un acte public. Si l'on considère les émotions comme un domaine féminin, si aux femmes on prête plus volontiers ce qu'on appelle *l'intelligence émotionnelle*, on ne veut pas entendre parler de ce qu'elles ressentent. Le travail émotionnel qui leur est imparti, c'est un travail de régulation, de contrôle. Ce contrôle m'a toujours manqué.

/ 7

J'ai très peur des autres. Les autres me sont étrangers. Je ne sais pas comment me faire des amis. Je ne fais jamais le premier pas. Je ne me souviens pas d'une époque où faire le premier pas était en mon pouvoir. Toujours les autres ont dû venir me chercher.

/ 8

Je joue dehors devant la maison avec mon petit frère. Il a trois ans. Nous venons de déménager dans notre nouvelle maison, sur la rue Bolduc. Pour souligner l'événement, mon père a planté des arbres. Un pommier devant pour moi, un chêne derrière pour mon frère. Ma mère n'est pas avec nous. Elle coud au sous-sol et à l'heure du dîner nous ouvre comme à des chats, elle nous appelle, parfois elle siffle et nous nous précipitons vers le balcon arrière, vers la porte, vers sa voix.

Ce matin, nous faisons la course autour du pommier. Interdiction de traverser la rue, même s'il n'y a jamais de voitures, même si en tout sur notre rue on compte dix maisons. La nôtre a des bardeaux vert bouteille et blancs. Le gazon n'a pas tout à fait repris. Nous nous mouillons les genoux à travers nos pantalons kiwi. Je porte un ensemble coupe-vent kiwi turquoise doublé de flanelle; celui de mon frère est bleu marin. Elle, je me souviens de son chandail rouge, un coton ouaté épais raidi par les lavages. Elle a deux grandes sœurs. Le chandail doit lui venir de l'une d'elles. Elle vient de sortir de chez sa grand-mère, qui habite la maison d'en face, en

brique rouge, avec un toit en pente et une grosse corniche juste au milieu. Sa grand-mère la garde pour la journée. Personne ne nous surveille. Elle est juste en face de moi. Elle marche sur la pelouse et vient s'asseoir le plus près possible de la rue. Elle pose les pieds sur l'asphalte. Je m'enhardis, je l'imite. Nous avons un mois de différence. Elle est blonde, elle a les cheveux coupés au carré, épais comme un balai de paille.

— Allô, dit-elle.

Je n'ai jamais vécu cela.

— Je m'appelle Fannie, dit-elle. Veux-tu être mon amie?

Je suis d'accord. Je suis brune, mes cheveux sont plus courts que les siens, mais tout aussi épais. Ma mère me les effile à coups de ciseaux obliques. Je porte des lunettes. Je m'appelle Alexie. Je n'ai pas le droit de traverser la rue. Elle non plus. Il va falloir arranger ça.

/ 9

Ouvrir son cœur, au sens littéral, ça évoque d'autres images. Ça saigne, ça fait peur. Ça peut être sale, noir, poisseux. Ce n'est pas un spectacle très digne, surtout quand la personne qui l'offre est une femme. Le sujet de ce livre, l'un de ses sujets, c'est la honte.

/ 10

Durant le lancement, ma mère reconnaît des gens de Windsor qui ne me disent rien. Elles ont le genre. Les cheveux courts, les sacoches en toile avec toutes sortes de poches extérieures fermées par des boutons-pression, les chemisiers amples à imprimés très colorés, mais aux lignes floues. Des femmes qui ont nos livres dans les mains et qui restent entre notre table de vente et le bar, à placoter. Je les perds de vue. Ma mère a ce pouvoir, c'est quasiment de la magie, elle connaît tout le monde, en tout cas tout le monde de Windsor. Son talent transcende les générations. Elle n'a pas toujours été comme ça. Quand elle avait onze ans, ses parents ont déménagé de leur petit village du Centre-du-Québec et se sont installés à Richmond avec leurs

trois enfants, deux garçons et une fille, la petite fille au milieu. Sur les photos d'elle jeune que j'ai vues, elle a la peau pâle, rousselée, un visage rêveur et parfaitement ovale, sans un angle. Elle ne se trouvait pas belle. À l'école primaire de Richmond, elle n'a jamais réussi à s'affirmer. Dans le cours d'anglais, elle s'est sentie perdue, complètement perdue, au milieu des enfants bilingues ou anglophones. Elle ne comprenait pas l'anglais, pas un mot, elle était trop timide pour essayer de parler. Ce n'est que trois ou quatre années plus tard, à l'école secondaire, qu'elle s'est trouvé un groupe d'amis, des garçons surtout.

À l'époque, ses parents dirigeaient une manufacture de vêtements comptant une douzaine d'employées. Ma mère portait des bottes de travail, des chemises à carreaux et des jeans bleus comme les garçons – elle a dû négocier ferme pour convaincre son père de lui acheter son premier jean, au milieu des années soixante-dix. Ça faisait malpropre, ce n'était pas une tenue pour les filles.

/ 11

Elle a décidé de devenir celle qui connaît tout le monde et que tout le monde connaît. Ça a été son moyen de ne pas laisser son quotidien se refermer sur elle. Après son mariage, elle avait passé presque quinze ans à la maison pour s'occuper de nous. Mon père travaillait à l'usine, selon un horaire irrégulier, de jour, de soir et de nuit, en alternance. Les journées d'école, nous revenions dîner avec elle. Le matin et l'après-midi, pendant notre absence, elle travaillait comme couturière à domicile. Elle allait chercher les morceaux de vêtements chez sa patronne à Richmond, en aussi grand nombre que la voiture pouvait en accueillir, dans d'énormes sacs de plastique, et les lui rapportait assemblés quelques jours plus tard. Elle notait le jour et l'heure de ses déplacements dans un carnet, ainsi que le nombre de kilomètres parcourus et le prix de l'essence à ce moment-là, pour les impôts. Je me souviens de la première fois qu'elle a rapporté de ces sacs à la maison. Des sacs de futurs t-shirts, des t-shirts en coton fluo rose, jaune, vert et orange, d'énormes piles de coton criard, qui dégageaient une forte odeur de teinture et produisaient une poussière arc-en-ciel se déposant sur toutes les surfaces. Il y avait assez de sacs pour occuper tout l'espace sur

notre divan à trois places, et ça débordait jusque sur le plancher. Ma mère descendait ça au sous-sol, parfois je l'aidais, et elle s'installait à ses machines à coudre, une machine Singer simple – dite *le petit moulin* – et une surjeteuse à cinq bobines – *l'overlock*. J'entendais leur ronronnement continu, différent d'une machine à l'autre, toute la journée, le bruit se modulait selon la nature de la tâche. Je devinais le mouvement de haut en bas de l'aiguille du petit moulin, quand ma mère réalisait des coutures très courtes ou bien des courbes, en tournant avec précaution les morceaux de tissu tandis que la machine les tirait sous l'aiguille, l'aiguille piquait le tissu et j'entendais clic, clic, clic. La surjeteuse grondait comme une voiture de course quand ma mère appuyait à fond sur la pédale pour refermer la jambe d'un pantalon ou poser une fermeture éclair par une grande couture droite. Elle n'avait pas de temps à perdre, elle était payée à la pièce. Je me souviens vivement du premier lot de t-shirts, mais ce qu'elle a fabriqué le plus, c'est des habits de neige, encombrants, de confection compliquée, avec poches, empiècements et fermetures éclair, qui nécessitaient beaucoup de manipulations. Ce n'était pas payé beaucoup plus cher que d'assembler un t-shirt, et le taux restait le même qu'il s'agisse d'une taille *small* ou *extra-large*. Les habits de neige occupaient tant d'espace dans la maison, dans la voiture, que ma mère était obligée de multiplier les voyages à Richmond, ce qui représentait autant de pertes de temps et d'argent. C'était laborieux, salissant, certaines semaines ma mère se sentait carrément exploitée, et un jour elle s'est tannée d'être toute seule dans sa cave et elle est allée faire le même travail en usine, où au moins elle recevrait un salaire horaire, des chèques hebdomadaires de montants égaux, et où elle verrait du monde.

/ 12

Elle trouvait incompréhensible et intolérable d'éviter leurs regards et de passer son chemin en silence quand elle croisait ses collègues dans l'usine, des voisins dans la rue ou d'anciens camarades d'école au bureau de poste. Nous savons comment sont les gens. Ils font semblant de ne pas te connaître, mais ça ne les empêche pas de parler dans ton dos dès qu'ils en ont la possibilité. Elle a commencé à saluer tout le monde sur la rue, tous

ceux qu'elle rencontrait et qui baissaient les yeux alors qu'ils se trouvaient à un mètre l'un de l'autre. Ma mère a une façon très vive de dire bonjour, avec un fort accent tonique sur la seconde syllabe, sa voix monte haut, mais les sons restent brefs, il n'y a pas cet effet de fausse chaleur que je perçois quand j'entends des gens étirer le mot avec emphase. Au travail, elle a pris l'habitude de demander à chacune comment ça va, de prendre des nouvelles du mari, des enfants, des parents malades ou en santé. Elle retenait et organisait dans son esprit ces informations. Les gens se confient volontiers à ma mère. Quand j'étais petite, elle avait des histoires à raconter sur tout le monde. Elle pouvait se mettre à la place de n'importe qui, les comprendre et les défendre : les imbéciles, les machos, les drogués, les délinquants, les chipies, les suicidés. Ce n'était pas du potin, c'était du savoir. C'était aussi de la magie. Ça me paraissait merveilleux et terrifiant, parce que je ne comprenais pas encore que seule ma mère possédait ce talent. Je pensais que tout le monde portait aux autres cette attention et voyait comme elle en eux. Elle m'avait dit où habitait chaque élève de ma classe. Quand je marchais dans la ville, devant leurs maisons, j'avais peur. J'avais peur de les voir, j'avais peur qu'ils me voient, et j'avais peur d'en avoir oublié, j'avais peur que dans une maison dont je ne me méfiais pas habite quelqu'un qui m'observait et me jugeait à mon insu. À Windsor, on trouvait terrible l'idée de vivre à Montréal et d'avoir, dans ces bâtisses identiques, tassées comme des sardines, des voisins devant, derrière, en haut, en bas, sur les côtés.

/ 13

À Montréal, nous venons tous d'ailleurs. Quand on se rencontre pour la première fois, c'est souvent l'un des premiers sujets de conversation. Tu viens d'où?

Je viens des Cantons-de-l'Est, dis-je. Mon interlocutrice s'exclame d'agrément, C'est tellement beau, là-bas! Et je réponds que non. Je coupe la personne avant qu'elle ne commence à vanter la beauté des montagnes, des vignobles, de North Hatley. Pas les Cantons-de-l'Est chics, dis-je. Du même coup j'apprends à la personne qu'il y a deux Cantons. Les Cantons chics et les Cantons industriels. Les Cantons chics, ceux des cartes postales et des

touristes, c'est Bromont – le Bromont des skieurs, avec son centre d'achat à ciel ouvert, pas le Bromont du marché aux puces –, la route des sommets, la route des vins, les belles maisons anglaises dignement entretenues et l'observatoire du Mont-Mégantic. Je viens des Cantons industriels. Les Cantons industriels, c'est la ligne Hertel-Des Cantons – une ligne électrique à haute tension dont la construction a fait l'objet d'un mouvement de protestation au début des années deux mille, et que le gouvernement québécois avait fini par construire par décret, malgré une décision de la cour ayant donné raison aux citoyens du Val-Saint-François. Les pylônes traversent entre autres le territoire de la municipalité de Melbourne, où ma famille possède une terre à bois. Plus précisément, les pylônes traversent une des plus belles perspectives de tout le Val-Saint-François. À l'époque, on disait que les opposants n'avaient pas été entendus, on disait que le gouvernement avait émis son décret parce que personne n'allait jamais dans ce coin-là, que si peu de gens habitaient à proximité de l'emprise de la ligne qu'il était sans conséquence de se les aliéner. Richmond, ce n'est pas Magog. Les Cantons industriels, c'est les forêts *utilitaires*, belles vues de la route, mais parcourues de l'intérieur par les chemins des engins de foresterie, trouées par les coupes de bois, constellées d'électroménagers abandonnés là depuis les années cinquante, c'est les rivières brunes où s'accumule l'écume douteuse, les rivières aux lits dynamités, les barrages désaffectés. C'est les vieilles maisons anglaises refaites en clabord pastel, les immeubles anglais du dix-neuvième remplacés un à un par ce que mes parents appelaient des boîtes à chaussures. C'est l'usine Bombardier à Valcourt, la mine d'Asbestos, et Papiers de communication Domtar, à Windsor.

/ 14

Deux ans après mon arrivée à Montréal, une copine de Sherbrooke a repris contact avec moi. On s'était parlé quelques fois dans les corridors du cégep et on avait fréquenté longtemps le même forum de discussion. À l'époque, c'était encore un peu embarrassant de répondre « sur internet » à qui te demandait comment tu avais rencontré Unetelle. Ça revenait à admettre ton incompétence à créer des liens *dans la vraie vie*, qui aurait dû te suffire.

Bref, on s'était beaucoup lues, mais peu parlé. Elle s'appelait Anne-Sophie. On a pris quelques cafés dans le coin de l'UQAM, on a eu de longues conversations, puis elle m'a invitée à sa fête d'anniversaire. Là, je suis tombée sur Benoît. J'avais fait mon secondaire avec lui, il avait un an de plus que moi. J'adorais vivre à Montréal parce que je me sentais à l'abri, mêlée à tout ce monde, je me sentais cachée. Dans le temps, Benoît faisait partie du groupe de théâtre de l'école. Ses amis et lui étaient les personnes les plus échevelées, joyeuses et excentriques de l'école. Ils parlaient et riaient fort, ils portaient des vêtements bizarres, pleins de couleur. Ils bougeaient bien, je pouvais reconnaître de loin les arabesques que formaient leurs bras et leurs mains quand ils discutaient en gesticulant de l'autre côté de la place publique. Il s'agit de mots que j'utilisais : joyeux, excentrique, bizarre. Ils m'embarrassent, mais je les écris quand même. Je ne possédais aucun mot pour décrire mon mal-être, et ceux que j'employais pour nommer ce que j'admirais, ce que je désirais, étaient si faibles. J'observais de loin les élèves de théâtre, dont Benoît, et je me disais que, si j'avais été un garçon, si j'avais été plus mince, plus jolie, ou si j'avais eu une année de plus, j'aurais peut-être fini par me tenir avec eux. Si j'étais arrivée au secondaire avec le pouvoir de me faire des amis, ils seraient devenus mes amis, je leur aurais ressemblé et j'aurais eu le droit de parler à tout le monde, et tout le monde m'aurait aimée pour ce que j'étais.

/ 15

Deuxième secondaire. Il s'appelait Martin. Il me trouvait laide, je pense que c'était sa seule raison de me détester. Lui-même avait une gueule de batracien, des dents avancées que recouvraient des lèvres molles, des petits yeux d'un brun vaseux, une peau bronzée qui verdissait en hiver. En cours de mathématiques, quand les exercices commençaient, les élèves jumelaient leurs pupitres tandis que je restais à ma place. Je détestais les travaux d'équipe et je n'avais pas de partenaire dans cette classe. Jade avait coulé ses maths de 1. Je ne parlais à personne, je tassais mon pupitre si on me le demandait, mais je n'en prenais pas l'initiative ni n'offrais de changer de place pour éviter à d'autres de transporter pupitre et chaise d'un bout à l'autre de la classe. Je gardais les yeux sur mes cahiers, j'endurais le boucan

dans un silence buté, tous mes muscles contractés. Martin prenait toujours le temps de s'arrêter pour m'écœurer avant de rejoindre son coéquipier. Il s'appuyait d'une fesse sur mon bureau, il se penchait vers moi. S'il te plaît, murmurait-il, regarde-moi, je sais que c'est difficile pour toi, ma chérie, s'il te plaît, regarde-moi dans les yeux.

Une fois, je lui ai répondu. Va chier, crisse ton camp, gros con. Tu me fais de la peine, a pleurniché Martin, as-tu déjà pensé que je pouvais t'aimer? Pourquoi t'es si méchante avec moi?

Pour quelle raison serait-on si méchant avec quelqu'un, je n'en avais aucune idée. La cloche sonnait à la fin des cours, j'empruntais un escalier aux antipodes du local de maths pour m'assurer de ne pas croiser Martin dans le corridor. J'avais peur qu'il me touche. L'air qui l'entourait, partager la moindre molécule d'oxygène avec lui me répugnait. Ce garçon était une teigne, c'était un déchet. Ma haine à son égard ne connaissait aucune limite. Je n'ai jamais parlé de lui à mes amies.

/ 16

Windsor, c'est une petite ville d'un peu plus de cinq mille habitants, à vingt-cinq kilomètres au nord-nord-ouest de Sherbrooke. Elle se trouve au croisement de deux routes secondaires, la 143 et la 249, et de deux rivières, la Watopéka et la Saint-François. Longtemps, il n'y a eu qu'un feu de circulation. Maintenant, il y en a deux. C'est trop petit pour avoir un McDonald's, mais assez grand pour un Subway. Windsor compte un magasin à rayons : c'est un Korvette. Il y a aussi une épicerie, un dépanneur, une quincaillerie, une boutique de vêtements pour femmes, deux pharmacies, plusieurs garages, plusieurs salons de coiffure, et deux salons funéraires. Si tu viens de Windsor, il y a de grosses chances que ton père travaille à la Domtar. C'est une papetière qui emploie huit cent soixante-dix-sept personnes dans son usine ultramoderne bâtie au début des années quatre-vingt-dix, après qu'on a eu démolì les installations désuètes qui se trouvaient au bord de la rivière Saint-François. La nouvelle usine a été construite en retrait de la ville, loin de la rivière. C'est la première chose qu'on voit quand on arrive à Windsor par l'autoroute 55. Parce que l'usine est loin de l'autoroute, on n'en saisit pas l'immensité. Elle mesure trois

kilomètres, trois kilomètres et demi de long. C'est deux fois plus que la distance qui séparait ma maison de l'école secondaire. Vue du ciel, l'usine apparaît presque aussi grande que le quartier qui constitue l'essentiel de l'agglomération windsoroise. Elle dispose de sa propre station d'épuration d'eau, à la fine pointe de la technologie et d'une capacité supérieure à celle de la municipalité. Domtar possède des milliers d'hectares de forêt dans le Val et le Haut-Saint-François. Entre Windsor et East Angus, ça représente une superficie similaire à celle de la ville de Sherbrooke. Autrefois, l'usine s'approvisionnait en totalité à même ces forêts, ce qui en faisait ce qu'on appelle une *usine intégrée* – et de Windsor une ville-usine, comme Arvida ou Rouyn-Noranda. La majorité de nos pères y travaillaient. Les hommes y gagnent beaucoup d'argent. Il y a des femmes aussi, maintenant, mais on continue de dire *les gars de la Domtar*. Nos mères étaient infirmières, secrétaires, ou bien caissières à l'épicerie. Ou bien elles travaillaient dans des usines de deuxième catégorie. Souvent elles étaient couturières, comme ma mère. À la Jack Spratt, par exemple, où on assemblait des jeans Levi's, et que les normes du travail obligeaient parfois à fermer ses portes par grandes chaleurs parce que trop de femmes s'évanouissaient ou vomissaient. Les conditions de travail y étaient tellement affreuses que, si une femme démissionnait, elle avait des prestations de chômage quand même. À Windsor, pour montrer que tu as réussi, tu te construis une maison. On appelle ça *se bâtir*. Mes parents se sont bâtis au début de la trentaine, en 1992. Une belle maison à deux étages, sur une rue de maisons neuves. Une rue de riches, disaient les enfants à l'école. Une fois qu'on possède la maison neuve, on accumule d'autres signes de réussite, des véhicules. On commence par le camion, puis on achète une deuxième voiture, pour la femme, et ensuite un quatre-roues, une moto, une motomarine ou un bateau. On a beaucoup d'argent et peu d'instruction. C'est devenu un cliché en soi de l'affirmer. On n'aime pas trop les épices, et les modes vestimentaires arrivent chez nous une saison en retard. Quand elles arrivent, on les refuse deux saisons de plus jusqu'à ce que la communauté entière abdique en même temps. Les jeans à pattes évasées, les pantalons capris, les souliers plate-forme, les chemises hawaïennes. Je sais que beaucoup de gens habitent Windsor et font des choix différents, mais quand j'étais petite, il me semblait que tout le monde avait la même vie. À sa façon, une ville comme celle-là peut être un milieu social très strict, voire oppressant. Les gens sont gentils, avenants, il y a autant de bon monde

qu'ailleurs, mais ça ne leur en prend pas beaucoup pour juger que quelque chose ou quelqu'un est *particulier*, *original*, ou *spécial*. On donne rarement un sens positif à ces mots. Je les connais bien, je les ai entendus souvent et j'ai vu le visage de ceux qui les disaient. Et le mot « fucké », aussi. T'es vraiment fuckée, j'aime ton style, c'est fucké. Je le disais, moi aussi. Je suis fuckée. Je me définissais ainsi. Il y a toujours eu quelque chose qui cloche avec moi. Longtemps cette chose n'a pas eu de nom. Puis elle en a eu plusieurs : déficit d'attention, anxiété, dépression. Longtemps cette chose, c'était juste *fuckée*.

/ 17

Anne-Sophie et Benoît se connaissaient parce qu'ils avaient joué dans la même ligue d'impro. En deuxième année de cégep, je suis allée voir jouer Anne-Sophie dans un bar de Sherbrooke, le Café du palais. C'était une institution, qui devait son nom au palais de justice municipal, juste en face. Tout le monde disait « les Marches », à cause de l'escalier du palais, qui semblait mener à l'entrée du bar. Le palais était bâti au sommet d'une côte abrupte et, devant, son escalier de pierre grise se terminait sur une esplanade où les passants s'assoient sur les bancs, discutaient, buvaient du café à l'ombre des arbres centenaires ou bronzait sur le gazon autour. L'escalier semblait se poursuivre de l'autre côté de la rue, dans la ruelle pentue qui menait à la porte capitonnée des Marches. Le vendredi et le samedi, la ruelle se remplissait de gens qui attendaient pour entrer ou fêtaient sur la terrasse longeant le mur de la bâtisse, à droite. Pour adapter la terrasse à la pente, on l'avait conçue en paliers constituant chacun une terrasse intime avec banquettes sur trois côtés, où les groupes s'installaient en rond, autour de pichets de sangria ou de draft. Tout le monde aimait ce bar. Il existait depuis si longtemps que nos parents l'avaient fréquenté eux aussi. On y organisait plusieurs shows par semaine, de l'indie, du blues, de la chanson. C'est là que j'ai passé mes premières nuits à danser. On avait encore le droit de fumer la cigarette à l'intérieur. C'était cool que la ligue d'impro se produise là, même un mardi. Les billets coûtaient cinq dollars, la place s'était remplie et j'avais le trac pour cette fille que je connaissais à peine et dont je voulais tant devenir l'amie. Je suis entrée dans la salle avec

mon chum et j'ai commandé une pinte de Newcastle. J'ai beaucoup ri pendant le match, même si les filles ne prenaient pas assez de place à mon goût. J'aimais les interventions d'Anne-Sophie, ses blagues, son jeu pince-sans-rire. C'était une fille réservée, mais pas timide, j'admirais son assurance, qui avait quelque chose de placide, d'imperturbable, j'aurais voulu lui ressembler. Je suis partie très tôt. Mon chum se plaignait qu'il y avait trop de bruit et, sans l'avouer, trop de monde, trop d'inconnus, trop de personnes belles qui m'attiraient. J'étais déchirée parce qu'Anne-Sophie était là, et j'étais venue pour elle. Nous avons parlé quelques minutes, le temps de quelques gorgées debout entre les tables, ça m'avait rendue heureuse, mais je m'étais sentie très vulnérable, très agitée dès qu'elle était partie rejoindre ses coéquipiers. Elle m'avait invitée à me joindre à eux, mais je devais rester avec mon chum, avais-je répondu comme si c'était absolument impossible que mon chum m'accompagne à leur table. Je m'en voulais et j'étais convaincue d'avoir fait une folle de moi. J'avais probablement parlé trop vite et ri à des moments inappropriés. J'en voulais à mon chum, mais je mourais d'envie de m'enfuir moi aussi.

L'espace d'un instant, à la fête d'Anne-Sophie, j'ai été mortifiée de revoir Benoît. Je savais que c'était irrationnel, mais j'étais mal, parce qu'il connaissait mon secret. Mon secret : le fait d'avoir été un jour si désajustée, si peureuse, et si visible dans ma peur. Une partie de moi craignait que l'adolescente sauvage que j'avais été reprenne possession de mon corps juste parce qu'il était présent. Il a joué le jeu. Il m'a fait la bise, on a parlé de nos études, et pas de Windsor. Il s'est comporté comme si l'adolescente sauvage n'avait jamais existé, celle qui s'habillait comme la chienne à Jacques et qu'on traitait de fuckée dans son dos, mais aussi dans sa face, en s'imaginant la complimenter. Je ne me souviens de presque rien. J'ai bu beaucoup. J'ai ressenti les émotions banales des vingtenaires dans les fêtes, je me suis sentie spéciale, libre, heureuse, promise à de grandes choses. Bref, j'ai bu beaucoup.

Quatrième secondaire. Il avait un nom pas possible, Raté. Lui aussi s'en prenait à moi dans le cours de maths. Je n'avais toujours pas de partenaire

pour les exercices d'équipe. Je crois que, les petites merdes qui riaient de moi, ça les offensait que je ne veuille pas d'eux, que je n'essaie même pas de me faire accepter, que je préfère mon cahier de croquis et le cahier à spirale où je m'apprenais à écrire un roman. Il avait doublé deux fois, ce con-là, il s'en allait sur ses dix-huit ans et il se sentait très puissant à faire la loi dans une classe de maths 416. Il avait la tête et la personnalité de Stifler dans *American Pie*. Il avait un problème avec mon style vestimentaire. Son pupitre se trouvait juste derrière le mien. Il commentait mon linge comme si je ne pouvais pas l'entendre. Mes pattes d'éléphant géantes rapiécées, mes pantalons de combat, mes t-shirts rayés, mes longues jupes noires, ma chemise en satin jaune tournesol, ma sacoche en fausse fourrure et même la besace en toile écru indestructible, avec ses sangles de cuir, que mon père portait à moto dans les années soixante-dix. Du linge de clown. Un après-midi, j'étreignais un col roulé bleu royal ajusté, j'en étais assez fière, il me faisait une belle poitrine et je pouvais enfiler mes bracelets et ma montre par-dessus ses manches extralongues. Je l'avais acheté chez Smart Set, un magasin de petites filles sages. Je croyais bien que Raté n'aurait rien à en dire. Je suis entrée en classe, il m'a regardée de la tête aux pieds en prenant son temps. Avec mon col roulé, je portais mes souliers à plate-forme rouges, mon pantalon à carreaux, qui imitait le tartan de Burberry – il venait du Château, rayon hommes. Tu sais, a-t-il dit, l'Halloween, c'est passé depuis deux mois. Tellement original, comme commentaire, ai-je répondu, et la fille à côté de lui, une petite frais chiée de Valcourt qui portait du eye-liner blanc, lui a dit de me laisser tranquille, que je ne voulais rien savoir de lui. Il y avait quelque chose de moqueur dans sa voix, comme si elle trouvait son ami débile, mais m'en voulait à moi. Je l'aurais frappée.

/ 19

Je retombe sur Benoît moins d'une fois par année. Il est retourné vivre à Sherbrooke, ça ne m'a pas surprise de le voir arriver à notre lancement. Je suis toujours contente de le voir et de savoir sur quoi il travaille. Quand elle existait encore, je prenais des nouvelles de sa troupe de théâtre. Ce soir-là, je lui ai demandé s'il écrivait encore, s'il avait des projets. Avec le temps, je l'avais rangé dans la catégorie de ceux qui avaient « bien tourné », dont je

n'avais rien à craindre. Je supposais qu'il avait comme moi le sentiment d'avoir survécu, d'avoir échappé à un péril qui nous guettait dans notre polyvalente de région, à une force qui cherchait à nous empêcher de nous épanouir là-bas. Je me trompais. Ce n'est pas un sentiment si commun. Il écrivait encore, et il enseignait le théâtre dans un collège de filles, celui que j'aurais tant voulu fréquenter, près de vingt ans plus tôt, le Mont Notre-Dame. J'étais même allée à la journée portes ouvertes, j'avais convaincu mes parents de s'y rendre, un samedi. Avec ma mère, j'étais entrée dans cet ancien couvent, construit en 1857, aux murs de lambris blancs, aux boiseries d'époque d'un profond jaune orangé, aux planchers en terrazzo dont les tuiles formaient des mosaïques mouchetées de gris, de noir et de jaune. La bibliothèque m'avait soufflée par sa splendeur, avec son plafond cathédrale, ses colonnes, ses chérubins et boucles en stuc au-dessus de chacune des fenêtres à vitraux, deux fois hautes comme moi, son mobilier en bois massif au vernis acajou. Les élèves portaient l'uniforme : un pantalon marine ou une jupe écossaise, une chemise blanche ornée d'un écusson sur la poche, et un cardigan rouge. Mes parents avaient refusé tout net de m'y inscrire. Mes études auraient coûté des milliers de dollars, sans parler de l'uniforme, alors que l'école secondaire de notre ville, juste à côté, était gratuite. Elle avait eu mauvaise réputation, cette école. Mais ce temps était révolu. Et en plus, sais-tu à quelle heure tu devras te lever le matin pour attraper ton autobus et te rendre là-bas, quand la polyvalente est à vingt minutes de marche? Et qu'est-ce qui prouve que tu serais plus heureuse là-bas, avec les bonnes sœurs et les filles de riches? Tu auras plein de devoirs, une montagne de devoirs que tu ne peux pas t'imaginer en ce moment, tu seras obligée de les faire, même si ça ne te tente pas, parce que, dans ces places-là, ce n'est pas tout d'être intelligente, d'aimer apprendre, d'aimer lire, ils veulent que tu sois une bonne élève, ils veulent que tu sois une bonne fille, ils veulent que tu obéisses et, aussi brillante que tu sois, ils te mettront dehors si tu ne te comportes pas comme ils veulent, et alors tu finiras à la polyvalente de toute façon, et qu'est-ce que ça aura donné qu'on paye tous ces sous-là. La beauté du bâtiment, si on pouvait la voir, si elle sautait au visage dès qu'on y entrait – mes parents n'étaient pas aveugles, ils voyaient bien que l'endroit était magnifique –, la beauté n'était pas un argument. On pouvait en parler, on pouvait l'admirer, mais la beauté ne pesait pas dans la balance au même titre que le reste.

Mes parents n'avaient pas complètement tort, mais j'étais alors convaincue que le Mont aurait changé ma vie. Benoît m'a dit que c'était une école comme les autres, avec des gangs comme dans les autres écoles, des conflits comme dans les autres écoles, et de la drogue aussi, plus qu'ailleurs, car les filles de riches recevaient beaucoup d'argent de poche. Il admettait que ses élèves lisaient bien plus de livres que nous n'en avons jamais lus à notre école publique, plusieurs classiques par année, Diderot, le réalisme du dix-neuvième, le théâtre de Racine. Elles étaient pratiquement prêtes à passer l'épreuve uniforme de français avant d'entrer au cégep. Au même âge, j'ignorais ce qu'était un classique littéraire et j'ignorais la différence entre un cours de français et un cours de littérature. Je connaissais, pour les avoir déjà entendus dans des films ou lus dans d'autres livres, les noms de certains auteurs célèbres. J'avais tiré des rayons de la bibliothèque municipale quelques livres tout blancs, sans images, j'avais lu derrière, j'étais intriguée, mais j'en ai très peu emprunté en fin de compte. Ils n'étaient pas pour moi, ils m'intimidaient.

À Benoît, j'ai dit combien ma vie aurait été différente si j'avais grandi ailleurs, si j'étais allée au secondaire à Sherbrooke, même à l'école publique, dans le programme de concentration arts de Mitchell-Montcalm, ou même dans une de ces polyvalentes gigantesques comme Le Triolet ou Le Ber, le genre d'école où tu ne connais pas chacun des élèves de ton niveau par son nom, où tu ne te souviens pas de ce que chacun portait sur la photo de classe de troisième année, et où aucun élève ne se serait rappelé le jour où, en deuxième, j'ai fait pipi sur ma chaise, à travers mes collants, cinq minutes avant la cloche, après avoir supplié mon enseignante, sœur Lise, de me laisser sortir, après m'être résignée à me retenir et à ne pas pleurer, à ne pas gémir même si la vessie, l'estomac me faisaient mal comme une contusion géante. Où personne n'aurait pu prétendre me connaître depuis toujours.

J'aurais eu des amis qui me ressemblent, je me serais sentie étrange, mais je me serais incluse dans un nous qui aurait dit Nous sommes étranges.

— Un peu comme vous, ai-je dit, un peu comme toi et ta gang. Vous étiez beaux, vous étiez unis, j'aurais aimé avoir des amis comme vous, il me semble que ça aurait été possible, ça aurait pu arriver.

— Mais nous, on pensait que tu nous détestais tous.

J'étais appuyée sur le bar, sur mon coude droit, de ma main droite je tenais mon verre par le pied, je l'ai déposé, il a tinté sur le comptoir en bois. Je me suis abstenue de poser plusieurs questions, telles que : veux-tu dire que vous ne les détestiez pas tous, vous aussi, tous les autres; veux-tu dire que vous pensiez à moi, de temps en temps, ne serait-ce que pour constater que je vous détestais tous; ces mots ont-ils été prononcés à haute voix, entre toi et quelqu'un d'autre, à mon sujet – celle-là, elle nous haït tous, elle ne veut rien savoir de nous, ça ne sert à rien? Il aurait entendu, il la percevait peut-être déjà, mon agitation, il aurait entendu dans ma voix le filet d'angoisse qui s'y infiltre lorsque ces années sont évoquées, et qui me fait honte plus encore que mon emportement habituel, normal, pour des sujets qui banalement me passionnent.

/ 21

Pourquoi ai-je abordé le sujet, alors? Pourquoi ai-je parlé de notre adolescence, de notre ancienne école, si leur seule évocation peut gâcher ma soirée? Parce que je ne peux pas m'en empêcher. Dire la phrase de trop, me confier à une connaissance qui ne demande qu'à s'en tenir aux sujets légers, c'est irrésistible, c'est comme un test servant à découvrir qui arrive à soutenir cette conversation, qui peut la porter plus loin, qui a eu mal, qui a connu la honte, qui a détesté le monde entier, qui a rêvé de vengeance, qui s'est déjà senti mort à l'intérieur.

/ 22

J'ai lu quelque part que les anciennes victimes de bullying peuvent présenter des symptômes de choc post-traumatique, mais j'ai du mal à croire que cela me concerne. Ce que j'ai vécu n'était pas assez cruel. J'ai vécu plus de rejet que de bullying. J'étais très seule. Surtout au primaire. Je ne me souviens pas de jeux ou de conversations dans la cour d'école. Quand je me tourne vers mon enfance, que j'essaie de la revoir, je retrouve cette peur, bien plus que les images. Pendant des semaines, pendant des

mois parfois, quand la récréation commençait, quand la cloche sonnait, j'allais me cacher au lieu de rejoindre les autres. La sonnerie ne me causait aucune joie, même celle qui annonçait la fin des classes, à quinze heures. Elle marquait le moment de m'enfuir. Aucun garçon ne me poursuivait pour me voler mon argent de poche. Je n'ai pas vraiment vécu de violence physique. Presque pas de harcèlement sexuel. Je ne me comportais pas comme une victime innocente. Je n'étais pas une personne désirable, je n'étais pas très gentille. Je n'étais pas une amie intéressante. J'habitais une sorte de désert social, j'avais peur des autres. C'est difficile de dire qui a mis cette peur en moi. C'est difficile d'être juste. À part m'exclure, ceux qui m'ont exclue n'ont rien fait. Comment en vouloir à des gens qui n'ont rien fait? On ne peut exiger le respect ou l'amitié de quelqu'un. Ceux qui me détestaient, ils en avaient le droit. J'aurais pu faire plus d'efforts pour les apprécier, changer d'attitude, sourire. Leur laisser des chances. Comprendre qu'ils avaient peut-être peur de moi, eux aussi. La peur me dominait, j'en devenais aveugle aux autres, incapable de voir le bon en eux. Je les jugeais sans les connaître. Personne ne veut pour amie une fille qui haït sans connaître, qui se croit meilleure que tout le monde, qui ne parle jamais que pour étaler ses opinions intransigeantes et argumenter, juste pour avoir raison, juste pour gagner. Une fille qui préférerait souvent rester enfermée chez elle le samedi, mais qui a peur de l'avouer, et qui vous montre, de toutes sortes de manières, qu'elle n'a pas confiance en vous.

/ 23

Quatrième secondaire. Cours de sciences physiques. Tout le monde l'appelait Burn. Raté aussi était dans notre classe. En vertu d'une sorte de pacte implicite, il laissait le champ libre à Burn, il ne s'approchait pas de moi. Burn aussi avait doublé plusieurs fois, il paraissait beaucoup plus vieux que nous. Pas si grand, mais trapu. Cheveux aile de corbeau, cils interminables. Amateur de t-shirts blancs. Pourri à l'école, doté d'un charisme de bum, de *leader négatif*, pour reprendre l'expression de nos profs. L'école entière imitait ses tics de langage. Il disait « sûrement » au sens de « voire, voyons donc, bullshit », en étirant le s, en escamotant les voyelles de façon à ce qu'on n'entende que ce s, le r qui râpait son palais, et

une finale nasale, chargée de mépris. C'était une marque universelle de surprise ou de réprobation. Il disait « sûrement » à ses cahiers d'exercices et aux questions d'examen. C'est le bully le plus étrange que j'ai eu. Mon odeur l'obsédait. Je portais de l'huile de parfum à la vanille du Body Shop. Burn adorait mon parfum, il lui rappelait les effluves de Captain Black. Nous avions nos bureaux tout au fond de la classe, le long des armoires de bédouins et de réchauds électriques.

J'avais l'habitude d'arriver en retard en classe, mais Burn entrait toujours le dernier. Il se déplaçait d'un pas si nonchalant, déhanché, qu'il avait l'air de danser. Il fredonnait des chansons en anglais au son, sans comprendre les paroles, sans distinguer les mots à travers l'amas de syllabes qui semblaient lui couler de la bouche sans l'intervention de son cerveau. Il empestait le vieux joint une journée sur deux. Que la cloche ait sonné ou pas, il remontait notre rangée à la même vitesse, serrait des mains, tapait dans des dos et sur des épaules comme sous une haie d'honneur. Enfin il arrivait à moi, il posait une main à plat sur mon pupitre, il se penchait pour enfouir son nez dans mon cou, à travers mes cheveux, et il reniflait avec bruit, puis soupirait dans une feinte pâmation. Mmm, maudit que tu sens bon, tu sens le bon cigare, et d'émettre des bruits de délectation. Les gars riaient tout autour, discrètement, les filles regardaient ailleurs. Il s'assoit à son pupitre, le cours commençait et il marmonnait tout le long.

Pourquoi je l'haïssais moins que Raté? Il semblait avoir un meilleur fond. Son geste de me sentir, c'était répugnant, et je l'anticipais, à chaque cours de sciences physiques, dans une violente crispation. J'aurais vraiment dû lui câliner une claque, au moins une fois. Pourquoi ne l'ai-je jamais fait? Ça m'aurait nui à long terme. Il aurait pleurniché, comme Martin en secondaire deux. En fait, en début d'année, j'avais dit à Burn d'aller se cacher, il avait réagi comme Martin, employé les mêmes mots. Mais voyons, je t'aime! Bien que j'aie été outrée de son comportement, je sentais autre chose dans les mêmes mots. Là où Martin se montrait insensible, calculateur, déterminé dans son désir de faire du mal, Burn me faisait l'effet d'un garçon qui ne disposait d'aucun autre moyen de communication que ces mots-là, ces gestes-là, les tics de langage, les fanfaronnades. Il avait l'air un peu perdu et condamné à une vie de bouffon ou de drogué, destiné à rester pourri à l'école, à s'enorgueillir de ses mauvaises notes, à gémir de désarroi devant ses exercices.

Pourquoi j'ai continué de porter mon parfum à la vanille? Parce que je n'allais pas céder d'un pouce.

J'ai pris le parti d'être gentille avec Burn. Vers le milieu de l'année, quand il chialait contre les difficultés de la matière, je me tournais vers lui. Mais voyons, Burn, lui disais-je, c'est pas si compliqué que ça, je suis sûre que t'es capable. Passe-moi ta feuille. Je lui expliquais l'exercice, le plus clairement possible, en prenant bien soin d'insinuer qu'il fallait être un débile pour ne pas réussir. Il a commencé à se fier à moi, à me poser des questions pendant les cours, et je l'aidais du mieux que je pouvais, je voyais bien que ça le calmait.

Au début de chaque cours, il entrait en dernier, il se penchait sur mon pupitre, il inspirait bien fort derrière mon oreille, là où je déposais une goutte qui sentait le gâteau, il s'exclamait avec vulgarité. Il n'avait plus le choix de continuer. Arrêter l'aurait déshonoré.

— Vraiment? ai-je demandé. Vous pensiez que je vous haïssais?

J'ai laissé Benoît poursuivre, en buvant mon martini à gorgées minuscules.

Il m'a raconté une histoire. Ça se passait dans l'autobus, au retour de notre voyage de fin d'année à La Ronde, en quatrième secondaire. Mes amies et moi, on s'était retrouvées assises à côté de Benoît et de la gang de théâtre. Cette histoire, j'avais oublié jusqu'à son existence. C'est à peine une histoire, à vrai dire, et ça m'a étonnée que ce moment, que cette image de moi l'ait marqué ainsi.

La sortie à La Ronde avait toujours lieu le samedi, généralement le samedi de l'avant-dernière semaine d'école. Ça tombait cette année-là le

lendemain du bal des finissants. Roxanne venait de graduer, Jade avait accompagné un garçon de secondaire cinq au bal. Et moi, comme la moitié des quatrième secondaire, j'étais allée les rejoindre pour l'après-bal dans un champ de Saint-François, un village voisin de Windsor. C'est là aussi que se tenait le party annuel de la Saint-Jean-Baptiste, le 23 juin, et où, depuis quelques années déjà, nous avions pris nos meilleures cuites. J'étais arrivée vers minuit, mon père m'avait déposée devant un dépanneur où j'avais acheté du coke pour diluer mon rhum, et un briquet au cas où je perdrais le mien. J'ai retrouvé mes copines au milieu d'une bande de secondaire cinq frénétiques. J'ai bu et donné du rhum, fourni du pot en échange de cigarettes, j'ai même fumé un joint avec Burn au milieu d'un cercle de Valcourtois complètement finis. Lui semblait pouvoir continuer à fonctionner peu importe le niveau d'intoxication. Il m'avait accrochée à la sortie des toilettes et tirée par la manche pour que je goûte leur deux-papiers – il n'avait pas essayé de me renifler derrière l'oreille. Je ne comprenais pas trop ce qui se passait, mais j'étais déjà assez ivre moi-même, j'ai décidé de lui faire confiance. Je me suis accroupie en face de lui, j'ai pris son joint puis je l'ai remis en circulation, il a voyagé entre les mains de ses amis aux corps atones et aux yeux révulsés.

— T'es vraiment allé au bal?

Il portait une chemise blanche, une cravate bleue.

— Pas longtemps! C'était plate. C'est ben mieux ici.

Il m'a dit qu'il avait le goût de fêter, même s'il n'était pas certain de finir son année avec un diplôme. Je lui ai répondu que c'était ben correct, qu'on était là pour ça.

On est rentrées à Windsor par nos propres moyens, on a dormi deux heures chez Roxanne et on est montées dans l'autobus, où on a pu sommeiller une heure de plus, puis on a marché sous les arches du parc d'attractions. Je me sentais encore un peu étourdie.

/ 27

J'avais des amies, mais ça n'avait pas influencé ma perception de moi-même en tant que solitaire incomprise. J'avais des amies. Je les aimais. Jade, Marie, Cath, Roxanne, Véro. Je ne leur parlais jamais de ce que je

vivais en leur absence, à la merci des Martin, des Raté, ou avec Burn. On s'appelait la fin de semaine, on se rejoignait pour regarder des films, pour écouter de la musique, pour observer les perséides, pour fumer des joints et boire des bières. On marchait ensemble, le soir, après les cours. On s'arrêtait au parc pour jaser et rire une heure dans la balancelle, qui débarquait tout le temps de son rail parce qu'on poussait trop fort. On allait ensemble au centre d'achat et au dépanneur acheter des jujubes par centaines, des framboises suédoises, des melons surs, des vers de terre, des gommes Bazooka au raisin, à la pomme. On passait l'été à se baigner dans les piscines de celles qui en avaient, on allait marcher dans les bois, on dessinait. J'avais confiance en elles, avec elles j'arrivais à me détendre. Quand notre groupe s'agrandissait, je me sentais moins en sécurité. J'avais une perception exacerbée – c'est-à-dire paranoïaque – des hiérarchies sociales qui avaient cours dans l'école. J'avais classé tout le monde. Je ne m'étais pas située au plus bas de cette échelle sociale. Il y avait bien deux ou trois personnes en dessous de moi, parce que moi, j'avais cinq amies (espérais-je). Je pensais que tout le monde analysait le monde ainsi. Ça me semblait normal, nécessaire, de voir la vie à travers ce prisme. Cette hiérarchie, en ce qui me concernait, elle opérait dans le réel. Quiconque évoluait dans une strate de popularité supérieure à la mienne représentait un danger. Ça me paraît fou, maintenant que j'y pense, ce tri obsessionnel, ça me prenait beaucoup d'énergie. J'avais attribué une cote à chacun. Pas sous forme de chiffres que je me répétais, mais de diagramme qui existait dans ma tête. Je le contemplais, je circulais dedans. J'avais mémorisé l'endroit où chaque bande se tenait dans l'école et je notais les déplacements. La socialisation intergangs, les transferts, les va-et-vient de certains d'une gang à l'autre – progressions ou régressions. Certaines de mes amies attiraient des gens à elles ou se liaient avec des gens, parce qu'elles étaient minces et jolies, ou appartenaient à des équipes de sport. Des gens venaient leur parler et moi j'évitais tout contact. D'emblée j'excluais la possibilité qu'ils s'intéressent à moi, je ne comprenais même pas ce qu'ils faisaient si proche – si ce n'était pour me neutraliser, m'humilier, monter contre moi les quelques personnes ayant l'inconscience de m'apprécier – puisque leur but dans la vie devait forcément être de préserver leur position dans le classement que j'avais inventé. Je ne leur parlais jamais.

C'est faux. Souvent je n'arrivais pas à me retenir de leur parler. J'avais si honte de ce que j'avais pu leur dire, mais qui s'était volatilisé au fur et à

mesure que je le disais. J'entendais à peine les mots jaillir de moi, je me sentais humiliée, je plongeais dans un silence encore plus profond et, si j'en crois ce que Benoît m'a raconté, ouvertement hostile.

/ 28

On était dans l'autobus, tout le monde était de bonne humeur, on avait passé une journée parfaite, et toi tu étais là, au fond de ta banquette, au milieu de nous, et tu ne disais pas un mot. Tu ne disais pas un mot, mais ta face en disait long. Tu avais l'air tellement fâchée, tellement fâchée d'être là, personne aurait osé te parler à ce moment-là, et pourquoi on aurait voulu? Tu faisais tes affaires de ton bord, tu voulais rien savoir de nous, c'est ça qu'on voyait, c'est ça que tu dégageais.

Je sais comment je me sentais, ce soir-là. Je mourais d'envie de participer à leur conversation, de rire avec eux qui riaient avec mes amies, mais je ne pouvais pas m'en donner la permission. Je ne comprenais pas comment ce qui se déroulait était possible. Ça représentait une transgression grave, que me soit offerte la possibilité de rire avec eux. Je désirais cela plus que tout. Mais c'était impossible, c'était physiquement impossible. Me serais-je mise à raconter quelque chose, ça aurait été trop long, trop rapide, trop fort ou pas drôle. Sous l'effet d'un stress tel que celui que je ressentais à ce moment-là, j'aurais dit n'importe quoi, j'aurais oublié de quoi je parlais au milieu d'une phrase, j'aurais bafouillé ou je me serais engueulée avec quelqu'un. Ça ne servait à rien d'essayer. J'étais trop fatiguée. J'avais passé la journée dans des manèges à me vider de mon adrénaline, des manèges qui m'avaient secouée jusqu'à la dernière fibre musculaire, dans un bruit si intense qu'il annulait toutes les nuances, et qui avait culminé avec des feux d'artifice. Il était minuit, je m'étais exposée à l'équivalent d'une semaine de stimulation sensorielle normale, je ne comprenais plus les mots d'aucune phrase et j'avais mortellement peur d'être démasquée en tant que... j'ignore en tant que quoi. En tant que fille qui ne méritait pas d'être assise là et à qui bientôt on viendrait demander de changer de place parce que deux personnes qui s'aiment et méritent d'être là ensemble veulent une place ensemble plutôt qu'à côté de moi.

Burn avait remarqué mon cahier de croquis. Je consacrais beaucoup d'énergie à apprendre à dessiner les visages. Je remplissais des pages d'yeux, d'infinies variations de la fleur des iris, des cils et de leur implantation sur les paupières, et des arcades sourcilières. Je dessinais des visages, certains tourmentés, d'autres sereins, je travaillais le jeu de la lumière dans les orbites, sur les pommettes, le nez, et les ombres dans le pli des lèvres, et celles qui aidaient à définir la ligne de la mâchoire, si difficile à tracer avec assurance. Pour apprendre à représenter le mouvement des corps, je dessinais aussi des petits personnages en pied, suivant la méthode où on crayonne d'abord leur silhouette en juxtaposant des ovales. Un pour la poitrine, un pour le bassin, deux pour les cuisses, et ainsi de suite. Ça obligeait la dessinatrice pressée que j'étais à tenir compte de la position exacte des articulations et des proportions générales de mon bonhomme. Je dessinais de vastes fêtes dont chacun des hôtes mesurait deux centimètres de haut. Vu leur taille, je pouvais en finir plusieurs avant de me lasser. Ils dansaient, s'étreignaient, fumaient avachis dans des fauteuils, trinquaient ou bien couraient, escaladaient le toit de la maison, grimpaient aux arbres.

— Dessine-moi, a demandé Burn en voyant le portrait d'une fille que j'avais commencé sur l'heure du midi.

J'étais en train de finir ses cheveux, des boucles serrées, fines et définies, qui me causaient un peu de souci.

Je n'avais pas très envie de dessiner Burn. Ma technique était beaucoup moins au point pour les visages de garçons.

— Donne-moi ta carte étudiante.

Il a sorti son portefeuille de sa poche arrière et m'a tendu le petit bout de plastique.

J'ai observé la photo, de la taille d'un timbre, et je me suis demandé comment faire pour lui donner l'air assez masculin. Il avait une grosse face, les joues pleines. Quand je dessinais des filles et que je voulais qu'elles aiment ce qu'elles voyaient, j'utilisais souvent le même truc : j'agrandissais les yeux, je plaçais le nez et la bouche un peu plus près l'un de l'autre qu'ils auraient dû l'être. Tous les visages prenaient vaguement la forme d'un cœur et les mentons semblaient un peu plus fins qu'en réalité. Avec Burn, il faudrait m'assurer de ne pas agrandir ses yeux et de laisser ses traits

occuper leurs justes proportions, sinon il m'en voudrait de lui avoir donné l'air trop délicat.

Ça m'était arrivé tellement souvent d'essayer de dessiner une personne, à sa demande, d'en tirer un dessin vraiment pas trop mal, pour finalement recevoir des grimaces au lieu de remerciements. C'est pas de ma faute si tu t'aimes pas, disais-je, piquée au vif. Je n'ai pas fait ce dessin pour que tu l'aimes, t'aurais dû y penser avant de me demander de te dessiner.

— Si je suis pas contente de ce que ça donne, je te le montre pas, c'est-tu clair? Pis si je l'aime assez, ça se peut que je le garde, tu te feras une photocopie.

Il a acquiescé, je me suis mise au travail sur une feuille de cartable. Le résultat m'a surprise, les contrastes me plaisaient, les cheveux noirs, les yeux sombres, les cils intenses au milieu du visage pâle, presque rond, où le traitement plutôt minimaliste que j'avais donné au nez et à la bouche ne nuisait pas à l'effet de ressemblance. Burn a eu l'air émerveillé, juste deux secondes. Bien entendu, j'ai accepté de lui donner le dessin. Il a dit que c'était étrange, de se voir. J'ai dit que, quand on accepte de se laisser dessiner, on doit accepter que le portrait représente la vision que l'artiste a de nous. Ce n'est pas une photo. Les dessinateurs sont limités techniquement, et ils trouvent des façons de contourner leurs faiblesses, qui se reflètent dans le dessin. Il n'avait jamais pensé à ça. Plus tard dans le cours, il a montré mon dessin à plein de monde, plus fier que si c'était lui qui l'avait réalisé. Je m'attendais à ce qu'on me demande d'autres portraits, mais les autres se sont abstenus, c'est entre lui et moi que ça se passait, ces affaires-là.

/ 30

J'ai revu Burn deux fois après la fin de l'année scolaire. Je ne sais pas s'il a passé ses sciences physiques. La première fois, c'était à La Ronde, le lendemain de son après-bal. Ce jour-là même qui s'est terminé dans l'autobus à côté de la gang de théâtre. Je marchais avec Jade en direction de la fontaine où on devait rejoindre d'autres filles. On a croisé Burn, qui menait un troupeau de gars de secondaire cinq. Tous avaient roulé une jambe de leur pantalon pour imiter les yo de Montréal qu'on n'arrêtait pas

de voir partout dans les files d'attente. Avec Jade, on avait supposé que c'était un code. La jambe gauche roulée signifiait qu'on appartenait à tel groupe criminel, et la droite à un autre. On n'avait pas trop envie de les copier sans savoir. Ils portaient aussi des bandeaux en tissu éponge et des peignes dans leurs cheveux, des bas de nylon sur le crâne et des t-shirts si longs qu'ils leur couvraient les genoux. Quand Burn m'a vue à travers la foule, il a crié mon nom très fort en me saluant de grands moulinets de bras. Je l'ai salué à mon tour, sous le regard interloqué de Jade. Ils sont repartis, emportés par la foule.

— Comment ça qu'il te parle, lui?

J'ai haussé les épaules, j'ai dit qu'il parlait tout le temps, Burn, il parlait à toute l'école.

/ 31

Est-ce que ça se peut, être traumatisée par rien ? Si j'en croyais les autres, ça se peut. Il me faudrait croire que ce n'était rien. Au fond, cette solitude, je l'aurais vécue parce que je le voulais. La méchanceté des autres, c'est moi qui me l'imaginais, ou la suscitais. Au fond, j'étais heureuse qu'on me dise que j'étais bizarre. J'en ai rajouté, j'ai renchéri. Ce devait bien être parce que j'aimais recevoir cette attention. J'aurais aussi bien pu cesser de la rechercher. Je n'étais pas vraiment spéciale, au fond. J'étais étourdie, indisciplinée, maladroite, trop émotive, et je pensais trop. Réfléchis moins, sois naturelle, sois toi-même. Arrête d'essayer de te faire remarquer. Je voulais me faire remarquer, affirmaient les adultes. C'était bien normal que je suscite des réactions, et pas toujours positives. Pas toujours celles que j'aurais souhaitées. Les gens ne pensent pas tous comme toi, tu sais. Le désir de se faire remarquer est malsain. D'où venait-il ? Le besoin de me faire remarquer, et de faire peur en même temps. Il vient de plus loin. Il vient de la petite enfance. Alors que j'étais sans défense et que je me présentais devant les autres sans façade, comme toute enfant, mue par la nécessité d'être aimée. Avec mon babillage incessant, mes questions incompréhensibles, mes théories abscones sur le fonctionnement des objets, de la nature, de l'univers, mon refus d'obéir aux consignes que je ne

comprenais pas, mes lunettes et mon œil croche. Je voulais qu'on me réponde, qu'on m'aime, qu'on me trouve belle.

/ 32

La deuxième fois que j'ai revu Burn, c'était à Sherbrooke, aux Marches, à la fin de ma première année de cégep. On était dans le stationnement public à l'arrière, où se garaient tous ceux qui allaient veiller sur Wellington. On était sortis à quatre pour fumer un joint à l'écart, on marchait doucement vers le bar, en prenant notre temps avant de rentrer. J'avais réussi à me quêter une cigarette, je la savourais. Burn marchait en sens inverse avec deux amis. Je ne l'avais pas vu depuis deux ans. Il m'a reconnue, il m'a hélée, j'ai mis une seconde avant de comprendre que c'était lui : aminci, petits yeux, pupilles dilatées. J'ai entendu dire par après qu'il travaillait de nuit dans une usine de caoutchouc à Magog. J'en connaissais d'autres qui avaient occupé des emplois là-bas. Un endroit vraiment sordide où on payait les employés quelques sous de plus que le salaire minimum pour mouler divers types de joints d'étanchéité, par exemple ceux des portes de voiture. J'avais entendu parler de la puanteur inimaginable du plastique brûlé, des colles toxiques, du caoutchouc noir et liquide, qui inévitablement finissait par tacher et assécher la peau des mains, s'incruster sous les ongles. Ma mère avait travaillé pour un de leurs sous-traitants, de soir. Son travail consistait à tailler les caoutchoucs de portes de voiture à l'aide d'un ciseau minuscule et très tranchant. Il fallait retirer le surplus de matière qui dépassait de la forme du moule, c'était un travail qu'aucune machine ne pouvait accomplir, un travail qui demandait des petites mains, et une minutie de femme. C'est ce qu'on m'avait expliqué. Je me rappelle les mains de ma mère, les taches noires si dures à enlever, les callosités en forme de pois qu'elle a développées à chaque point de contact de sa main avec le ciseau. Je suis allée la voir là-bas quelques fois. Je me souviens de l'odeur, mais il paraît que ce n'était rien comparé à ce que ça sentait à Magog. Les gars et les filles de ma connaissance qui avaient travaillé là de nuit disaient qu'à peu près tout le monde prenait quelque chose pour passer à travers les shifts, surtout ceux qui travaillaient de nuit : du pot, du speed ou de la coke.

J'ai cru que Burn voulait juste dire bonjour, mais il avait envie de parler. Ses amis ont poursuivi leur chemin, ils ne s'en allaient pas veiller aux Marches, ils étaient plus du genre Well Pub ou Studio Sex, et les miens sont restés derrière avec leurs cigarettes. Burn était heureux de me voir, j'avais l'air bien, qu'il disait. Il était heureux de me voir parce qu'il pouvait enfin me dire quelque chose qu'il avait envie de me dire depuis longtemps. Il m'a remerciée d'avoir été gentille avec lui, même si lui avait été con. Je n'avais aucune raison d'être fine avec lui, mais je l'avais été quand même.

J'ai bredouillé un merci, timide malgré tout ce que j'avais bu. Je me suis sentie rougir, je me suis mise à trembler un peu. Une partie de moi restait convaincue qu'il me racontait des histoires et que bientôt il éclaterait de rire parce que je l'avais cru.

Des années plus tard, j'aurais encore la même réaction quand on me complimenterait. Je m'alarmerais, je douterais. Je me diminuerais et nierais pour qu'on répète. Il me faudrait me déconditionner, m'obliger à accepter les bons mots, à dire merci avec confiance. Burn a insisté.

— Non! Je suis sérieux. T'es vraiment une bonne personne. J'ai jamais rencontré quelqu'un comme toi.

J'ai dit que j'étais contente. C'était vrai. Je ne suis pas allée jusqu'à dire que j'étais contente d'avoir appris à le connaître, ou contente de l'avoir connu. Il m'a demandé un câlin. Il m'a ouvert les bras, et j'ai avancé dedans.

— Je t'oublierai jamais.

Je lui ai dit de faire attention à lui. Il est parti, et je ne l'ai jamais revu. Mes amies et mon copain sont venus me rejoindre, ils ont demandé qui c'était, ce gars-là. Un gars du secondaire, j'ai dit, ça faisait longtemps.

Je savais que des enfants habitaient la maison à côté de chez la grand-mère de Fannie. Deux garçons plus vieux que mon frère et moi. J'ai joué avec eux, une fois, dans leur cour arrière. J'avais quatre ou cinq ans. La cour jouxtait un boisé, je me rappelle la végétation sauvage qui empiétait sur leur gazon, les feuilles de plantain ligneuses qui poussaient le long du solage de leur maison en brique rouge, les arbres fruitiers tordus et les massifs

d'hydrangées ployant sous le poids de leurs fleurs. Les deux garçons se ressemblaient beaucoup et parlaient peu. Je les ai suivis autour de leur terrain en frissonnant chaque fois que je n'arrivais pas à comprendre ce qu'ils disaient, parce qu'ils ne s'adressaient pas à moi ou à cause de leurs voix trop basses. Ils portaient un nom comme Simoneau, ou Corriveau. Ils m'ont montré leurs jouets, leurs bicyclettes, il n'y a pas eu de chicane, mais je n'y suis pas retournée.

Directement à côté de chez nous habitaient deux autres garçons, ceux-là plus jeunes, qui passaient leur temps à courir et à hurler, qui aimaient se lancer du sable, poursuivre les chats, se bousculer, mettre en scène des collisions avec leurs camions, je ne les intéressais pas, mon frère non plus, il était trop tranquille et il détestait la bagarre. Une foule d'enfants vivaient quelques maisons plus loin, au-delà du monde connu, ou plutôt du monde que j'avais le droit d'explorer par mes propres moyens.

L'apparition de Fannie, juste devant moi, tenait du miracle. Une petite fille d'exactement mon âge. Elle avait de l'assurance pour deux et elle s'intéressait à moi. Elle m'a tout de suite attirée, et retenue près d'elle, comme un petit soleil.

/ 34

Mon frère avait disparu – il était peut-être rentré, ou peut-être qu'il nous a écoutées et regardées à distance. Je ne m'en souviens plus. Ou il est allé jouer en arrière. Nous étions petites. Sans doute avons-nous fait comme tous les enfants : nous nous sommes entraînées ensemble à parler comme des adultes. Nous avons reproduit les intonations qu'emploient les adultes quand ils font connaissance, critiquent leurs semblables; et les signes qu'ils se donnent mutuellement pour témoigner de la complicité qui grandit. Nous avons dû trouver que nous faisions bien cela, nous avons dû nous sentir grandes. Nous nous sommes demandé nos âges et c'était quand nos fêtes. La sienne, c'était le 10 avril. La mienne, c'était le 22 mai. Nous étions contentes d'être nées au printemps. Ça veut dire que, ce matin-là, j'avais peut-être encore quatre ans et elle presque cinq, ou bien cinq tout juste. L'an prochain, ai-je dit, je vais aller à la maternelle. Moi aussi! a répondu Fannie. L'école était juste en haut de la rue. Quelques mètres après ma maison, la

rue montait abruptement pour former l'une des quelques côtes de la mort que tous les enfants de Windsor connaissaient sous le nom de côtes de la mort. Au sommet, il y avait un escalier de fer forgé, très à pic, qu'on haïssait parce qu'il ne nous restait déjà plus de souffle quand on arrivait devant. Les maisons se rendaient jusqu'en haut, et c'était un grand mystère, pourquoi avaient-elles des planchers droits alors qu'elles reposaient sur un sol incliné comme celui d'une piste de ski? En haut de l'escalier, on débouchait au fond de la cour d'école, après avoir franchi en zigzaguant une espèce de chicane faite en broche à poule.

Bientôt j'ai dû rentrer dîner. J'ai annoncé à ma mère que j'avais une amie et qu'elle devait absolument me laisser traverser la rue, pour qu'on puisse jouer ensemble toutes les deux, et je voulais aussi l'inviter de notre côté, je voulais lui montrer notre chêne, derrière la maison, et qu'elle essaie notre balançoire. Mon père avait coulé les pattes dans des blocs de béton, et il avait enterré les blocs sous la pelouse, et donc on pouvait se balancer aussi haut qu'on voulait sans que la balançoire lève de terre, et c'était une idée fantastique, et Fannie, elle n'avait probablement jamais vu une balançoire comme ça. Ma mère trouvait que j'allais un peu vite. Sa réponse a été qu'on verrait. Ma mère ne s'énerve jamais, et elle dit toujours qu'on verra. D'habitude, ça veut dire oui.

/ 35

Ça n'a pas été long avant que j'apprenne que Fannie était malade. C'est l'une des premières choses qu'elle disait aux autres après s'être présentée. Elle était une petite fille comme les autres. Moi, j'ai une super balançoire. Les autres enfants disaient : moi, j'ai une auto téléguidée, un BMX, des boucles d'oreilles, moi, j'ai les oreilles *percées*; moi, j'ai des carrés aux Rice Krispies; moi, j'ai trouvé un bébé taupe dans la margelle; moi, je suis forte, je suis capable de lever des grosses roches.

Moi, j'ai la transposition des gros vaisseaux.

L'expression qu'elle employait, quand elle était petite, c'est qu'elle était née bleue. Son explication partait de là, de la couleur, je suis née bleue, du grand branle-bas de combat survenu quand elle est née, bleue de la tête aux pieds.

Dans un cœur normal, l'aorte sort du ventricule gauche. C'est par l'aorte que le sang rouge, chargé d'oxygène en provenance des poumons, est envoyé dans le corps pour oxygéner nos organes et nos tissus. Le sang désoxygéné, ce sang dit *bleu*, retourne ensuite vers le cœur, traverse le ventricule droit, puis, via l'artère pulmonaire, le cœur le pompe jusqu'aux poumons, où il se gorge à nouveau d'oxygène. Dans la transposition des gros vaisseaux, qu'on appelle TGV dans le jargon médical, l'aorte et l'artère pulmonaire sont inversées. Cela signifie que le sang rouge et le sang bleu tournent dans des boucles indépendantes plutôt que dans un seul circuit en forme de huit, grâce auquel le cycle de l'oxygénation s'effectue correctement.

Dans l'utérus, le bébé reçoit son oxygène du placenta. Il ne respire pas, ses poumons sont remplis de liquide. Puis à la naissance, il inspire pour la première fois et les poumons commencent à fonctionner. Chez les bébés TGV, le sang oxygéné retourne aux poumons directement plutôt que de rejoindre le cœur et de repartir vers le reste des organes. Pendant ce temps le reste du sang, qui devrait alimenter tout le corps, n'atteint jamais les poumons, et devient de plus en plus sale, et littéralement le bébé privé d'oxygène bleuit, on le dit cyanosé, c'est le terme technique.

Peu après la naissance de Fannie, il s'est passé une chose ou une autre. Soit on l'a transportée à l'hôpital Sainte-Justine, à Montréal, pour une première intervention dite non chirurgicale. Pour commencer, on aurait inséré un cathéter dans son artère fémorale. On aurait introduit dans son corps, par ce cathéter, une sorte de petit ballon qui aurait remonté l'artère fémorale jusqu'à l'intérieur de son cœur, pour se loger dans l'oreillette gauche. Puis les médecins auraient gonflé le petit ballon, le remplissant d'un produit radio-opaque – visible sur les radiographies –, et, par une manœuvre qui demande un peu de force brute, on serait parvenu à empêcher la fermeture du foramen ovale, c'est-à-dire du trou qui relie pendant la vie utérine les deux oreillettes et qui est voué à se refermer après la naissance. Chez les bébés TGV, on cherche à le maintenir ouvert pour que le sang circule normalement jusqu'à ce que l'on corrige la transposition de façon permanente par une chirurgie à cœur ouvert. Bon. Soit ça, donc – cathéter et petit ballon –, soit qu'ils l'ont opérée tout de suite, pendant sa première semaine de vie. C'est le plus probable, si j'ai bien compris ce que

j'ai lu sur les avancées de la science en 1984, l'année de notre naissance, et si ces récentes avancées avaient été mises en application à Sainte-Justine. Je me trompe peut-être. Je n'allais quand même pas téléphoner à la mère de Fannie, ou écrire à sa sœur pour lui poser la question. Je ne les ai pas vues depuis seize ans. Je ne les connais plus, et je ne saurais me justifier de les déranger aux fins de mes recherches. Fannie a très probablement été opérée à quelques jours de vie. Cette opération, qu'on appelle la « manœuvre de Lecompte », est connue sous d'autres noms. On dit la *détransposition des gros vaisseaux*, ou encore le *switch artériel*, ce qui se passe de description.

/ 37

Pour des raisons tout à fait évidentes, sa famille traitait Fannie comme un joyau inestimable et, sans qu'on puisse qualifier cela de prétention ou de vanité, elle comprenait très bien qu'elle était en quelque sorte plus précieuse que les autres enfants. On ne cesserait jamais complètement de craindre de la perdre. Elle aimait bouger, elle avait beaucoup d'énergie, mais elle devait à tout prix éviter de se retrouver à bout de souffle. Parfois, alors que nous jouions et courrions, elle s'immobilisait subitement, elle posait une main sur sa poitrine et me décrivait d'étranges sensations : son cœur qui accélérât jusqu'à lui faire tourner la tête, puis qui sautait des battements, pour de vrai, des papillons dans ses membres. Elle avait deux grandes sœurs, de quatre et cinq ans de plus qu'elle, de qui elle apprenait les façons des préadolescentes. Fannie était cool de naissance. Elle était effrontée. Elle avait une dégaine formidable. Les choses se passaient comme elle voulait, ou bien ne se passaient pas.

/ 38

Elle m'avait énuméré ses chirurgies. Elle avait subi plusieurs opérations à cœur ouvert; dans sa liste elle incluait aussi de multiples poses de cathéter; j'ai oublié dans quel ordre, j'ai oublié lesquelles à quel âge, mais je sais qu'en quatrième année – je pense que c'était en quatrième, l'année de la

pose de son pacemaker –, elle était rendue à dix ou douze interventions. Je me souviens d'elle devant sa maison, au bout de l'allée, comptant, dressant la liste si longue de toutes les fois où on avait incisé sa peau avec un scalpel ou inséré des tubes dans son corps. Elle s'exprimait avec la précision dont seuls sont capables les enfants pour qui les événements de la vie forment encore dans la mémoire un ensemble appréhendable. À la fois une totalité pleine de sens, semblable à un conte, et une série d'objets faciles à manipuler, à décrire. Les enfants peuvent se tourner vers leurs souvenirs et y voir une poignée de billes, une collection de petites voitures, une armée de peluches. Des histoires d'hôpital. Fannie pouvait. Quand j'étais petite, je pouvais aussi.

J'ai commencé à écrire ce livre en croyant que les miens, mes souvenirs, m'attendraient comme ça, sages comme les vêtements de ma garde-robe, dont je peux identifier la provenance, la composition et le prix; comme la collection de pierres fines que j'ai offertes à mon fils, et que je sais toutes identifier; comme les céréales et les haricots dans le garde-manger, rangés dans des bocaux de verre, et que je distingue à l'œil et au nez. Seulement, même cela n'est plus exact. Je ne sais plus d'où me vient mon linge depuis longtemps. Les vêtements, j'en ai trop. Je ne suis pas vieille, mais je vis désormais dans l'univers flou des adultes. Dans ce monde, le temps passe vite. Dans ce monde, j'ouvre le frigo à la recherche de la bouteille d'huile de sésame pour constater qu'elle est périmée depuis deux ans. Les gemmes, dans la chambre de mon fils, ont conservé leur beauté, les jaspes leurs dessins, les cristaux leur lumière, mais leurs noms m'ont presque tous quittée. C'est lui qui me les réapprendra un jour, il les aura lus dans un livre et nous les répétera au déjeuner, fier de lui, et nous le féliciterons.

Je sais combien sont douteuses ces comparaisons et, en les faisant, je me demande : si elle était encore en vie, si elle avait comme moi trente-quatre ans et qu'elle tentait aujourd'hui de se rappeler cette liste d'interventions sur son corps, Fannie y parviendrait-elle? Ou bien les piqûres, les plongées dans les ténèbres, sous l'effet du curare injecté, dans ce sommeil si opaque et si bref, les cicatrices se seraient-elles confondues en une masse mystérieuse d'inquiétude, d'espoir et de soulagement mêlés?

Quand à cinq ans Fannie m'a parlé de ses opérations chirurgicales, mon premier réflexe a été de m'écrier :

— Moi aussi! Moi aussi, je me suis fait opérer, je me suis fait opérer deux fois.

— Où? Pourquoi? a-t-elle dû demander.

Ça me rendait si fière d'avoir cette chose en commun avec elle.

Il est arrivé trop souvent qu'elle et moi ayons cette discussion avec d'autres, sur *nos* opérations. Je savais qu'elles ne se comparaient pas. Je savais, même à six, sept ou huit ans, que cette espèce de vantardise propre aux enfants, cette manie de faire de tout un concours, était complètement déplacée dès lors qu'il était question de maladies graves et du cœur de Fannie. Ça se comparait si peu que j'aurais été censée m'abstenir de parler de mes chirurgies dès lors qu'elle parlait des siennes. On l'avait opérée pour qu'elle vive au-delà de quelques heures. On m'avait opérée pour me permettre, peut-être, d'avoir une vie sociale digne de ce nom. On m'a opéré les yeux. J'avais les yeux croches, comme on disait. Dans les faits, j'en avais un – j'avais un œil croche. J'avais exactement une amie, j'aurais fait n'importe quoi pour elle, et j'aurais fait n'importe quoi pour la garder, y compris raconter, à qui ne l'aurait pas remarquée en me voyant, l'histoire de ma tare génétique.

/ 40

Je suis née avec un strabisme convergent sévère à l'œil gauche, accompagné d'hypermétropie et d'astigmatisme. Ce que ça signifie, c'est que mes yeux étaient difformes. Hypermétropie, ça veut dire que mes yeux étaient trop courts. « Trop courts », c'est dur à expliquer. Quand la lumière et les images du monde entrent dans l'œil par la pupille, elles traversent le prisme du cristallin et se focalisent au fond de l'œil, sur le petit écran de la rétine. Dans l'hypermétropie, l'œil n'est pas assez fort et la focalisation se fait, en quelque sorte, derrière la rétine – il faut imaginer le rayon de lumière pénétrant par la pupille se réduire en une minuscule pointe semblable à une mine de crayon. Seulement, la focalisation ne peut avoir lieu derrière l'œil, au-delà, et les hypermétropes conséquemment ne voient pas bien de près. Dans beaucoup de cas, le cristallin peut ajuster l'image, la

replacer sur la rétine en se contractant. On appelle ce phénomène « accommodation », et plusieurs cas d'hypermétropie faible passent inaperçus grâce à lui.

Cet effort d'accommodation peut être à l'origine du strabisme. Les torsions du cristallin pour effectuer la focalisation fatiguent l'œil, et l'œil dévie. Ou bien l'œil force si fort pour voir net qu'il converge. On appelle ce trouble un *strabisme accommodatif*. Dans mon strabisme, il y a une part d'accommodation; il y a aussi, je crois, une part de difformité pure. C'est la conviction que le souvenir des rencontres avec l'ophtalmologiste a mise en moi, que ces rencontres ont contribué à former et à enraciner. Il avait écrit un article scientifique sur moi, sur mon cas, sur mon œil. L'œil croche, l'œil taré, l'œil difforme.

/ 41

Je sais bien que les *images* n'entrent pas dans l'œil, juste la lumière. L'œil s'arrange avec la lumière. Le cerveau est responsable des images. Mais ça revient au même, puisque je ne verrai jamais exactement ce que les autres voient. Ce qu'ils voient m'est invisible. Ce que je vois leur est invisible.

/ 42

Malformation. C'est un mot que j'ai appris de Fannie. Elle souffrait d'une malformation cardiaque. Je me suis emparée de ce mot. Moi aussi, moi aussi, j'ai une malformation, je suis malformée.

/ 43

Ma mère dit que, quand c'est ton bébé, à plus forte raison quand c'est ton premier bébé, tu le trouves parfait. Tu ne vois pas ses défauts. Elle m'a aussi dit que, dans son temps, on leur apprenait que les bébés ne voient rien

avant quelques mois et que c'est tout à fait normal que les bébés naissants louchent. Mes parents avaient d'autres chats à fouetter. Je pleurais tellement qu'ils se sont concentrés là-dessus. C'était une question de survie. Je ne dormais jamais, et donc eux non plus.

Six mois après ma naissance, mon oncle Michel est venu nous rendre visite. Il a pris son courage à deux mains et il a demandé à mes parents s'ils s'étaient rendu compte que je louchais.

Si j'en crois les photos de moi bébé, mes parents vivaient dans un déni très profond. Je les comprends. Ce que les parents désirent le plus au monde, c'est que leur enfant soit normal. Ils veulent tellement que leur enfant soit normal. En tout cas, qu'il ne soit pas anormal. Ça peut vouloir dire se répéter que les nouveau-nés ont souvent les yeux croches. Les bébés naissants voient à peine assez loin pour reconnaître le regard aimant de la mère quand elle les met au sein. Tous ils ont les yeux dans la graisse de bine pendant quelques semaines – mais pas six mois. Ma mère me le répète encore, avec une sorte d'incrédulité un peu amusée. On ne s'en rendait pas compte, nous, on te trouvait parfaite.

Mais à quel point était-il croche, mon œil? Pourquoi en faire tout un plat? Personne n'est parfait, ça peut être charmant, un œil croche, l'œil de Kate Moss, par exemple.

/ 44

Le strabisme de Kate Moss, il est adorable. Il lui donne un petit air décalé, quand on observe ses photos sans savoir, on ne comprend pas ce qu'on voit, d'où ça vient, son expression doucement délurée. Elle semble toujours regarder un peu vers le ciel, toujours un peu sourire en coin, son œil lui donne l'air spéciale, il concentre tout son charme punk, son côté rebelle, il a quelque chose d'aguichant. L'un de ses yeux dévie vers l'extérieur. C'est ce qu'on appelle un strabisme divergent. Mon œil dévie vers l'intérieur. C'est ce qu'on appelle un strabisme convergent. C'est ce qu'on appelle des yeux croches, ou deux yeux dans le même trou. Souvent, c'est le signe d'un trouble neurologique plus grave, d'anomalies chromosomiques ou d'une infirmité quelconque. C'est le signe d'une punition divine, d'un mal

intérieur qui déborde. Quand on le remarque, on sait exactement ce qu'on regarde.

/ 45

Je me demande comment il est possible qu'aucun inconnu n'ait pris l'initiative d'en parler à ma mère avant mon oncle. On sait comment sont les gens. Quelqu'un qui m'aurait vue plus souvent, qui aurait vécu dans notre ville, ou un quidam au centre commercial.

On m'a souvent écœurée en me disant que j'avais un œil qui se crissait de l'autre, mais c'était plutôt l'inverse. Mon œil était croche comme si l'iris gauche avait eu pour seul désir d'aller rejoindre le droit dans son orbite, en passant par en dessous de l'arête de mon nez, quitte à rester là sans jamais revoir le soleil. Imaginez que l'iris est une bille dans l'amande légèrement inclinée de mon œil, et qu'elle ait roulé puis à moitié disparu dans le coin intérieur. Ou imaginez alors que j'avais un œil vivant et un œil cliniquement mort.

/ 46

Quand on me regarde, on ne voit pas ce que l'on devrait voir. L'extérieur ne correspond pas à l'intérieur. Quand je tente de communiquer avec les autres, on n'entend pas ce qu'il faudrait entendre, il y a malentendu. C'est gênant de regarder ce visage asymétrique, c'est dur de savoir ce que regardent ces yeux fuyants. Très vite, la fillette à qui personne, sauf ses parents, ne dit qu'elle est jolie, comprend que quelque chose ne va pas, qu'elle doit compenser sa difformité. Elle doit se racheter. Sans transition, elle bascule du côté des désespérés, c'est-à-dire ceux qui en font trop.

/ 47

Quand j'étais bébé, je pleurais tellement que je pouvais passer tout l'intervalle entre deux siestes à pleurer. Je me réveillais, ça me contrariait de me réveiller, puis je m'endormais d'épuisement. Parfois j'en vomissais. Les bruits qui sortaient de moi n'avaient plus de pleurs que le nom, et quand je me taisais mes parents chérissaient le silence et le protégeaient névrotiquement. Ils ont cessé d'écouter de la musique. Mon père a démonté la sonnette. Il était interdit de cogner à notre porte. Il fallait entrer sans dire un mot. Mes cris rendaient ma mère si tendue et si malheureuse qu'elle a fini par croire que mon mal me venait d'elle. Elle m'aurait communiqué sa nervosité. Parfois, je pleurais si longtemps que, de découragement, elle appelait sa mère. Et sa mère arrivait, elle me prenait dans ses bras. Grâce au calme de ma grand-mère, je m'apaisais et m'endormais. Cette histoire me touche, mais me chagrine en même temps. Ces quelques fois où ma grand-mère est arrivée pour nous sauver, qu'elle m'a prise dans ses bras forts de sa triple maternité, je me suis peut-être endormie par épuisement pur.

Je me suis certainement endormie bien plus souvent dans les bras de ma mère que dans ceux de quiconque.

On a enquêté, puis découvert que je ne digérais pas le lait de vache. Tout le monde connaît cette intolérance de nos jours. Pour soulager leur bébé, les mères qui allaitent éliminent de leur alimentation les produits laitiers et le bœuf. Les parents qui donnent le biberon achètent du lait maternisé à base de soya. C'est ce que mes parents ont fait, quand j'ai eu une dizaine de mois : j'ai bu du lait de soya. Il paraît que ça m'a soulagée quelques semaines, où mes parents ont pu se reposer, et reprendre confiance en eux. Puis j'ai été opérée pour la première fois sous anesthésie générale et on dit que je n'ai pas redormi pendant un an.

/ 48

Je me réveillais de ma sieste et je pleurais. Personne ne savait pourquoi. J'ai su parler assez tôt, mais je n'étais pas en mesure de dire les raisons de ma colère. Jusqu'à trois ou quatre ans, j'ai infligé ces incroyables crises à mes parents. Deux heures, trois heures sans changer de disque, sans me lever, sans jouer. La lumière était trop intense, les bruits trop nombreux, le choix d'une activité trop déchirant, je ne sais pas.

Au cours des neuf dernières années, j'ai pu observer de près un petit garçon qui apprenait à parler. Son esprit, sa facilité à ressentir et à réfléchir m'ont toujours paru en avance sur sa capacité à verbaliser ses perceptions et sa vie intérieure.

Il assimile un mot, une expression nouvelle, une préposition, un temps de verbe qu'il nous a entendus utiliser. Il s'essaye à son emploi, suscite divers effets d'humour involontaire. Des décalages, des contresens. Nous arrêtons de rire et le reprenons, nous lui demandons de s'expliquer, jusqu'à ce que nous puissions remonter vers son intention. Nous lui enseignons des façons de mettre en mots ce qu'il a besoin d'exprimer. Avec un bambin ou un jeune enfant, il est surtout question de besoins physiques et de parties du corps : est-ce que c'est un mal de ventre de caca, ou une autre sorte de mal de ventre? Quand tu dis que tu as mal au cœur, veux-tu dire que tu as envie de vomir, que tu as un point de douleur, autre chose?

Un enfant plus grand, enchanté de découvrir le monde, essaiera d'expliquer à ses parents d'où vient le vent, ou ce qui adviendrait de son corps si on le jetait dans le réacteur d'un vaisseau spatial, et il s'aventurera aussi à décrire des sentiments complexes, dont il ignore les noms : la peur de décevoir, les regrets et le remords, la peur du jugement, l'impatience d'être grand et de connaître ce qui est interdit, et même ce qui est mal.

Quand j'avais deux ans, quatre ans, et que je pleurais durant trois heures après m'être réveillée, pleurais-je le manque de mots? Je savais qu'il existait une façon d'attirer sur moi, par le langage, le réconfort, si seulement j'avais su dire mon malaise. Peut-être regardais-je autour de moi sans comprendre ce que je voyais. J'étais dans une chambre, dans l'absence de ma mère ou de mon père. Cette chambre, remplie de lumière et de bruit qu'il m'était impossible de saisir par la pensée, m'emplissait d'une inquiétude impossible à formuler. Plus je grandissais, plus le monde extérieur grandissait lui aussi.

Dans les années quatre-vingt, la sagesse populaire voulait que l'on casse les enfants capricieux. Il fallait qu'on les laisse crier pour qu'ils se fassent les poumons, apprennent à se consoler seuls et ne deviennent pas des bébés gâtés. Il fallait leur enseigner que, dans la vie, on doit savoir s'arranger seul. Ma mère dit que ça lui brisait le cœur. Il fallait les déposer quand ils pleuraient, ne pas les prendre quand ils le demandaient, les nourrir selon un horaire.

Il a toujours été très difficile de me faire écouter une consigne ou respecter un horaire. Je ne cassais pas. Ou plutôt, chaque fois qu'on a essayé de me casser, j'ai cassé, puis guéri, puis cassé encore, puis guéri, puis cassé. J'ai agi en tenant pour acquis qu'un jour le monde entendrait mes protestations et changerait.

Je suis devenue plus grande et mobile et forte. Les crises se sont poursuivies. Je me fâchais contre la vie au point de me frapper la tête sur le plancher de la cuisine ou sur le frigo. Ma mère en a parlé à son médecin. Le médecin lui a dit de me mettre dans la douche, de tirer le rideau et d'ouvrir l'eau froide, pour me secouer un petit peu.

Ma mère n'était quand même pas si désespérée, ni stupide.

Mon frère est venu au monde vingt-deux mois après moi. Ma mère avait vingt-quatre ans. Pour celui-là, elle a décidé de refuser l'injection d'hormones freinant la montée de lait, qu'on administrait quasiment d'office à toutes les parturientes de l'unité des naissances de l'hôpital Saint-Vincent-de-Paul. Elle avait toujours eu envie d'allaiter. Celui-là, elle a décidé de le prendre dans ses bras quand il voudrait. Un énorme bébé qui a doublé son poids de naissance en six semaines. Un bébé-sourire, un bébé-bouddha, la face plus large que haute, qui se satisfaisait totalement d'être en vie et de boire son lait. Il paraît que sa venue m'a aidée, qu'elle a équilibré un peu la maisonnée, qu'elle m'a donné un but. Je suis devenue une petite aide-maman, une préposée aux couches et au talc, heureuse de servir, heureuse d'être grande.

Je dis que c'était la mode dans les années quatre-vingt de casser les enfants, mais c'est un principe d'éducation très ancien, et qui a cours aujourd'hui encore – jusque dans notre inconscient. Nous en héritons tous. Il s'agit de briser dans l'enfant ce qui s'exprimerait si l'on ne bridait pas au plus vite sa nature anarchique. Ce qui s'exprimerait, c'est le diable. Le corps de l'enfant est le domaine du diable parce que l'enfant est issu de la femme.

Je contemple mes photos de bébé, et mes portraits scolaires. L'œil croche est bien visible jusqu'à la puberté, et même sur certaines images qui datent de mon secondaire. J'ai appris à expliquer aux photographes qu'il ne fallait pas me prendre de face directement. L'asymétrie de mon visage sautait aux yeux, je leur indiquais le bon angle. Certains me prenaient au sérieux, d'autres moins.

En cinquième secondaire, à la prise des photos de finissants, il régnait dans le local qui servait de studio une ambiance de stress animal. Tous les élèves voulaient une photo parfaite. On avait le sentiment qu'ils auraient tué pour une photo parfaite. On en parlait entre nous depuis un an. Les filles à bout de nerfs se coiffaient et retouchaient leur maquillage devant les miroirs. Les garçons essayaient de se comporter comme si de rien n'était, mais jamais on ne les avait vus se tenir aussi droits.

De leur côté, les photographes avaient trois portraits de chaque élève à livrer : un avec toge, chapeau et diplôme en carton, un avec toge seulement, un en civil. Enfiler et retirer les toges et les chapeaux impliquait toutes sortes d'enjeux capillaires dont ils n'avaient pas le temps d'entendre parler. Nous devions nous dépêcher, ils n'allaient pas y passer la nuit. Quand j'ai essayé de dire au photographe qu'il devait me prendre légèrement de trois quarts, dans un angle savamment étudié par moi, il a semblé comprendre. J'ai espéré qu'il m'avait comprise. J'avais demandé à ma mère de me lisser les cheveux au séchoir le matin même, comme la coiffeuse nous l'avait recommandé. Il faut que tu aimes encore tes photos dans dix ans, avait-elle dit, c'est pas parce que tu te trouves cool en ce moment, avec tes six

boucles d'oreilles et tes douze colliers dans le cou, que tu vas aimer ça encore à l'âge adulte. La coiffeuse disait aussi à chaque rendez-vous que j'avais beaucoup de cheveux, beaucoup, beaucoup de cheveux, et que c'était impossible de savoir comment ils réagiraient si je les laissais sécher à l'air libre. Certains jours c'était glorieux, d'autres ça ressemblait à un nid d'oiseaux. Est-ce que j'avais envie de prendre ce risque pour une photo qui figurerait pour toujours dans l'album de finissants que tout le monde rapporterait chez soi en fin d'année, et garderait jusqu'à la fin de ses jours, et montrerait à ses enfants? C'était un risque.

L'homme a pris ses photos, trois fois l'obturateur s'est ouvert puis refermé. Comme chaque fois qu'on me photographiait, j'ai eu l'impression qu'on m'avait frappée dans la poitrine. Je suis retournée à ma classe, mes jambes tremblaient un peu. Je me sentais mortifiée, mais j'avais espoir.

Les photos sont arrivées, trois semaines plus tard. Sur chacune j'apparaissais de face, avec l'œil croche. On devait aller les chercher sur l'heure du midi, au local d'éducation au choix de carrière. La prof d'éducation au choix de carrière était responsable du bal et coordonnait la production de l'album avec le prof de français – journalisme. Elle a bien essayé de me convaincre que mes photos étaient parfaites, que j'étais belle et que personne d'autre que moi n'allait remarquer mon œil. Seulement, quand les gens disent que personne d'autre que moi ne va le remarquer, c'est qu'ils savent de quoi je parle. J'ai piqué une crise terrible et après je me suis sentie fière de m'être affirmée. La prof a eu beau faire valoir que la reprise photo était aux frais de l'école et du photographe, je me foutais bien de leur argent. Elle a argué qu'ils reprenaient seulement les photos vraiment ratées, et qu'elle ne pouvait se permettre d'accepter les demandes de toutes les filles qui trouvaient leurs photos laides. Toutes les filles trouvaient leurs photos laides. J'ai crié que je n'allais pas accepter que ma photo de finissante ait l'œil croche. Mes parents ne payeraient pas pour ça, je n'en donnerais aucune à personne et ils n'auraient qu'à laisser un vide à côté de mon entrée dans l'album, ou bien je leur fournirais un dessin de Sailor Mars. Ils n'avaient qu'à m'exclure de l'album s'ils n'étaient pas contents, ça ne me faisait rien, n'importe quoi serait moins pire que de voir cet affreux portrait diffusé. Je crois que la prof s'est rendu compte que la situation ne pouvait que dégénérer à partir de ce moment-là. Le local était plein de monde. Elle devait craindre un mouvement de groupe, mais elle a cédé quand même.

La veille de la reprise, j'ai laissé mes cheveux sécher à l'air libre et, le lendemain matin, je les ai remontés avec une dizaine de pinces, de manière à ce qu'ils se retroussent tout autour de mon crâne, je me suis fabriqué un bandeau avec mon foulard rouge, jaune et bleu royal préféré et j'ai mis le plus gros collier que je possédais, en billes de bois aux couleurs chaudes dégradées, grosses comme des balles de golf. J'ai tracé une épaisse ligne de khôl sous et dans ma paupière inférieure.

La reprise avait lieu sur l'heure du midi au local de pastorale. Je me suis présentée devant le photographe, qui m'a demandé si j'étais certaine de vouloir *rester comme ça* sur la photo, comme si mon apparence était le jouet de forces extérieures qu'il était encore temps de contrer. Je lui ai répondu que je le regretterais toute ma vie si j'enlevais mon foulard, ou mon collier, et je lui ai expliqué, avec toutes les précisions nécessaires, dans quel angle il devait me prendre, et j'ai insisté jusqu'à ce qu'il promette de suivre exactement mes instructions, et tant pis si, en rentrant chez lui ce soir-là, il racontait à sa femme qu'il était tombé sur une vraie petite folle insolente qui se croyait autorisée à lui expliquer les principes de la photographie, comme si ses complexes d'adolescente habillée en clown lui apportaient la moindre connaissance pratique sur son métier à lui.

/ 55

Windsor, 1984, ou peut-être le tout début de 1985. La photo vient de l'album de photos de famille rangé dans le meuble télé, un album à la couverture grise, avec un motif océanique stylisé dans les tons de beige et de jaune paille, une ligne lilas ou bleu poudre. L'album a d'épaisses pages cartonnées qui tournent sur des anneaux métalliques, recouvertes de film plastique qu'on décolle en grinçant des dents à cause du bruit. Ce qui me frappe d'abord sur cette photo, c'est l'incroyable jeunesse de ma mère. Elle a vingt-trois ans. Elle sourit sans montrer les dents – elle n'aimait pas ses dents, qu'elle avait cassées lors d'une course-poursuite avec ses frères qui avait mal tourné, plus de quinze ans auparavant. Ça lui donne ce petit air à la fois malicieux, sagace et gentil que je lui connais encore. Elle porte un pantalon fuseau noir et une ample chemise blanche. Ses cheveux d'un châtain cuivré lui balaient le front et recouvrent le dessus de ses oreilles.

Elle les a toujours gardés courts. Elle est assise sur un sofa blanc à armature de bois blond, qui me fait penser à nos fauteuils de lecture Poäng en version trois places. Juste à côté, il y a la table basse coordonnée, on n'en voit qu'un bout, mais je m'en souviens très bien, elle est restée plusieurs années dans le salon, jusqu'à ce que je parte avec lors de mon déménagement à Montréal. Mes parents ont probablement remplacé le sofa l'année de la photo, ou juste après, quand ils ont éprouvé la capacité de salir des petits enfants. Mais ils ont gardé cette table, en grosses planches vernies, aux angles arrondis et aux vis énormes. Ma mère porte de grosses boucles d'oreilles rondes en plastique noir. Quand j'étais adolescente, j'adorais sa collection de boucles d'oreilles. Je ne pouvais pas les lui emprunter, parce que c'était du toc et que mes oreilles s'infectaient en quelques heures si je tentais d'y introduire autre chose que de l'argent sterling, de l'or quatorze carats, minimum, ou de l'acier chirurgical. Tout le reste provoquait des réactions allergiques. Ma mère avait des boucles d'oreilles de toutes les formes et de toutes les couleurs. Rondes, carrées, triangulaires, hexagonales ou en forme de croissants de lune, d'étoiles. Elles étaient énormes, assez pour recouvrir le lobe de l'oreille, assez grosses et visibles pour faire écho à une couleur de sa tenue. Je m'autorisais à les porter à l'Halloween, même si elles étaient inadmissiblement passées de mode. Je les portais à l'Halloween même s'il me coûtait d'avoir les oreilles qui me piquent et me brûlent pendant une semaine après.

Aux pieds de ma mère, on voit un chaton himalayen. Un croisement de siamois et de persan, au pelage blanc, avec les extrémités plus foncées. C'est notre nouveau chat. Mes parents avaient fait euthanasier le vieux siamois adoré de ma mère avant ma naissance, de peur que de jalousie il me griffe, comme il griffait mon père dans les premiers temps de la cohabitation de mes parents, ou que d'affection il vienne dormir avec moi dans mon moïse, se couche dans mon cou, comme il le faisait avec ma mère. Ils se sont débarrassés aussi du chaton himalayen, il était trop *malin*, il attaquait les jambes des gens qui marchaient à côté de lui, il grondait, il donnait des coups de patte, rien à faire. Quand ils n'ont pas la personnalité typique des races dites orientales, les chats siamois ou apparentés aux siamois souffrent souvent des mêmes tares : un sale caractère, et le strabisme.

Je suis assise sur les genoux de ma mère, j'ai six mois environ. Un beau bébé aux cheveux cuivrés, avec tous les replis aux bons endroits, en cache-

couche de coton blanc. L'image est parfaite jusqu'à ce qu'on remarque l'œil. L'œil gauche. Il manque la moitié de mon iris, en balade sous l'arête de mon nez.

/ 56

Je regarde mes photos, et une blague me revient. Je faisais cette blague quand j'étais d'humeur à rire de moi-même. Vous savez, disais-je, durant la chasse aux sorcières, j'aurais brûlé, avec mon mauvais œil et mon caractère de cochon. Aucun autre destin possible.

Mes parents et mes amies proches en rigolaient, et les gens qui me connaissaient peu tentaient de me convaincre que ce n'était pas certain. Non, vous vous trompez, j'ai l'air bien gentille, bien tranquille comme ça, mais une démonsse sommeille en moi, elle pense qu'elle a toujours raison, elle est prête à se battre pour défendre ses opinions même quand elle a tort et jamais, jamais elle ne se serait laissée transformer en femme au foyer privée du droit d'apprendre et de pratiquer un métier comme les hommes, de faire de l'art, de voyager, de s'habiller comme elle veut.

J'aurais fini brûlée ou sœur recluse. J'aurais été enfermée dans une tour en pierre, vêtue d'une robe de bure et de culottes en fer. J'aurais eu les cheveux rasés, la peau couverte de suie et de mes déjections. Personne n'aurait vu mon visage. J'aurais passé ma vie dans le cylindre de pierre hermétique de mon esprit.

/ 57

N'eût été la chirurgie, la médecine moderne, je ne serais pas ici aujourd'hui. Je n'aurais pas publié de livre, je n'aurais pas de diplôme, d'amoureux ou d'enfant. Ce n'est pas une hypothèse, mais un fait.

/ 58

Quand j'avais dix mois, ils m'ont donné des lunettes pour corriger mon hypermétropie, dans l'espoir je suppose de réduire la fatigue de mes yeux et d'encourager le gauche à rester à sa place. Le danger, avec le strabisme et l'hypermétropie, c'est que l'œil croche, l'œil faible, se fie de plus en plus à l'autre œil, et ralentisse ou interrompe son développement. Ce phénomène se nomme *amblyopie*, et j'ai ça. Mon œil gauche est trois fois plus myope que le droit.

La croissance de l'œil hypermétrope conduit parfois à une *myopisation*.
Beau mot.

/ 59

Je sais que c'est une erreur de prêter isolément à mes organes des sentiments ou des intentions, mais ça me fait rire d'imaginer mon œil gauche en pleine croissance, déployant tous les efforts possibles pour positionner optimalement rétine et cristallin afin d'éviter la myopisation, en faire un peu trop et se myopiser malgré tout, ça me fait rire de l'imaginer jeter l'éponge, bougonner : je ne peux rien faire comme les autres. Je ne peux rien faire comme du monde, même si j'y mets tout ce que j'ai. Peu importe l'ardeur au travail, peu importe la passion, je serai toujours difforme, toujours décevante.

/ 60

Quand ils essaient mes lunettes, les autres s'exclament comme dans la première descente d'une montagne russe. Certains perdent l'équilibre même s'ils sont assis à table. Ils me rendent mes lunettes après dix secondes. C'est très bien, car je ne peux guère vivre plus de dix secondes sans elles. En revanche, personne n'a jamais réussi à me convaincre de garder la première paire sur mon nez.

/ 61

Quand on a les yeux droits, les deux yeux envoient une image identique au cerveau, et c'est en superposant ces deux images que le cerveau arrive à produire la troisième dimension. C'est ce qu'on appelle la *vision binoculaire*, et je n'ai pas ça. Mes deux yeux envoient des images – non, des signaux différents – à mon cerveau. Comme voir double est incompatible avec la survie, mon cerveau bloque une des images. Je vis donc dans un monde un peu plus plat que les autres. Mon cerveau a trouvé des moyens pour que je ne m'en rende pas compte. Il m'est possible de conduire une voiture sécuritairement, me dit-on. Mais je n'aurais pas pu devenir pilote d'avion.

Mon problème d'œil m'a aussi rendu très pénible la pratique des sports. Je ne peux me fier à ce que je vois. En éducation physique, j'étais souvent la fille qui avait oublié son linge et qui recevait des ballons en plein visage parce qu'elle répugnait même à suivre l'action dans le gymnase. Je réussissais mieux en sports individuels : j'étais excellente en natation, correcte au cross-country. Aux jeux de ballon, c'était cauchemardesque : ma distraction ou ma fatigue sabotaient souvent mes efforts, j'avais l'air vraiment infirme, les profs ne comprenaient pas, je n'avais pas le cœur de leur expliquer le problème, je préférais les laisser croire que je n'étais qu'une autre de ces filles empotées, qui ne comprenaient plus leur corps et n'osaient plus bouger depuis que la puberté les avait affligées de deux gros seins douloureux – et il y avait un peu de ça. Il me faut énormément d'entraînement pour devenir potable dans un sport quelconque. En éducation, nous ne passions que quelques mois à pratiquer la même activité. À chaque recommencement, je vivais des humiliations inédites. Je n'étais pas un cas totalement désespéré pour autant. Une fois que j'avais le sentiment d'avoir compris le fonctionnement d'un jeu, la mécanique d'un geste, de l'avoir intellectualisé, ça allait. Je devais me l'apprendre à moi-même. Les profs d'éducation et autres entraîneurs se contentaient de nous enseigner des gestes et de nous demander de les imiter, alors que je n'avais aucune perception de mon corps, de mes mouvements, aucun moyen de faire en sorte que mes membres reproduisent les mouvements des membres des autres, avant que je me sois décrit le processus dans ma tête, en détail, ce que le contexte des sports collectifs ne permettait presque jamais.

Le rythme d'une partie de softball, par contre, se prête bien à la contemplation. J'y ai joué durant trois ans, après que Fannie m'a convaincue de m'inscrire avec elle. Il n'y a pas eu de miracle et certaines performances me sont restées inaccessibles. Jamais, pendant une partie, au cours des trois étés où j'ai joué avec l'équipe, je ne suis parvenue à attraper un beau lob lent du fond du champ gauche, un lob trop lent dans un champ trop vaste. La balle tombait à côté de moi, à un pied de moi, j'étais pourtant sûre de l'avoir, exaltée à l'avance. À un moment donné, le coach a compris que je n'y arriverais jamais, pour des raisons purement mécaniques, et aussi parce que je ne supportais pas le stress que ça me causait, une fois par manche, de voir la balle s'envoler vers moi, d'avoir à sortir de la lune brutalement, à me précipiter, ça me rendait tout simplement trop énervée pour fonctionner. Je préférais de loin les positions d'arrêt-court ou de deuxième but, où il y avait toujours quelque chose à faire, sans tout le stress qui pesait sur les filles du premier et du troisième : des voleuses de but à coincer, des roulantes et des flèches à attraper, des tirs précis à des coéquipières très proches de moi – je n'avais pas de bras, je n'ai jamais su m'améliorer.

Au bâton, ça allait un peu mieux, étrangement. La balle passait toujours à peu près au même endroit, j'avais trois chances ou plus, si les tirs de la lanceuse s'écartaient de la zone des prises. Dans ces conditions contraignantes, sous cette pression aiguë à laquelle je me préparais longuement – l'entraîneur avait la sagesse de me placer au bas de la liste des frappeuses –, je réussissais à me dominer, à comprendre quels gestes exécuter pour atteindre la balle, même si la balle ne se trouvait pas exactement au même endroit dans la réalité que dans ma perception.

Je me souviens d'un tournoi de balle à Black Lake, où nous avons affronté des lanceuses de fastball. Nous n'avions jamais vu ça, nous ignorions que c'était possible de lancer la balle de cette manière. Nous avions l'habitude de jouer contre les filles de Magog, toutes plus grandes et plus fortes que nous, contre qui nous avions l'avantage de la rapidité. Elles portaient de vraies chemises de baseball avec boutonniers et logo brodés alors que nos uniformes se limitaient à des t-shirts de coton rouge vin aux couleurs d'un commanditaire au-dessus des classiques pantalons noirs, chaussettes blanches et souliers à crampons. Nous y dessinions nos numéros

et inscrivions nos noms ou surnoms dans le dos avec du tape de hockey. Nous détestions les filles de Magog, grosses dans leurs beaux uniformes orange et gris dont je faisais semblant de rire avec mes coéquipières, mais que j'aimais bien parce qu'ils semblaient tout droit sortis des années soixante-dix.

Nous n'avions jamais rencontré de lanceuses comme celles des équipes affrontées à Black Lake – l'équipe locale, celles de Coleraine et de Thetford. Première game, contre Coleraine, la lanceuse est une brindille à queue de cheval blonde dans un uniforme rouge et blanc, et son lancer, c'est comme une danse, elle commence avec la balle au fond de sa mite, dans une sorte de posture de prière, puis elle se donne un élan, ses mains se portent ensemble à sa droite, puis à sa gauche tandis qu'elle se déhanche, et quand ses mains, la balle, sa mite sont de retour à droite, la balle sort de la mite et la main droite trace deux grands cercles rapides autour de l'axe de son épaule, puis la fille lâche la balle, à la hauteur de son bassin, et la balle part en ligne droite, elle ne forme aucun arc, elle fonce direct dans la mite de la receveuse, au milieu parfait de la zone des prises, la balle est absorbée par la mite de la receveuse, qui l'attend sans bouger, avec un sang-froid impressionnant. On a à peine le temps de la voir. On entend la balle siffler, puis un claquement mat.

Aucune joueuse de notre équipe n'a réussi à toucher la balle au cours des quatre premières manches. Vers le milieu de la troisième, la lanceuse a commencé à se fatiguer et à lancer plus de balles, si bien que nous avons pu avancer sur les buts, et des filles qui se trouvaient plus loin sur l'alignement ont eu leur tour au bâton. J'étais cinquième ou sixième de l'alignement. En troisième manche, à mon premier essai, j'ai été retirée en trois prises. Pendant ce temps, les filles de Coleraine enlignaient les doubles et les triples comme si de rien n'était. Heureusement que nous valions quelque chose en défense. J'ai encore été retirée en quatrième manche, mais j'avais l'impression de commencer à comprendre. Une coéquipière a frappé une fausse balle, trois retraits, on est retournées au champ, humiliées et confuses.

Pendant que les autres murmuraient, je regardais intensément la fille lancer, et mes coéquipières swigner dans le beurre, intensément concentrée. Mes coéquipières se défoulaient en méditant : la fille aurait l'épaule scrap à quinze ans et son coach était certainement un monstre. J'étais d'accord, et en même temps j'étais éblouie de voir une telle force émaner d'une jeune

femme si petite, si mince. Je n'en revenais pas, de son niveau technique, et en mon for intérieur je me disais que nous étions une bande d'amatrices ridicules. Je ne comprenais pas comment cette fille, qui venait d'un village encore plus reculé que notre ville, avait acquis ces techniques alors que nous ne les avions pas. Son lancer était tellement puissant, constant – du moins jusqu'à ce que l'épuisement se fasse sentir –, alors que nos lanceuses semblaient toujours un peu à la merci du hasard. Je me disais que tout garçon ayant jamais ri d'une de nos lanceuses à Windsor, et plus généralement de notre sport, le softball, aurait dû, pour avoir le droit de se moquer, essayer de toucher l'une des balles de cette fille. Nous étions en train de nous faire détruire comme jamais, et la haine montait sur notre banc, et je partageais cette haine, mais en même temps j'étais jalouse, j'étais surtout jalouse parce que je comprenais que nous n'étions pas de taille.

Mais la fille lançait toujours exactement à la même place, et ça correspondait de très près à la zone idéale des coups de circuit, dans la mesure où on aurait été capable de la toucher, la maudite balle. Je constatais aussi que mes coéquipières frappaient en retard, d'une bonne demi-seconde, peut-être même avec une vraie seconde complète de retard, elles s'élançaient alors même qu'on entendait la balle frapper le fond de la mite de la receveuse. C'est alors que j'ai compris qu'il fallait que nous nous concentrions là-dessus, non pas frapper plus vite, ou plus fort, mais avant. Je regardais la fille blonde lancer, je me rendais compte qu'il faudrait déconstruire nos réflexes de jeu habituels, agir contre nos instincts, déclencher notre mouvement bien plus tôt que nos bras seuls le dictaient. Nous n'avions pas le temps d'analyser l'arc que tracerait la balle, nous n'avions pas le temps de décider s'il fallait ou non frapper. Si la balle ne roulait pas par terre, ne déviait pas, ne volait pas par-dessus la tête de la frappeuse, c'était une prise et voilà tout. De toute façon, cette lanceuse, elle était tellement régulière, et invincible, il fallait essayer, il fallait tenter tous les coups.

En cinquième manche, je suis arrivée au marbre. L'après-midi achevait et nous avions soif et nous commencions à nous sentir étourdies à cause de nos coups de soleil. Il ventait très fort ce jour-là, assez fort pour embrouiller les voix de nos parents, qui nous encourageaient depuis les gradins. Ils étaient peu nombreux. Black Lake, c'était à deux heures de route de Windsor et toute l'équipe était montée dans quelques voitures pleines. En

revanche, les équipes du coin avaient beaucoup de supporters. On comprenait pourquoi. J'avais une coéquipière au premier, une autre au deuxième, elles avaient eu de la chance, la lanceuse commençait vraiment à se fatiguer et ses tirs devenaient un peu inconstants. J'étais prête à laisser passer les plus manifestement non réglementaires, mais aussi à essayer ceux que j'estimais frappables. Je me tenais debout au marbre, je cherchais une façon de décomposer le temps. Comme dans une partie de Tetris au niveau douze. Au niveau douze de Tetris, les pièces apparaissent et tombent si vite qu'on doit exécuter les gestes appropriés dès qu'elles se matérialisent en haut de l'écran. Une fois le bon niveau de concentration atteint, on y arrive facilement, le défi, c'est de parvenir à la vitesse d'anticipation appropriée. Il fallait que je me fasse violence et que je swigne à peu près un siècle d'avance. Je l'ai fait, ça n'a pas marché du premier coup. Puis, à deux balles deux prises, j'ai enfin cogné la maudite balle. Elle est partie, c'était merveilleux, elle est partie jusqu'au milieu du champ centre, j'ai couru jusqu'au deuxième but pendant que les filles déjà au premier et au deuxième rentraient au marbre sous les cris hystériques des autres. J'ai créé une sorte d'effet d'entraînement. Les deux joueuses suivantes ont réussi à frapper la balle après moi, et nous avons marqué trois points. À mon retour au banc, à bout de souffle je leur ai expliqué, j'avais résolu l'énigme, les filles ont bu mes paroles et, sans que nous ayons réussi à gagner cette partie-là, nous avons échappé à l'humiliation. La balle partait aussi loin que la fille lançait fort, et au champ nos adversaires, qui nous sous-estimaient, s'étaient endormies, elles en avaient perdu leurs réflexes. Nous avons terminé le tournoi à la troisième place.

/ 63

On dit aussi que les gens comme moi peuvent avoir du mal avec les escaliers, particulièrement dans le noir. Je ne sais pas si c'est seulement à cause de mes yeux, mais chaque fois que je descends un escalier, l'intime conviction qu'un jour je tomberai dans les marches envahit mon esprit. Un jour je serai une vieille femme et je mettrai le pied dans le vide plutôt que sur le sol, et je tomberai.

J'ignore si ça vient de là, mais j'ai aussi constamment l'impression qu'une voiture va me heurter quand je marche dans la rue, que je vais chuter à vélo, être aspirée par la rame de métro. J'ai peur qu'on me bouscule et je crains les rétroviseurs des autobus, je les vois toujours plus près qu'ils ne le sont. À tout moment je redoute qu'un projectile me frappe. Je sais que cela n'a rien à voir avec mon œil, mais il m'arrive d'avoir peur, quand je marche dans la rue, qu'on m'abatte, parfois j'en rêve, je rêve qu'on me tire dans le dos alors que je ne me doute de rien, comme dans 1984.

/ 64

J'avais moins d'un an, et un bébé à lunettes, au milieu des années quatre-vingt, c'était rare. Pauvre petite, disaient les gens. Quand ils voyaient mes yeux croches aussi, quand ils voyaient le cache-œil que je portais vers quatre ou cinq ans, pauvre petite. On appelait ça une patch de pirate pour me faire rire et me convaincre de la garder sur mon œil droit, toute la journée. On espérait que ça encouragerait mon œil gauche à se renforcer. Je me rappelle surtout qu'au bout de quelques heures, j'avais mal, aux deux yeux, à la tête aussi. Pauvre petite! Ma mère m'a raconté ça des dizaines de fois. On ne la voit pas souvent outrée, ma mère. Les gens s'arrêtaient, au centre d'achat, à l'épicerie, au cinéma, ils faisaient un détour pour venir s'écrier : « pauvre petite! »

Les lunettes, je les arrachais et je les cassais. On avait beau me les attacher sur la tête avec un élastique, je trouvais le moyen de les enlever. Quand j'ai eu un an, j'ai été opérée. On n'avait pas le choix. Sans la correction de l'hypermétropie, mes yeux seraient toujours fatigués, et donc de plus en plus croches, le gauche serait toujours plus paresseux, toujours plus faible, et je perdrais totalement ma vision binoculaire, si ce n'était pas déjà fait. On allait donc forcer physiquement mes yeux à rester alignés, dans l'espoir qu'ils envoient des signaux assez semblables à mon cerveau pour qu'il continue à tenir compte des deux, le droit et le gauche. Dans le pire des cas, l'œil faible devient aveugle, je le dis même si cette possibilité ne s'est sans doute jamais appliquée à moi.

Je suis sur une civière. J'ai trois ans. C'est ma deuxième opération à l'œil. Ça roule et c'est haut. C'est une civière en métal avec de grosses roues qui peuvent pivoter à trois cent soixante degrés sur leur axe vertical, et sur cette civière il y a des draps, je crois qu'ils sont blancs rayés, blancs avec quelques rayures près de l'ourlet supérieur, des rayures bleu poudre ou bien vert hôpital.

Les portes de la salle d'attente se sont refermées, ma mère est restée derrière. Celui qui me pousse, alors que je suis assise sur cette civière et que je hurle, c'est mon oncle Guy, mon ophtalmologiste. Moi, je l'appelais mon oncle. J'ignore de qui c'était l'idée.

C'est un adulte qui m'apprécie. Il a bien tenté de me convaincre de rester couchée mais ça n'a servi à rien. Je n'arrive pas à détacher mes yeux des portes qui viennent de se refermer, mes membres sont raidis. Mon docteur est toujours très gentil avec moi. Sans doute a-t-il opéré beaucoup de jeunes enfants, il a très bonne réputation. Quand il m'examine, je réponds à chacune de ses questions par une autre question, mais il ne s'impatiente pas, même si notre rendez-vous dure deux fois trop longtemps. Je veux connaître le fonctionnement des appareils. Je veux qu'on me dise pourquoi je subis tel examen. Vous mesurez quoi, vous cherchez quoi, vous voyez quoi? Ces réponses me sont dues.

Mais mon oncle ne se comporte pas comme d'habitude, il a l'air nerveux. Ma mère m'a expliqué qu'elle n'avait pas le droit de franchir les portes battantes, pas le droit de marcher près de moi à côté de cette civière très haute. C'est dangereux pour les maladies. Les infections. Je porte une jaquette d'hôpital. Je crie. J'appelle ma mère, le plus fort que je peux. Je porte une jaquette pour les maladies. J'ai froid. C'est mon oncle Guy qui me pousse vers la salle d'opération, il n'y a pas d'infirmière ou d'autre membre du personnel hospitalier. Je crie et je pleure, et je suis terrorisée. Mon oncle Guy a l'air mal à l'aise parce que j'ai tellement peur, et parce qu'il n'est pas mon parent. J'appelle ma mère. Je grelotte. La civière avance lentement, puis elle s'arrête. Ce serait cruel de ne pas me consoler, de ne pas essayer. Il me parle tout bas, mais je ne veux rien entendre, alors il tente un geste de réconfort, un geste simple, il tire le drap sur mes jambes, ce drap tout chiffonné au bout de la civière par mes coups de pied, et il dit,

comme s'il venait de m'offrir une peluche neuve ou une chemise imprégnée du parfum de ma mère :

— Tiens, une belle couverte.

Et moi je repousse le drap, comme une folle, de toutes mes forces, en hurlant plus fort alors que nul n'aurait cru cela possible. Je me sens profondément insultée qu'il s' imagine me rassurer grâce à un vulgaire drap, et je continue d'appeler ma mère. Alors mon docteur abandonne, il recommence à pousser la civière. Ou peut-être qu'il y avait quelqu'un d'autre, une infirmière avec lui, l'anesthésiste, mais mon regard se concentre sur lui, ma terreur et ma haine se concentrent sur lui. Et comme la civière se remet à avancer, ma détresse s'approfondit.

Il se détache de moi. Il est fâché contre moi. Je me sens coupable. J'aurais dû au moins accepter le drap et le remercier. J'aurais dû reconnaître son effort, la gentillesse de son geste, je n'en aurais peut-être pas eu moins peur, mais dans cette peur j'aurais été liée à un autre être humain, qui peut-être en ce moment était triste, et maintenant nous étions tristes tous les deux.

/ 66

Je suis dans la salle d'opération. Je suis passée de la civière à la table d'opération. Les clichés voudraient que je me souvienne de métal et de lumière crue et de propreté impeccable. Dans les faits, j'ai trois ans, et je suis très centrée sur moi-même, et tout ce que je vois, ce sont des visages masqués, et la jaquette que je porte. Puis un visage masqué me présente un masque. C'est un masque en caoutchouc, du caoutchouc dont sont faites les ventouses pour déboucher les toilettes. Il est conçu pour épouser la forme de mon petit visage et une poussière plastique en recouvre les reliefs, je la sens sur ma peau, asséchante comme le talc que ma mère saupoudre sur mon corps après mon bain.

On me dit de respirer normalement.

/ 67

Puis, sous l'influence des films, sûrement, j'ai intégré un décompte dans ce souvenir. Bien longtemps, je l'ai candidement raconté en affirmant que l'infirmière m'avait demandé de compter jusqu'à dix. Je dirais m'être rendue jusqu'à trois, ou quatre, mais soyons sérieux : j'avais trois ans.

/ 68

Fannie avait connu cette plongée dans le noir. J'y ai pensé souvent, à ce vide que nous avons partagé, à ce que représentait d'avoir partagé ce vide, ce noir, ce passage dans le noir, et de nous en souvenir alors que nous étions si jeunes. J'ai noté, j'ai écrit dans mes calepins, et dans ce livre, que nous avions chacune entrevu ce lieu qu'à notre âge nous n'aurions pas dû voir, et que cette vision nous avait liées. Je dois revenir sur cette affirmation. Ça ne s'est pas exactement passé ainsi. D'un côté, il y avait moi, qu'on avait endormie bébé, et qu'on a rendormie à trois ans, l'année où, si je me fie aux enfants que je connais, se forment les premiers souvenirs – je pense qu'ils ont raison, et que les souvenirs d'avant, la majorité du temps, sont des histoires qu'ils se racontent. Il peut y avoir des exceptions. L'anesthésie générale m'a changée. Elle a éveillé en moi une angoisse inconnue, qu'il m'était impossible d'identifier à ce moment-là, comme la peur de la mort. Je pouvais m'évanouir. On pouvait m'arracher aux bras de ma mère et m'emporter dans une salle où des hommes et des femmes en sarrau possèdent des outils capables d'éteindre mon esprit et capables de rendre concevable un monde où ma mère n'est plus là, un monde où existe un sommeil sans rêves qui n'est pas la mort, mais la non-existence. Le non-retour. De l'autre côté, il y avait Fannie. Je crois qu'elle connaissait la mort. Je crois qu'elle savait qu'elle aurait dû mourir. Je crois qu'elle l'a compris aussitôt que son esprit a été capable d'articuler cette pensée, que ses parents aient voulu l'en préserver ou non. Ou peut-être qu'ils avaient préféré lui dire la vérité. Je crois que ces voyages dans la mort, dont elle est tant de fois revenue pour me les raconter, elle les reconnaissait comme tels. Chaque fois qu'elle a été opérée, elle est allée plus loin de l'autre côté, mais c'était le prix à payer, le risque à prendre pour vivre plus longtemps du nôtre, avec nous. C'est déjà comme ça qu'elle l'expliquait, elle était toute jeune, et moi je me suis éprise de ces idées qui pour elle n'en étaient pas, de ces idées qui

pour elle étaient le réel, et que j'ai enviées, je les ai enviées si fort, et à ma grande honte.

/ 69

Les adultes nous appelaient les inséparables, les jumelles, la blonde et la brune, et nous-mêmes nous disions que nous étions les meilleures amies du monde et pour la vie entière.

/ 70

Les adultes avaient raison de le croire. Nous passions nos fins de semaine ensemble, enfermées dans la chambre de l'une ou de l'autre, et on ne nous entendait pas. Nous allions nous promener en forêt pour le simple plaisir de parler. Nous élaborions des récits complexes qui se suivaient sur plusieurs jours, à l'aide de nos poupées et de nos figurines. Dès que nous avons eu le droit de nous téléphoner, nous avons passé des heures, le soir, à nous parler de ce qui arrivait à l'école, des profs, des autres élèves, de nos parents, de ses sœurs. Ses deux grandes sœurs et tout ce qu'elles faisaient représentaient pour nous une source infinie de rêves et de projets et de buts à atteindre. Nous marchions ensemble tous les matins jusqu'à l'école. À sept heures et demie nous nous rejoignons au même coin de rue, à mi-chemin entre nos deux maisons, devant un bungalow brun que gardait un petit chien brun très laid du nom de Totoche. Nous marchions et nous parlions, nous avions toujours quelque chose à nous dire.

Nous arrivions quand la cloche sonnait, nous entrions ensemble dans l'école et nous nous séparions. Dès la première année, on ne nous a plus mises dans la même classe, parce que nous étions trop proches. Je ne la voyais pas de la journée. À la récréation, je ne la trouvais pas. Sur l'heure du midi, j'allais dîner chez nous, elle se rendait chez sa gardienne ou à la cafétéria. À la récréation de l'après-midi, elle s'intégrait à une bande de petites filles qui, elles aussi, avaient la conversation pour toute activité. Pourtant je n'arrivais pas à me joindre à elles. Je ne trouvais aucun intérêt à

leurs propos, elles me semblaient ennuyeuses et méchantes, elles passaient leur temps à tenir conseil pour déterminer qui aurait le droit cette semaine de partager leur territoire. Elles demeuraient près des entrées, celle de l'école et celle de la cour, comme pour passer en revue les enfants qui allaient et venaient dans le secteur. J'étais incapable de participer à leurs discussions, qu'elles portent sur les autres filles, les garçons beaux ou pas beaux, le patinage artistique ou je ne sais plus quoi d'autre.

Quand je prenais la parole, ce que je disais ne semblait jamais convenir. Sans que je comprenne exactement comment ça s'était produit, je me suis retrouvée avec des *ennemies*.

/ 71

Après l'école, Fannie m'attendait pour marcher avec moi jusque chez elle, ou pour embarquer avec ma mère qui souvent venait nous chercher le soir. Elle m'attendait loin dans la cour, près de la sortie, loin des autres enfants.

/ 72

J'ai mis beaucoup de temps, des années, avant de commencer à trouver ça louche, avant d'admettre qu'elle était peut-être embarrassée de se montrer en ma compagnie. Ça me paraissait plutôt normal d'être seule. Je ne possédais pas cette notion d'appartenance à un groupe. Je ne maîtrisais que les relations individuelles. Je me sentais perdue autrement, au sein des sociétés enfantines, toujours démunie, toujours menacée d'une façon ou d'une autre. C'était naturel que Fannie désire avoir plus qu'une amie. C'était bien pour cela que l'école avait décidé de nous séparer en classe. Ils espéraient sans doute que moi aussi, je me ferais d'autres amies. Ce n'est pas vraiment arrivé. Des filles ont essayé. Jade a essayé dès la deuxième année. Un matin, elle m'a remis un carton d'invitation à sa fête d'anniversaire. Ses parents avaient organisé une grande fête, nous étions huit enfants, ils nous avaient emmenés nous baigner dans l'immense piscine d'une école secondaire de Sherbrooke, dotée de tremplins olympiques.

Nous avons sauté de la plate-forme de dix mètres. Puis nous avons mangé au McDonald's, reçu la visite d'un clown. J'en ai eu assez à ce moment-là. Je n'aimais pas les clowns, ça ne me faisait pas rire, j'étais fatiguée et mes cheveux sentaient le chlore, j'avais envie de dormir et j'avais hâte que ma mère vienne me chercher. Je n'ai pas reparlé à Jade avant des années, et c'est à nouveau elle qui est venue vers moi. Je suis certaine qu'elle ne demandait qu'à ce que je la rappelle, que je l'invite quelque part à mon tour, mais ça ne m'a jamais traversé l'esprit, je ne voyais pas pourquoi j'aurais fait ça. Je ne comprenais pas l'intérêt, pour Jade : pourquoi elle m'avait invitée à sa fête? Ses raisons m'échappaient. Peut-être n'avait-elle pas besoin de raisons. Je lui plaisais et ça lui suffisait, elle était sociable et elle aimait les autres. Ça n'avait rien de compliqué.

Moi, j'aimais Fannie, j'attendais Fannie quand Fannie n'était pas là. Nous nous querellions souvent. Parfois nous cessions de nous parler durant une semaine. Même quand nous étions en bons termes, elle semblait m'éviter pendant les heures de classe. J'écris *semblait*, parce qu'aujourd'hui encore j'ai du mal à y croire. Elle avait simplement autre chose à faire. Chaque jour et durant chaque récré, oui, elle avait autre chose à faire. Rien ne l'obligeait à m'être loyale, surtout si ça impliquait de perdre l'amitié des autres. Le monde était ainsi structuré : si tu continues à lui parler, à elle, nous, nous ne te parlerons plus. Le soir, Fannie me répétait ça au téléphone. J'ai mis du temps avant de commencer à trouver ça douteux. Avant de la soupçonner de vouloir me faire souffrir avec ces confidences. Et encore plus de temps avant d'en concevoir de la rancune.

/ 73

À la maternelle, on nous demandait de faire des exercices dont je ne comprenais pas l'utilité. Tracer des images, des maisons, des ballons, des chats, en reliant des pointillés. J'avais plein de questions, la première : pourquoi ne pas dessiner directement un ballon? C'est juste un cercle. J'aimais l'activité où il fallait composer des phrases avec des pictogrammes. Ils étaient gravés sur des blocs de bois qu'on disposait sur un tableau : Je Mange Pomme. Je Aime Grand-Maman. Mais j'ai surtout le souvenir d'infinis exercices de traçage que je ne réussissais pas très bien.

Ça va, j'ai compris, c'est une citrouille, on peut faire quelque chose d'intéressant maintenant? Mes lignes n'étaient pas droites, ma copie n'était pas propre, je ne m'appliquais pas. Ces exercices servaient à apprendre à s'appliquer, et j'en faisais de grosses colères. Ça servait à apprendre à s'appliquer, et pas à dessiner des citrouilles, des voitures, des sapins de Noël. Applique-toi un peu, Alexie.

/ 74

Il y avait des chansons, des dizaines, que j'ai sues par cœur jusque tard pendant mes études secondaires. Ma prof de maternelle s'appelait Nathalie. Le premier jour, elle nous a appris *Si tu aimes le soleil*.

Après, il y a eu :

« Michaud est monté

Dans un grand pommier

La branche a cassé,

Michaud est tombé

Où donc est Michaud?

Michaud est su' le dos!

Ah! Relève, relève, relève,

Ah! Relève, relève, Michaud. »

Ça s'apprenait tout seul, et ça me rendait fière, parce que ça s'apprenait tout seul. Deux jours plus tard on allait au verger cueillir des pommes, on avait appris une chanson sur un tracteur et on montait dans une remorque tirée par un tracteur, et on chantait encore. Les jours et les saisons passaient fluidement, unis par des liens forts. J'avais l'impression de comprendre tout ce qui devait se comprendre. Il y avait une chanson pour l'accrochage de l'habit de neige, une chanson pour le nettoyage de la table après le dîner, et après la gouache. Les enfants chantaient au *je* à l'unisson, et la prof aussi disait *je*, même quand il était clair qu'elle nous donnait des instructions. Je prends mon crayon et une feuille, j'écris mon nom complet en haut à droite...

La chanson de la guenille sur la table était ennuyeuse, et je nous sentais semblables à de petits automates quand nous la chantions. La chanson existait pour nous inculquer l'habitude de nettoyer après avoir utilisé la

gouache, et peut-être pour nous rendre la corvée plus agréable. Au bout d'une semaine, il me semble, on avait compris, et le gain en plaisir procuré par la ritournelle en était comme annulé.

Je disais souvent « je sais ».

Je disais souvent « oui, j'ai compris ».

/ 75

Il y avait de la place dans mon cerveau pour toutes les informations au monde. Je mémorisais les adresses, les numéros de téléphone de mes grands-parents, de mes oncles, de mes tantes, l'intégralité de la grille horaire du Canal Famille, le nom des rues de ma ville et des villages entre Windsor et Garthby, où habitaient mes grands-parents. Une mémoire d'enfant, c'est magique. À la maternelle, on commençait nos lundis matin par une causerie. On racontait ce qu'on avait fait pendant la fin de semaine. Au début de l'année, on devait être encore en septembre, mon tour est arrivé et j'ai récité les événements de ma journée à partir de mon lever à cinq heures quarante : j'ai flatté mes chats, j'ai regardé des livres, j'ai joué au sandwich avec mon frère et mes parents, dans leur lit, je voulais être le fromage, mais finalement j'étais le jambon, après on a déjeuné, on a mangé des crêpes, j'ai mangé trois crêpes roulées avec de la cassonade, j'ai bu du lait, après on a écouté la télé, mais j'aime pas vraiment *Le petit castor*, maman faisait du ménage, elle a fait des biscuits, mais je l'ai écouté quand même, *Le petit castor*, j'ai colorié en même temps, mon chat voulait sortir, je lui ai ouvert la porte, après je suis allée faire pipi...

Nathalie a profité de ce que je manquais de souffle pour m'interrompre. Elle m'a dit que c'était assez pour aujourd'hui, et de me limiter à l'avenir aux activités spéciales. Les autres élèves ont ri doucement, comme une seule créature à douze têtes.

/ 76

En première année, dans mon cahier de lettres, la page des *a* était parfaite, et les premiers jours j'étais si contente d'apprendre à écrire que je me suis appliquée. La prof, qui s'appelait Thérèse, avait même dit au garçon de la rangée voisine de prendre exemple sur moi. Puis je me suis rendu compte qu'on allait passer au travers de l'alphabet, une lettre à la fois, qu'on aurait à remplir des pages entières de toutes les lettres de l'alphabet. Ça a dégénéré vite à partir de là. J'ai fait une rangée de *m* parfaite, je suis capable! Pourquoi je n'aurais pas le droit de commencer à faire des *n*? C'est encore plus facile! Et des *o*? Je sais *déjà* faire des *o*! Il y en a un dans mon nom! Je veux faire des *p*! Pourquoi je ne pourrais pas commencer à écrire des mots? C'est juste des lettres. J'ai compris les lettres. J'ai passé tout le temps que j'aurais dû consacrer à mes exercices d'écriture à négocier avec l'enseignante, ou à tenter de les finir le plus vite possible, en multipliant les fautes d'inattention. Puis en voulant effacer mes lettres ratées, je salissais toute ma copie, parce que j'appuyais trop fort sur le crayon, ou je déchirais ma feuille, parce que j'appuyais trop fort sur mon efface.

À Noël, mes grands-parents Laroche m'ont offert de la papeterie. Un stylo, un bloc-notes à spirale, un cahier bleu et blanc à couverture cartonnée, qui ressemblait à un petit livre. En janvier 1990, j'ai commencé à écrire mon journal : « J'aime ça quan gran-maman et grand-papa m'enregistre des bonhommes quan je vai couché ché eux. » Mon grand-père passait l'aspirateur partout dans la maison, une fois par jour. J'aimerais avoir des souvenirs plus palpitants. Je me souviens d'expressions qu'on utilisait pour me qualifier : la secrétaire de l'école avait dit à ma mère que je parlais comme un livre. Les élèves de la classe de deuxième année m'avaient surnommée Dictionnaire, parce qu'au jeu du dictionnaire je faisais preuve d'un esprit de compétition risible à leurs yeux, eux qui aimaient à montrer combien ils détestaient le jeu en ne fournissant aucun effort. L'année suivante, la prof de troisième, Monique, a défini pour nous le concept d'*intellectuel*, et ils se sont tous tournés vers moi. Quelqu'un qui pense beaucoup, quelqu'un dont réfléchir est l'activité principale. Entre six et sept ans, j'ai écrit une dizaine de phrases dans un cahier, j'ai appris à lire. J'ai lu beaucoup de livres. Je posais en classe d'inlassables questions sur tous les sujets. Je levais la main pour parler, sans qu'au bout de ces paroles il y ait nécessairement une question. On disait que j'avais toujours des commentaires, des commentaires sur tout, que je voulais toujours avoir le dernier mot, et c'était une mauvaise chose.

Apprendre n'était pas dur. Ça apprenait tout seul, presque, l'épellation, les additions et les faits des cours de sciences humaines et de sciences naturelles. La lecture est venue très vite et je me suis retrouvée à prendre de l'avance dans les manuels plutôt que d'écouter l'enseignante qui semblait se répéter à l'infini.

Ce que je n'ai pas appris tout de suite, c'est à me taire quand je devais me taire, et à parler quand je devais parler. Dans cet ordre ou dans l'autre. Parler quand il aurait fallu parler et me taire au lieu de dire des niaiseries, au lieu de laisser se dire à travers ma bouche des dizaines de phrases dont je ne me souviens plus, mais qui me laissaient la glaçante sensation d'avoir perdu le contrôle, d'avoir crié, et faussé, et hoqueté. Je me rappelle le son de ma voix, mais j'ai oublié les mots. Au milieu de l'adolescence, j'avais assimilé une moitié de la formule : dans le doute, ferme-la.

J'ai envie de dresser une liste de ce que j'ai écrit, ou essayé d'écrire, quand j'étais enfant ou adolescente. Cette liste recouperait le vaste domaine des activités et projets que j'ai abandonnés, j'en nomme quelques-uns : le karaté, le softball, la natation, parce que j'avais décidé que je détestais le sport, je détestais qu'on me dise quoi faire, je détestais les équipes et l'esprit d'équipe, je détestais la compétition, au fond je détestais perdre, je ne me l'avouais pas, je détestais perdre, je n'avais plus en moi les ressources émotionnelles nécessaires pour encaisser la moindre défaite, et encore moins l'audace de me croire plus forte qu'une adversaire, elle vraiment sportive, et non une usurpatrice; le théâtre; le voyage organisé à New York pour les élèves de quatrième secondaire, quand j'ai compris que je serais seule, au milieu des autres, pendant les activités de financement, et que je serais seule à New York pendant quatre jours – j'aurais dû persévérer; les mathématiques, et corollairement la science –; le droit de pleurer, pendant des années complètes, entre treize et seize ans, et le droit de me mettre en colère, parce que la colère me faisait crier des mots qui dépassaient ma pensée, à moins qu'il ne se soit agi du fond de ma pensée, la

colère quand elle parvenait à s'échapper me dévastait au passage, me laissait tremblante, migraineuse, pleine de regrets.

/ 79

J'ai tenu un journal toutes mes années d'école. J'aurai manqué d'assiduité parfois, mais dès que j'ai su écrire je me suis lancée. Jusqu'à mon entrée à la maîtrise et même au-delà, mes calepins s'appelaient des journaux intimes. Parfois des fragments de création y apparaissaient. J'ai toujours voulu écrire des romans, mais je les commençais sur des feuilles volantes ou dans des cahiers Canada. Je les commençais dans des documents Word 95, sur l'ordinateur de la maison, un Pentium 150. Je ne terminais aucun texte. Finir quelque chose, c'était l'abandonner.

/ 80

Le premier jour d'école maternelle, on nous a laissés explorer la classe, elle était baignée par le soleil de midi, qui entrait par d'immenses fenêtres. Notre groupe s'appelait les Papillons. Sous les fenêtres, il y avait des tables et des chaises pour enfants, à notre hauteur, et plus près de la porte, un petit évier, un petit comptoir, et sur ce comptoir des pots de gouache, des pinceaux à portée de main, et des sarraus sur des crochets, une malle de costumes, des échasses faites avec des boîtes de conserve et de la ficelle, des milliers de blocs, et des milliers de livres. Assis devant la bibliothèque, un petit garçon tournait les pages d'un album. Il avait les cheveux blond doré, son nom de famille était Royal. C'était le plus beau nom du monde, et je ne bougeais pas. Je ne savais pas quoi dire après salut. Je n'étais pas capable de dire salut. Je n'étais pas capable de me présenter. Dire mon nom était étrange et embarrassant. Je m'appelle Alexie. Je m'appelle Alexie.

/ 81

Alexie avec un e. Ma mère était fière de m'avoir donné un nom unique et je l'ai toujours aimé. Le dire était étrange et embarrassant, non pas parce que c'était un nom original ou un nom de garçon. Après que je le disais, il y avait cette minute lassante où la conversation tournait autour de lui, mais ça passait vite et on concluait que le nom m'allait bien. Dire mon nom était étrange et embarrassant parce que c'était le mien.

/ 82

Les autres n'ont pas eu à apprendre à se parler. C'est comme s'ils avaient été ensemble depuis toujours; ils étaient un groupe dont je ne faisais pas partie, et la situation s'est perpétuée jusqu'à ce que nous finissions nos études secondaires et que je déménage à Montréal.

/ 83

Quand venait le temps de jouer, je les sentais attirés par une force, semblable à celle qui meut les volées d'oiseaux, émanant d'eux et du milieu de la classe, du milieu de la cour d'école. C'était la force qui les unissait et qui les plaçait au milieu. C'était la force qui me repoussait vers la périphérie et qui faisait de leurs jeux le spectacle secret que j'observais de l'extérieur, pleine de désir, la force qui faisait de leurs conversations la langue étrangère dont je comprenais chaque mot, mais que je ne parlais pas, je ne pouvais pas parler.

/ 84

J'aimais les pupitres du fond. À défaut d'en avoir un, je voulais ceux qui longeaient les murs; idéalement, un qui jouxtait une fenêtre par laquelle je pouvais voir la cour.

C'était si difficile de m'engager dans quelque dialogue que ce soit qu'une fois dedans, les phrases habituelles des débuts de conversation et des débuts d'amitié étaient insuffisantes. Ma joie d'y être était telle que je les disais avec une ardeur complètement déplacée, ou alors je disais autre chose d'aussi déplacé. Parfois j'essaie de patienter, de dire ce qui convient en attendant que la situation se délie, d'écouter et d'obéir aux consignes de ceux qui mènent les jeux. Je me sens comme un robot. Parfois je me lance, je propose à mon tour un jeu, une mise en situation et des rôles. Je m'enflamme et c'est trop long. Les autres haussent les épaules. Ils se disent que j'aime mieux parler que jouer, ils ont probablement raison. Je les laisse se détacher de moi. Ils sont une nuée de petits oiseaux qui se dilate et se contracte, qui m'attrape et me rejette et qui reste toujours unie. Moi aussi, je suis une.

Clairement, il me manque quelque chose, il me manque ce qui permet aux autres d'être ensemble, qui permet de commencer à être ensemble sans que ça représente un effort. Être ensemble est l'état de base, se réunir n'est pas une action, et ce n'est pas dangereux. Plus j'essaie de comprendre ce qui me manque, plus ça se voit – que je cherche, et que ça manque. Mais à eux aussi, il manque quelque chose. S'imposent à moi leur insensibilité, sans que s'éteigne mon désir d'eux, leur insensibilité et leur incuriosité, leur cruauté nonchalante. Ils veulent tous être pareils. Si j'avais été comme eux, j'aurais voulu être pareille moi aussi.

Au fond, la forme du journal me convenait. On ne peut qu'abandonner les entrées de journal. L'enfant, l'adolescente que j'étais ne pouvait qu'abandonner ses entrées de journal, les oublier, les laisser en plan, et plus

tard me répéter. Je n'avais pas encore à cet âge la notion du temps d'écriture. Je ne savais pas encore qu'il faudrait un jour me le réserver, qu'il faudrait le voler, au reste, à la vie sociale, aux amis, aux loisirs, à la vie amoureuse, à ma famille, qu'il me faudrait le prendre, ce temps, sans quoi la vie me le volerait.

/ 88

J'avais le carnet à fleurs bleues offert par mes grands-parents, où j'ai gribouillé quelques phrases après celles où j'affirmais mon amour des dessins animés, du Canal Famille et de mes grands-parents. Je n'ai jamais rempli le carnet, loin de là. Je me suis vite trouvée trop grande pour voir, chaque fois que j'en tournais les pages, la phrase maladroite qui occupait la première. J'ai eu une série de journaux pour petites filles, roses, aux couvertures tantôt lisses et brillantes, tantôt matelassées, moelleuses quand je les déposais sur mes genoux. Certains étaient parfumés. Je n'écrivais plus que dans les journaux munis d'un cadenas, même si je savais bien qu'on pouvait les crocheter avec la moindre épingle ou carrément les arracher. Le cadenas me rassurait quand même. J'étais persuadée que je le saurais si on forçait mon journal, je le verrais ou le sentirais d'une façon ou d'une autre. J'avais un pupitre qui venait de chez ma grand-mère Morin, en bois, peint en blanc, avec un large tiroir peu profond sous la surface de travail et deux autres à ma gauche, celui du dessous très profond et que mes parents m'ont laissée remplir de tout ce que je ramassais dehors : des roches, des branches, des morceaux de verre, des bouts de jouets. Toutes sortes d'objets qui s'accumulaient et en s'accumulant perdaient le sens qu'ils avaient un jour recelé pour moi. Le tiroir était si lourd que j'en avais du mal à l'ouvrir. Dans celui du dessus, je rangeais d'autres dessins, des crayons, et mon journal. Je cachais la clé sous un bibelot – une Sainte Vierge en plâtre aux robes opalescentes, que ma grand-mère maternelle m'avait offerte pour ma première communion, et je la trouvais tellement belle –, dans mon tiroir de sous-vêtements, sous mon matelas, à l'intérieur d'une boîte minuscule imitant un coffre aux trésors, où rentraient aussi, avec ma clé, quelques boucles d'oreilles dont j'avais perdu les jumelles, un soulier de Barbie, un bout de craie, pas grand-chose d'autre.

Je ne sais plus ce que j'écrivais là-dedans. Je racontais mes journées. Les samedis et les dimanches plus que les autres jours. Il n'y avait rien à retenir des journées d'école. Je racontais ce qui me semblait sortir de l'ordinaire. Je ne racontais donc pas la solitude. Je la cachais. Si j'avais mes journaux devant moi en ce moment, je suppose qu'ils seraient remplis de gens.

Un soir en première année, après l'école, une fille nommée Vanessa m'a demandé si je voulais marcher avec elle. Elle habitait sur la 8^e Avenue, pas trop loin de chez nous. Ma maison était sur la rue Frye, au bout de cette avenue. Vanessa était une petite brune aux cheveux épais et lisses. Je me la rappellerai toujours coiffée de doubles tresses françaises impeccables, épousant parfaitement la forme de sa tête. Jamais je n'ai su si elle était capable de se les faire toute seule ou bien si c'était sa mère.

J'ai répondu que non, je ne pouvais pas marcher, ma mère était juste là, dans sa voiture, à la sortie, elle m'attendait. Je ne l'ai pas invitée à embarquer, ni n'ai suggéré qu'on se reprenne une prochaine fois, j'avais trop peur. D'une certaine façon, je me disais que j'avais déjà raté ma chance. C'était un test et j'avais échoué. Elle a pris ces grands airs que les enfants prennent souvent, elle est partie avec deux mots secs. Elle a dit à tout le monde que j'étais méchante et que j'étais bizarre. Elle est devenue ma pire ennemie au monde.

C'était la fin de la récréation. Je faisais la file pour entrer dans l'école, au milieu des autres élèves. J'étais en cinquième année. Devant moi, Cédric portait un habit de neige aux belles couleurs nacrées : du bleu métallique, du vert canard, des touches de mauve, le polyester de son manteau brillait même s'il n'y avait aucun soleil dehors, à vrai dire c'était une journée grise

et moche, toute mouillée, nous étions obligés de porter nos salopettes à cause de l'eau et de la neige fondante partout, même si la chaleur nous les rendait insupportables. Nous étions mouillés quand même à notre retour en classe, mouillés de sueur des pieds à la tête, et nous avions froid dans nos chaussures d'intérieur à cause de nos bas humides. Le polyester brillant de l'habit de Cédric me plaisait beaucoup. J'ai ressenti le besoin irrésistible d'y toucher pour savoir s'il était aussi doux et lisse que joli et lustré. Je savais à quel point c'était une mauvaise idée mais je n'ai pas pu résister. Je ne pouvais pas lui toucher le bras ou l'épaule, il l'aurait senti, alors j'ai tendu la main vers le bas de son manteau cintré à la taille et bouffant dessous, là où il se superposait à sa salopette et n'entrait pas en contact avec son corps, j'ai enlevé ma mitaine pour toucher le tissu du bout des doigts, juste une seconde, une toute petite seconde de rien du tout, même pas. Vanessa était derrière moi et elle m'a vue. Elle a crié :

— Heille, Cédric! Alexie t'a pogné le cul!

Elle a illustré son affirmation d'un geste de torsion qui n'avait aucun rapport avec ce que j'avais fait.

— Quoi? a dit Cédric en se tournant vers moi.

Vanessa a répété le geste :

— Elle a fait ça, à ton cul!

L'espace de dix secondes, vingt paires d'yeux m'ont fixée. Cédric, lui, s'est détourné rapidement, comme s'il se refusait à se mêler des affaires des autres, et il s'est éloigné. Vanessa et quelques filles ont continué à m'invectiver un moment. Mais pourquoi, disaient-elles, pourquoi t'as voulu lui toucher le cul? En ce moment, je repense à ce petit garçon et je suppose qu'il devait se sentir attaqué lui aussi. Après tout, il n'avait rien senti, de son point de vue, Vanessa mentait peut-être, elle inventait peut-être tout ça pour l'humilier, lui aussi. Mais voyons, pourquoi tu lui pognerais le cul, à lui? avaient-elles commencé à répéter dans ma direction en constatant qu'il ne me criait pas dessus, qu'il ne se défendait pas. Je n'ai rien dit, je n'ai même pas hoché la tête, j'avais trop honte, j'ai laissé les secondes s'écouler pendant que les bruits autour de moi se confondaient, devenaient une espèce de tonnerre douloureux, puis nous sommes rentrés.

L'autre jour, alors que j'essayais de me souvenir de Vanessa, j'ai écrit à ma mère sur Facebook. Quand la mémoire me fait défaut, je demande souvent à ma mère. C'est rare qu'elle ait retenu beaucoup plus de gestes ou de paroles que moi, mais ses réactions à mes questions m'en apprennent beaucoup. Des fois, elle réagit très peu, et des fois je la sens qui se remet en colère, à vingt ans, vingt-cinq ans de distance. C'est arrivé quand je lui ai parlé de Vanessa. J'ai autant de questions à poser à ma mère parce qu'elle a jeté mes journaux intimes. Mais c'est entièrement de ma faute.

Elle avait conservé jusqu'à mes trente-deux ans mes bulletins du primaire et les lettres de mes professeurs, puis elle a décidé de faire le ménage dans mon vieux placard, ce placard qui était encore, treize ans après mon départ, *le mien*, le placard de *ma chambre*. Ma chambre avait des murs rouge vin et jaune moutarde, et un papier peint à motif de tournesols. J'avais tout choisi à quatorze ans. Pendant un séjour chez mes parents, je leur ai dit que je n'étais plus capable de voir ces couleurs et cette tapisserie, pas eux? et qu'ils devraient arracher tout ça et repeindre. C'était leur maison. Pourquoi auraient-ils voulu qu'une pièce de leur maison soit encore à moi? Il restait même des photos que j'avais prises en 1999 sur les murs. J'en avais découpé certaines parce que j'étais une ado niaiseuse qui ne voyait pas de mal à découper des photos rectangulaires en forme de carré et de losange, heureuse comme les nouveaux propriétaires d'une maison centenaire au moment de recouvrir les moulures d'origine et le buffet encastré ancien de trois couches de peinture blanche lustrée. Je ne connaissais rien – je ne savais pas que le papier photo deviendrait un jour obsolète. J'ignorais aussi qu'à peine quelques années plus tard je ne trouverais plus rien d'esthétique à mes bricolages, toutes ces images collées en mosaïques naïves au-dessus de mon lit, à côté des lettres de mon nom écrit en tape de hockey, prélevées sur mon t-shirt d'uniforme de softball après le tournoi de Black Lake. Entre les photos, j'avais aussi collé des gerbes de muguet séché qui sentait quasiment encore, des cartes de *Sailor Moon* pailletées venues du Japon, des mèches de cheveux de mes amies, tout était encore là. J'ai dit à mes parents qu'ils avaient le droit de tout arracher et de repeindre, idéalement dans une couleur pâle. C'était le temps, maintenant, de faire de ma chambre une vraie chambre d'invités, blanche, ou jaune paille si ma mère n'avait pas envie du blanc, ou vert sauge, ou quelque chose. Elle pouvait bien faire ce qu'elle voulait et choisir la couleur qu'elle voulait. J'imagine le vieux rose le plus reposant du monde.

Je lui disais aussi depuis dix ans que je viendrais faire le ménage du garde-robe. Je le lui promettais, je vais venir vider le garde-robe, c'est plein de souvenirs là-dedans, il y a mon bâton de scout, mon vieux linge, mes livres Frissons, je vais venir, il y a tous mes journaux intimes, je dois absolument les récupérer même si je ne serai sans doute jamais capable de les relire.

Mes bulletins et les lettres de mes profs n'étaient pas dans le garde-robe, mais au sous-sol, dans une boîte qui appartenait en principe à ma mère et pour laquelle je n'avais pas manifesté d'intérêt depuis vingt ans. Aujourd'hui, je donnerais n'importe quoi pour les avoir.

Un matin, ma mère s'est donc mise au travail, et je la comprends de ne pas avoir pris la peine de m'appeler pour m'avertir, parce que je lui aurais sûrement demandé d'attendre. Attends! Je t'avais dit que je voulais venir t'aider, je veux faire le ménage du garde-robe, jette rien avant que je sois venue. Elle a bien fait. Elle a ôté les photos des murs, elle a arraché le papier peint et lavé la vieille colle, elle avait bien le droit de s'y mettre au matin exact où elle le souhaitait. Elle a repeint les murs et vidé le garde-robe de ma chambre, qui n'était plus ma chambre, enfin, et puis je suppose que, tant qu'à y être, elle est descendue au sous-sol et a sorti la boîte de bulletins et de lettres en se disant que ça suffit, on n'en aura plus besoin, je n'ai pas regardé ça depuis dix ans, ça prend de la place, on ne peut pas tout garder, et puis elle a feuilleté ça une dernière fois pour rire et a tout jeté.

Deux semaines après, je lui écrivais pour lui demander de me rendre la boîte et les journaux, mais il était trop tard. Elle s'est excusée, mais en même temps comment pouvait-elle savoir, la cave et le garde-robe étaient pleins de cochonneries depuis si longtemps. J'étais d'accord. Je vais t'interviewer à la place, ai-je dit, on va passer un après-midi ensemble avec une enregistreuse, ça va être mieux. Peut-être mieux encore que d'essayer de reconstituer la vie par les documents – les journaux intimes, les petits cahiers avec des petits cadenas, et sans aucun doute aussi les lettres de Jade, les feuilles de cartable dans leur pliage sophistiqué, y compris celles que nous avons écrites en code, nous en avons inventé deux que nous écrivions et lisions couramment, grâce à nos cerveaux ados magiques, l'un où nous avons interverti toutes les lettres de l'alphabet et l'autre où nous les avons remplacées par des pictogrammes, des soleils et des nuages, des marguerites, des coccinelles, des clés de sol et des quartiers de lune. Je vais t'interviewer, ai-je répété, ça va être tellement mieux, on va vraiment passer

un bon moment. Évidemment je n'en ai rien fait. Il n'y a pas meilleure que moi pour avoir des idées, me prendre de passion pour elles, puis ne jamais les mettre à exécution.

/ 93

Avant de sortir faire mes courses un soir, j'ai envoyé un petit message à ma mère :

— Maman, te souviens-tu pourquoi j'haïssais autant Vanessa?

Elle m'a répondu en quelques minutes. J'errais dans la fruiterie à la recherche de cardamome noire et d'aubergines japonaises fraîches. Je rapporte ses mots exactement comme elle les a écrits.

— Tout est parti avec Fannie. Vanessa était dans le groupe populaire à l'école et Fannie voulait y être. Je ne sais pas ce qui se disait entre eux, mais rappelle-toi quand j'allais vous chercher à l'école et que Fannie se cachait dans la voiture pour que Vanessa ne la voie pas.

Il y a un certain nombre de choses que j'avais oubliées, dans sa réponse, la première étant que Fannie voulait faire partie du groupe populaire, qu'elle y aspirait, ce qui signifiait que ce n'était pas gagné. Dans mon souvenir, il était acquis que ma seule amie était une fille populaire et qu'elle choisissait de se tenir avec moi même si elle pouvait à tout moment me quitter pour le groupe des filles cool. Je trouvais que Fannie était la plus brillante et la plus cool du monde, et l'idée que quelque chose ait pu l'empêcher de devenir encore plus populaire ne m'avait pas traversé l'esprit jusqu'à ce que j'en reparle à ma mère. Mais ma mère n'était pas dupe. Je n'ai pas douté un instant que sa perspective était la plus juste, et que j'étais celle qui habitait un monde d'illusions. Je ne pourrai jamais vérifier si ce que ma mère semble savoir sur les gens de Windsor est réel, mais ce qu'elle me dit d'eux est toujours puissamment vrai et limpide. C'est pour ça que ses quelques mots sur Vanessa ont fait si mal, parce que même après tant d'années j'ai eu la certitude qu'elle avait raison.

Et je me suis souvenue, j'ai revu l'image de Fannie embarquant avec moi dans la voiture, après l'école. C'est arrivé plus d'une fois. Ma mère venait nous chercher et elle déposait Fannie chez elle ou la ramenait chez nous pour que l'on joue ensemble une petite heure avant le souper. J'ai tout

revu exactement, la petite Tercel bleue de mes parents, garée le nez vers la cour, nous sur la banquette arrière, à attendre mon frère qui devait traîner dans l'école, à chercher ses gants ou sa tuque, et l'altière Vanessa traversant la clôture, et Fannie se jetant à plat ventre sur la banquette, et ma mère demandant : « Voyons, qu'est-ce que tu fais là? » Et Fannie ne s'expliquait pas trop, elle répondait juste qu'elle ne voulait pas que Vanessa la voie, et peut-être qu'elle s'imaginait que, si elle s'en tenait à ces mots, ça ne me blesserait pas autant, comme s'il y avait dix mille raisons de ne pas vouloir être vue dans une voiture avec nous. Une profonde angoisse m'envahissait, mais je ne la laissais pas m'engloutir, j'inventais des justifications.

/ 94

Je me souviens du malaise dans la voiture, celui de ma mère encore plus grand que le mien, parce qu'elle comprenait parfaitement ce qui se passait, dans la tête de Fannie et dans la mienne, et qu'elle avait probablement envie, cette minute-là, d'ouvrir la porte et de la sortir par le col de sa chemise, Fannie qui avait honte de moi, qui me rendait inquiète et m'obligeait à chercher des façons de la défendre, car je savais intuitivement que ça lui causerait en effet du mal d'être vue avec moi. Fannie était déjà admirable, vraiment, de vouloir rester avec moi dans cette voiture, alors qu'elle aurait pu rejoindre la bande de Vanessa. Je la comprenais, j'éprouvais de la compassion envers elle, qui en était réduite à se plier en deux pour se préserver du jugement des autres, les autres si minables alors qu'elle était intouchable.

/ 95

Peut-être que le rejet et l'intimidation découlent dans mon cas d'un malentendu. C'est une hypothèse que, parfois, j'essaie de faire fonctionner, de faire tenir. Un après-midi, je rentre chez moi à pied, Fannie et moi venons de nous séparer devant chez elle. Dans la rue, des garçons arrêtent leurs vélos à côté de moi. Je marche sur la rue des Pins. Les garçons

arrêtent leurs vélos, ils disent salut, et je n'entends pas de gentillesse dans leurs voix. J'en reconnais un, il s'appelle Guillaume, il a un an de plus que moi. À ce moment-là je ne comprends pas encore qu'à six, sept, huit ans les petits gars sont en train de découvrir ce que ça signifie d'être cool dans notre ville et à notre école, et ce que c'est d'être cool quand on est un petit garçon dans n'importe quelle ville. Ils sont en train de s'apprendre leur dégaine de jeunes arbres. Ils sont forts et ils sont durs. Ils ont juste assez de souplesse pour s'appuyer sur leurs guidons et canter leurs vélos et insérer dans leurs répliques les quelques nasales traînantes qui les font sonner comme des personnages de dessins animés. Au dernier mot de chaque phrase, ils haussent un peu le ton et ils sonnent comme des garçons qui ont envie de se battre, et ils sonnent comme leurs pères et leurs oncles et les amis de tous ces bonhommes-là quand ils se parlent entre eux, derrière la maison, en buvant des bières sur le patio tandis que les enfants se baignent dans la piscine. C'est comme ça qu'ils sonnent, mais moi je ne le sais pas, je ne connais pas d'hommes qui sonnent comme ça, et je ne veux rien savoir d'eux.

Il suffirait donc de leur répondre sur le même ton, ou sur celui qu'emploieraient leurs mères et leurs tantes, mais je n'en ai alors pas l'idée, je n'ai aucune idée de ce qu'il faudrait faire. À un moment donné, longtemps avant, ces garçons ou d'autres m'ont adressé la parole pour la première fois et il n'était pas trop tard, et je les ai ignorés, je me suis figée dans le silence ou je me suis enfuie. C'était un test auquel j'ai échoué, et depuis ce temps le test se répète, et chaque fois j'échoue plus durement. J'ignore ce qu'ils me veulent encore et je réponds par cette quasi-grimace qui est la face que je fais quand j'ai peur. C'est un rictus de haine et ils pensent que je les hais. J'ignore ce qui est devenu vrai en premier, eux pensant que je les hais, moi les haïssant, eux tentant une approche, voulant peut-être même jouer avec moi pour de vrai, puis continuant à me courir après pour continuer à dire salut et me voir me gonfler de haine et d'embarras. Peu importe. Peu importe la séquence exacte; c'est devenu la réalité, c'est devenu la réalité inextricable, les années de mon primaire sont devenues cette suite de souvenirs presque vides dans lesquels subsistent plus de peur et de haine que de scènes de joie ou d'aventures. Cette suite de souvenirs où je ne suis pas là.

J'ai arrêté de parler sauf pour ces explosions d'enthousiasme en classe, qui précédaient les déconvenues : ma voix avait trop monté, j'avais ri, j'avais dit un mot suivi d'un long silence, j'avais passé une récréation complète sans bouger et une autre à me déplacer d'un endroit à l'autre, doucement, longeant un mur jusqu'à une anfractuosité du bâtiment, une crevasse sans soleil, j'avais cherché un arbre, une zone d'ombre pas trop lointaine où il m'était possible de voir encore les autres, de les regarder de loin sans rien faire d'autre. Ou bien j'avais couru, parce que j'avais senti des regards sur moi, qui n'étaient pas curieux, ils ne se posaient pas de question, ne se demandaient même pas ce que je faisais exactement là, dans aucun groupe, assez près pour les voir et trop loin pour les entendre. Eux pensaient savoir pourquoi j'étais là, et c'était bête, j'étais là parce que je ne voulais pas d'eux, ils le pensaient sans doute avec raison, et c'est pour cela que je courais, vite et sans jeu, vers le bois et vers le fond de la cour.

Je me cache, mais je hais jouer à la cachette. Me cacher est un besoin, et le jeu que les enfants en font n'a rien de drôle pour moi. Je déteste être découverte. Ils aiment qu'on les traque, qu'on les poursuive, ce n'est pas possible.

Un après-midi, nous sommes chez Fannie à jouer à kicke-la-canne sur l'immense terrain, plein de fleurs et d'arbres, derrière chez elle, avec ses s eurs, ses cousins, presque tous plus grands, plus vieux. Moi, j'ai une dizaine d'années et je suis très forte quand vient le temps de ne pas me faire voir, de ne pas bouger et de ne pas faire de bruit. Une fois terr e dans un creux de la haie que je suis à peu près seule à connaître, je regarde tout le monde sortir de sa cachette et essayer d'aller donner un coup de pied sur la canne, la canne repose sur une b che près du foyer, au milieu de l'espace gazonn . Il faut sortir de sa cachette et traverser un grand espace à découvert. La première fois, je gagne en profitant de la distraction de celui qui compte, un plus grand qui s'appelle François. Il y a chahut parce que deux téméraires sont sortis des buissons et ont chargé la canne comme au

derby de démolition. Ils sont éliminés dans les hurlements, je me faufile et je kicke la canne presque sans un son. D'avoir gagné, je ne sais où me mettre; je ne sais pas comment célébrer, je ne sais pas lever les bras au ciel et je ne sais pas pousser ma voix pour me réjouir, si j'essayais, j'aurais l'air folle, je n'essaie pas.

La deuxième fois ils me surveillent, mais je me trouve une cachette meilleure encore, entre la haie et l'extrémité du balcon. C'est un demi-mètre carré que le soleil n'atteint jamais, un environnement tellement hostile qu'aucun brin d'herbe n'y pousse. Si on retournait des roches, on dérangerait sûrement quelques cloportes, des mille-pattes. Des crapauds vivent peut-être sous la haie, dans les feuilles mortes, et on les entend coasser le soir au milieu du chant des criquets. Pour atteindre cette cachette, j'ai dû ramper, et dans ce trou je rentre tout juste accroupie. C'est une journée de canicule et je suis bien dans la fraîcheur de ce trou. Je ne saurais en sortir sans me faire voir, alors je ne sors pas. Les autres jouent, jusqu'à ce que tout le monde essaie de kicker la canne en même temps, un garçon kicke la canne et le jeu s'emballe au lieu de s'arrêter comme il le devrait, tout le monde se bouscule, la canne vole et rebondit, tout le monde rit, ça se transforme en émeute qui s'éteint doucement dans la poussière soulevée, les enfants se couchent sur des serviettes, ils vont chercher des ballons. Ils ne jouent plus, je sors, sans me faire voir, je rentre me chercher un verre de thé glacé au frigo.

/ 98

La tague, le ballon-prisonnier. Les jeux de poursuite me mortifient comme aucun jeu ne le devrait. Je ne comprends pas du tout quel plaisir les autres peuvent éprouver à l'idée de quelqu'un leur fonçant dessus, courant vers eux de toutes ses forces pour les toucher, pour lancer des ballons sur eux de toutes ses forces, pour les tuer. Ça me revire à l'envers, ça me donne le vertige et la nausée, j'ai le réflexe irrésistible de me protéger comme d'un danger réel, comme d'une voiture qui me foncerait dessus ou d'un kidnappeur dans une ruelle, s'il me faut faire une image – mais en pire, parce que les autres enfants à tous les jours sont un danger réel, mes camarades de classe, un danger que je n'ai pas besoin de mettre en scène

par le jeu, que je ne peux exorciser par le jeu, que le jeu organise, exacerbe, précipite, accélère.

/ 99 À TOUTE VITESSE

Je rêvais
d'un livre de rage.
J'écrivais
à toute vitesse
un livre de rage
dans mon rêve

à toute vitesse
comme les lettres
qu'on envoie
à douze ans
par la poste et
qu'on ne lit
plus jamais.

Un livre de honte
où en rêve
la cloche sonne.
Sans pantalon
je m'accroupis
et chie
par terre dans
la classe.

Un livre où je suis dans un spectacle
où un tambour bat comme bat mon cœur mon
cœur debout au milieu de la salle
me rappelant la mort
à toute vitesse.

Et je chie dans la classe
par terre sur le sol de la classe
un livre méchant qui rappelle la mort
un livre qui brûle derrière moi
aussi vite qu'il s'écrit
et qui file vers celle qui lit –
livre de rage livre de
honte qui me montre
et brûle aussi vite
que je suis comme si
jamais n'allais le revoir.

/ 100 MEMENTO MORI

J'étais avec mes amis ou avec mes parents.
C'est arrivé quelques fois, mais
je le raconterai une fois ça suffit.
C'était la nuit et il y avait
une grande fenêtre en face de moi.
Je bougeais et mon amoureux bougeait
et mes parents bougeaient
et mes amis bougeaient
animés nous étions animés
nous étions à l'écran
et nous étions au restaurant
derrière la banquette un miroir
où mes lèvres s'ouvraient
où mes mains remuaient
une fenêtre où mon corps
apparaissait tout entier
comme le corps d'un humain.

Un livre de haine
un livre tout entier
de répétitions

le refrain d'une chanson
qui rappelle la mort
et que tu chanteras
jusqu'à la vider
de toute substance
et sa coquille
sera la mort.

J'étais à table
c'était la nuit
il y avait une fenêtre
il y avait un miroir
et on a remarqué
ma fascination
pour mon reflet.

C'était la honte
pour laquelle j'étais faite.
C'était la honte
pour laquelle
j'étais née.
Un instant
les gens se sont tus
pour me voir
me regarder.

C'était la nuit
il faisait noir
je servais des plats
où mes amis mélangeaient
leurs voix.
C'était la nuit et je servais
du vin et des noix
entre les vins et les noix
je séparais leurs voix
en mots et mon cœur
brûlait d'amour.

Un livre méchant
un livre de fiel
une chanson
qui tourne
et qui tourne
et tourne.

Et je n'ai plus compris
comment ils faisaient
pour ne pas penser
à la mort comment
ils arrivaient à jamais
faire autre chose
que de penser à la mort
c'était la nuit et
je pensais à la mort.

OceanofPDF.com

II

L'ÎLE BIZARRE

OceanofPDF.com

C'était un matin de soleil, un matin radieux de printemps, Fannie et moi étions parties marcher en forêt, marcher le plus loin possible par en haut, sur les sentiers de quatre-roues derrière chez moi, plus loin que nous n'étions jamais allées. C'était le printemps où nous avons eu nos onze ans, elle d'abord, c'était déjà passé, et moi un peu plus tard, comme chaque année. C'était un matin où l'herbe verte n'avait pas encore fini de repousser à travers l'herbe jaune, ce qui laisse croire que ma fête n'était pas encore arrivée. Il faisait chaud, un peu trop pour garder les cotons ouatés que nos mères nous avaient obligées à enfiler par-dessus nos t-shirts. Une fois en mouvement, nous les avons noués autour de nos tailles. Attention à vos souliers, avaient dit nos mères, il y a de l'eau partout, vous devriez mettre vos bottes. Mais il faisait trop chaud pour nos bottes doublées.

Notre maison se trouvait sur la dernière rue de la ville. C'est ce que je disais aux gens. Devant chez nous, c'est la ville, derrière c'est le bois. Dépassé les limites de notre terrain, un beau champ s'étendait, où les herbes poussaient jusqu'à un mètre de hauteur avant qu'on fasse les foin. De l'autre côté du champ commençait une forêt sillonnée de motoneiges en hiver, de quatre-roues en été. L'un d'eux passait à côté de l'usine d'épuration municipale, puis longeait les fermes à travers le bois, jusqu'à Richmond peut-être, peut-être au-delà, un autre débouchait sur le cimetière, c'était magique de les parcourir et d'accéder à ces lieux mystérieux et secrets. Nous avons l'impression de découvrir par là une partie du fonctionnement du monde adulte, interdit et dangereux. Nous empruntons moins souvent le sentier que nous avons choisi ce jour-là, parce que ça montait tout le long. Windsor est bâtie dans un val, sur une longue côte. Une longue côte qui grimpe doucement de l'ouest vers l'est à partir de la rivière Saint-François, un val doux surmonté de collines. S'y promener à

vélo voulait dire constamment rechercher les trajets où il était possible de se laisser rouler sans effort ou de profiter au maximum de certaines descentes avant de gravir en quelques coups de pédales des côtes trop exigeantes sans élan. C'est une ville où, entre la maison et l'épicerie, le club vidéo ou l'école, on avait un trajet pour l'aller, et un autre pour le retour. Ma grand-mère Morin habitait au bord de la rivière, juste au coin du pont. Toutes les côtes menaient chez elle. Tous les jours, elle monte jusqu'au bureau de poste, a-t-on longtemps dit pour témoigner de la vitalité de ma grand-mère. Elle allait y chercher son exemplaire de *La Presse*, elle était abonnée. De chez elle au bureau de poste, la rue est tellement à pic qu'elle semble bombée, convexe, quand on la grimpe d'un bon pas les cuisses et les fesses nous brûlent.

Il faisait chaud pour la première fois de l'année, ce matin-là, entre la fête de Fannie et la mienne, nous avons sué en grimpant le sentier, nous avons mangé des pommes et des barres tendres, piétiné des nids d'insectes en criant, rempli nos mains en coupe de l'eau croupie accumulée dans les ornières pour y regarder grouiller les têtards, et marché encore, jusqu'à ne plus nous reconnaître, à travers les graminées jeunes et tendres, les opilions, les déchets, jusqu'à ce que le bois s'ouvre sur une prairie inconnue, et au milieu de cette prairie clignotait la haute antenne radio que nous voyions de chez nous la nuit, et que nous croyions plantée dans une autre ville, à des kilomètres.

Et une espèce de folie nous a prises, nous nous sommes regardées, nous avons échangé des répliques théâtrales. Nous avons changé de dimension. Et s'il nous arrivait quelque chose si loin de la maison? Personne ne nous retrouverait plus. L'antenne clignotait en émettant sa vibration électrique, audible, sourde. Nous ne nous croyions pas réellement, mais nous avons joué nos rôles. Comme si nous avions débouché devant la mer, dans *Simon les nuages*, sauf que cette mer aurait été un lieu de grand danger. Nous avons écarquillé les yeux, crié de toutes nos forces et couru, nous avons dévalé la pente jusque chez nous, sans nous arrêter malgré nos poumons et nos jambes en feu. Nous étions heureuses d'avoir la vie sauve. Plusieurs minutes après, j'ai réfléchi et admis à haute voix que l'antenne n'était probablement pas si loin, au fond, que la route que nous avions vue derrière l'antenne n'était que le 11^e Rang, que du 11^e Rang à chez nous, à vol d'oiseau, ça ne devait guère représenter plus d'un kilomètre. On pourrait y retourner à vélo, par la route. Fannie a acquiescé, un peu irritée, quand

même. Je sentais le reproche qu'elle ne disait pas, que j'étais fatigante, j'avais gâché l'intensité de notre aventure, juste pour avoir raison.

/ 102

Les jeux n'étaient pas des jeux. C'était des histoires. Nous traversions le pays à pied, poursuivies par nos proxénètes. Nous étions deux fugueuses, évadées de l'orphelinat où des maîtres nous avaient réduites au travail forcé. Nous étions mortes, nous étions au paradis. Nous roulions de l'herbe séchée ou les feuilles jaunes du hêtre, celles qui restent accrochées aux branches même l'hiver, dans du papier journal. Nous fumions pour de vrai, et nous nous faisons croire que nous étions tombées dans la dépendance. Il n'existait pas de sujet qui l'intimide, pas de défi qu'elle n'envisage avec témérité, personne qu'elle ne juge avec assurance. Elle disait toujours le fond de sa pensée. Elle obtenait toujours ce qu'elle voulait. Tout le monde l'aimait. Tout le monde l'aimait tant qu'elle pouvait se permettre de passer de longues semaines, de longs mois à jouer avec moi chaque jour avant de regagner le pays des gens normaux, où les jeux étaient des jeux, où la vie était vécue et non racontée. On la recevait comme si son absence avait duré cinq minutes.

/ 103

Quand Fannie était fâchée contre moi, je ne me sentais pas fâchée en retour, je ne disais pas que nous étions en chicane, elle et moi. J'étais seulement triste parce qu'elle m'avait fait du mal, ou parce que je vivais dans un univers qui rendait possible qu'elle me fasse du mal, ou bien j'étais en colère contre moi, parce que j'avais peur de l'avoir blessée, je ne comprenais pas ce qui s'était passé, j'étais confuse, je n'arrivais pas à remonter le fil de la conversation qui avait mené à la querelle, je n'arrivais pas à trouver le moment où il m'aurait fallu dire autre chose, faire un geste différent. Donner la réplique plus vivement, sourire mieux, approuver – au lieu d'argumenter, de poser des questions.

Jamais je ne me suis vue comme quelqu'un de véritablement méchante – ou de laide, même si l'œil croche avait construit au cœur de mon rapport à mon image le sentiment de non-beauté, la notion de l'inverse de la beauté. Je regardais mon reflet dans le miroir et je me disais qu'il était injuste, profondément, qu'on ait pu me traiter de laide, qu'il fallait être soi-même de mauvaise foi, soi-même méchant pour me dire laide, parce que je n'avais rien de laid, et que je ne voulais de mal à personne.

Ce qui ne veut pas dire que je ne portais pas en moi un pouvoir de répulsion. J'en voyais les effets. Périodiquement, Fannie me fuyait. Elle m'annonçait que je n'étais plus son amie, à grands cris parfois, mais ça faisait plus mal encore quand elle m'en informait avec la prestance d'une juge appliquant la loi, l'esprit serein. J'avais critiqué l'une de ses idées, ri à un mauvais moment, ou je m'étais perdue dans des réflexions, des questionnements hermétiques qui ne la concernaient pas. Et Vanessa me détestait, elle aussi, depuis des années et sans raison particulière. Ce n'était qu'une question de temps avant qu'elles deviennent copines dans mon dos. Quand Vanessa a déménagé juste en face de chez Fannie, c'est devenu inévitable.

Elles sont devenues amies, et peu de temps après Fannie m'a annoncé que Vanessa était sa « deuxième meilleure amie ». Elle m'a aussi expliqué que Vanessa, elle ne voulait pas me voir chez elle, elle ne me voulait pas dans son champ de vision, jamais. Ce n'était pas simple de rester hors de vue en tout temps. C'était sûrement un hasard, mais je ne voyais jamais Vanessa dehors, sur la pelouse, quand j'entrais ou sortais de chez Fannie. Pas une fois Vanessa n'a téléphoné chez Fannie pendant que je m'y trouvais pour jouer. Elle n'est jamais venue cogner non plus.

Son grand frère avait un an de plus qu'elle et il me détestait aussi, avec une virulence que je ne comprenais pas. Nous ne nous étions jamais parlé, peut-être avait-il déjà tenté de m'adresser la parole, mais je m'étais enfuie, ou j'avais essayé de répondre de ma voix cassante de peur, ou bien rien

n'était sorti. Ça lui donnait bien assez de raisons pour me suivre dans la rue, me dire de marcher plus vite, me demander ce que je mangeais pour avoir la face de même, des crottes de nez?

/ 106

Quand rien ne sort, les autres ne peuvent pas comprendre de quoi il s'agit. Si j'écris que rien ne sort, c'est que rien ne sort. Ça continue de parler dans ma tête, il leur faudrait écouter dans ma tête, il me faudrait écrire les mots sur un bout de papier. Quand les mots sont empêchés, c'est l'anxiété qui les empêche, physiquement, alors que les phrases, les réponses, tournent trop vite dans mon esprit sans tomber en place, alors que les muscles de ma gorge et mes voies respiratoires se contractent si fort, se durcissent tellement qu'il m'est impossible d'articuler. Il y a aussi le moment, qui vient un peu avant ou un peu après le mutisme, où je ne peux non plus parler parce qu'instantanément je pleurerais, à cause de ce surplus d'émotions et de sensations dont le mélange ne porte pas de nom connu, et de frustration, parce que les mots refusent de s'aligner, les phrases s'énoncent toutes en même temps dans ma tête, l'une par-dessus l'autre. Rien ne m'enrage plus que le mutisme que m'impose mon corps aux pires moments, je suis convaincue que, si j'arrivais à parler, si j'arrivais à m'expliquer, si j'arrivais à exprimer correctement ce qui a lieu en moi, à dire mes intentions et manifester mon désir de paix, le malentendu serait dissipé. Je n'aurais peut-être pas plus d'amis, mais au moins j'aurais la paix, la tranquillité, le repos des nerfs.

/ 107

Comment pourraient-ils comprendre, quand je n'arrive pas à parler, ou que ce qu'ils entendent, quand les mots jaillissent, leur est à moitié intelligible, le soliloque d'une petite fille qui ne sait pas regarder les autres dans les yeux, une petite fille qui parle comme un livre? Ils en viennent à ne plus vouloir essayer de comprendre, à se lasser, et moi je les comprends.

Un vendredi après l'école, Fannie m'a invitée chez elle pour me montrer son nouvel ordinateur. À l'usine, on avait mis sur pied un programme d'achat de groupe, et le père de Fannie avait participé à la première commande. Ils venaient de recevoir la machine, un Pentium 150 constitué d'une tour munie d'un lecteur de disquette et d'un lecteur CD, d'un écran cubique super brillant, d'un clavier et d'une souris à deux boutons, qui glissait comme un charme sur son petit tapis en mousse grâce à une sorte de balle en caoutchouc grise fixée dessous.

On est rentrées prendre une collation et jouer à *Lemmings* en riant très fort quand inévitablement nos lemmings se jetaient dans l'océan, dans des précipices, marchaient sur des mines ou déclenchaient des tirs de lance-flammes parce qu'ils étaient trop stupides et nous trop énervées pour les placer sur des trajectoires sécuritaires. Nous étions fascinées. Nous connaissions bien *Super Mario Bros. 1, 2 et 3*, les jeux de course comme *Top Gear*, et *Ken Griffey Jr. Presents Major League Baseball*. Bref, des jeux où une personne contrôle un seul bonhomme. Mais dans *Lemmings*, les créatures sont des dizaines et elles grouillent sur toute la largeur de l'écran. Les lemmings sont idiots, mais ils sont vivants et chacun est doté de volonté. On peut les traiter avec bienveillance, les protéger, ou bien leur tendre des pièges et les envoyer se faire tuer de mille façons cruelles et hilarantes. Bien sûr on perd alors la partie, mais quelle importance? Qu'on leur veuille du bien ou du mal, ce n'est pas toujours possible de les maîtriser, ils n'en font qu'à leur tête, à l'encontre de leurs intérêts.

Les parents de Fannie avaient installé l'ordinateur dans la salle à manger, sur un petit bureau de mélamine blanche contre le mur, derrière la grande table. La maman de Fannie avait réchauffé des pizzas surgelées, qu'elle avait garnies de fromage prérâpé sorti d'un immense sac acheté au Club Price. Elle en a offert à Fannie d'une voix saturée d'amour, et incroyablement enfantine. Ça m'a frappée. Ça m'a paru étrange, presque irréel. Nous avions onze ans. Je me suis sentie mal à l'aise, j'ai senti que je n'étais pas chez moi et que cette famille n'était pas comme la mienne. Chez nous, on ne s'adressait sur ce ton déformé et chantant qu'aux chats – et les chats répondaient par des miaulements toujours plus sophistiqués et finement modulés, nous les encourageons jusqu'à ce qu'ils puissent soutenir une conversation.

Le malaise n'a duré qu'une seconde et jamais je n'en aurais parlé à personne. La maman de Fannie m'a offert à manger, j'ai accepté une pointe, mais pas plus, parce que mes parents m'attendaient pour le souper, et c'était important que j'aie encore faim pour la nourriture de ma mère. J'ai pris un verre de jus et je suis repartie après avoir téléphoné chez nous pour dire que j'arrivais. C'est là que Vanessa m'a vue. Je passais devant chez elle.

/ 109

Le lendemain, Fannie m'a appelée pour me dire qu'on ne pourrait pas se voir de la fin de semaine. Vanessa ne voulait pas, elle voulait jouer avec Fannie toute seule, les deux jours, c'était bien normal, elles ne s'étaient presque pas vues de la semaine, parce que j'étais toujours dans les parages, et puis Vanessa me détestait.

Fannie était du genre à prendre le téléphone pour dire des choses pareilles au lieu de s'abstenir, parce qu'elle était elle, ce petit soleil, cette petite reine, peut-être ne voyait-elle même pas ce que ça avait de méchant. Tout naturellement, elle me rappelait une semaine plus tard, ou même le lendemain matin, pour savoir si on marcherait ensemble pour aller à l'école. Elle demandait si j'étais fru, pourquoi j'avais boudé si longtemps. Je ne fais jamais les premiers pas vers quelqu'un qui ne veut pas me voir. Fannie me rassurait. Elle me rappelait que j'étais sa meilleure amie depuis qu'on avait quatre ans, et j'acquiesçais, soulagée et secrètement blessée encore.

J'envie les gens qui ont ce pouvoir, de se défâcher si vite, presque sur commande, en s'excusant ou non. Ils mettent les conflits derrière eux. Je me demande toujours à partir de quel degré ça cesse de représenter un merveilleux liant social pour devenir un symptôme. Ça me trouble, autant que leur colère. Je leur envie aussi leur colère, ça semble si simple de poser ses limites, de nommer ses besoins, quand on est quelqu'un d'autre que moi.

Fannie était une enfant qui n'avait pas de temps à perdre sur cette terre. Elle était ma seule amie au monde et je lui aurais pardonné n'importe quoi. À quelqu'un d'autre, j'aurais voué une rancune féroce. Je n'avais pas le besoin ni la force de me lier à des gens susceptibles de me trahir, personne sauf elle.

Et pendant des années je n'ai vu aucune contradiction entre cette méfiance maladive, ma rancune mortelle, mon silence buté et mes éclats de voix, ma haine pour les jeux de mes pairs, et ma perception de moi-même. J'étais une bonne personne, ni laide ni méchante, mais incomprise, empêchée d'être, réprimée, bientôt libérée. Qu'auraient pensé les autres enfants de cette fabulation? Une bonne personne, au tempérament pacifique, allergique au conflit, incapable de tolérer le malaise chez les autres, leur tristesse, qui ne tient pas en place dès qu'elle sent chez les autres un inconfort. À quel moment on sort de ces idées-là? Une bonne personne, hypersensible, qui ressent tout trop fort, le moindre bruit, la moindre critique, que tout peut blesser, que tout blesse, que parfois la bonté même blesse lorsqu'à elle destinée : elle ignore ce qu'elle doit en faire et elle attend le coup qui suivra forcément. Une fille un peu sauvage, qui n'appelle jamais les rares amis qu'elle a, un peu comme ses grands-parents, qui ont si peur de déranger les autres, mais pas tout à fait comme eux. Une fille qui a simplement admis à un moment de sa vie, très tôt, trop tôt, que le contact avec les autres, leur simple proximité, lui était nuisible, sans que ce soit la faute des autres ni la sienne; sa tolérance au risque s'est réduite à rien; pour elle, le risque n'est pas simplement une possibilité, c'est une certitude. Elle voit comme des menaces les nouveaux humains qu'elle rencontre. À priori, elle n'a que du mal à dire des nouveaux humains qu'elle rencontre. Bien sûr, elle se laisse convaincre de les aimer, d'en aimer certains, d'éprouver pour certains une loyauté indéfectible. Mais les premiers instants, les premières heures, les premiers jours, au contact d'un nouvel humain, elle les passera braquée dans un mépris mêlé de peur. Bien sûr, aussi, cela se dissipe rapidement. Elle n'est plus une petite fille, elle commence à se connaître et elle a l'impression de comprendre les autres, maintenant. Si quelqu'un l'attire, ce qu'elle ressent, c'est plus que de la peur, c'est une détresse. Elle a l'impression maintenant de comprendre les autres, de les comprendre même quand ils agissent mal, même quand ils sont durs, même quand ils sont mauvais. Elle sait que la violence produit la violence. Elle sait cela et elle sait que, forte de cette connaissance, elle peut les défendre. Qui? Les personnes mauvaises, les méchants. Elle les comprend. Tous ont une histoire, et cette histoire commence quand ils étaient un enfant. Avant qu'ils s'apprennent à se raconter leur histoire, ils étaient un bébé. Ils étaient un

bébé qui voulait le contact de la peau de quelqu'un, de sa mère, de n'importe qui pourvu qu'il le lui donne, le contact. Quand on est un bébé, c'est la quantité qui compte, la quantité de peau, la quantité de contact, la sécurité. Et après, les méchants ont été un enfant qui avait besoin de sentir qu'il est la chose la plus importante au monde et qu'en vertu de cela le monde lui doit une infaillible protection. Elle sait que c'est un contrat impossible à remplir. Elle sait que les gens deviennent eux-mêmes en fonction de la manière dont échouent ceux à qui la perfection était demandée. Le monde est dangereux. Le besoin de sécurité, les mécanismes de défense bientôt s'emballent dans leurs têtes, jusqu'à combattre des dangers absents. Bien sûr, bien sûr qu'elle s'identifie à eux. Elle sait d'où ils viennent. Si toute sa colère, si toute la haine qu'elle a déjà ressentie parvenaient à s'échapper d'elle-même, elle deviendrait un méchant de bande dessinée. Elle détruirait le monde ou, en tout cas, elle essaierait.

/ 111

C'était une fin de semaine mouillée, le ciel était lourd et menaçait toujours de crever, ne laissait échapper que de subites et fines averses qui ne soulageaient rien. Derrière la maison, le champ était recouvert de brouillard, l'herbe jaune foncé, le ciel gris, et les arbres noirs. Mon frère et moi jouions au Super Nintendo, dans le voluptueux ennui des enfants, qui parfois cédait la place à des querelles sans objet, futiles, mon frère ne voulait pas passer la manette, il tentait de me l'arracher pour traverser les bouts difficiles, ou bien, mauvaise perdante, je la lançais à travers le salon lorsque je mourais, incapable de me retenir, pas si fâchée que ça et bientôt embarrassée de m'être laissée emporter par le geste, le geste de ceux qui se fâchent. Ma mère lisait dans la salle à manger, dans sa chaise berçante devant la bay-window. Elle proférait sa lente menace : si vous vous amusez pas avec le Nintendo, je vais vous l'enlever. Inutile d'essayer de lui expliquer que nous nous amusons. Pas le droit de se mettre en colère contre le jeu.

Nous étions sortis rôder autour de la maison, et rentrés tout de suite. À l'époque, je m'appliquais à lire chaque volume de chaque série de bandes dessinées du rayon jeunesse de la bibliothèque municipale : Iznogoud, Cubitus, Gaston Lagaffe, en même temps que Mafalda, Calvin et Hobbes, et

Archie, et Philémon, sans me sentir trop petite ou trop grande. Je lisais « Le club des baby-sitters », non sans sauter le premier chapitre, mais je n'avais pas encore découvert la collection « Frissons ». Mes livres de La courte échelle ne m'intéressaient plus vraiment. J'étais plus vieille qu'Ani Croche. J'avais onze ans et j'étais un puits de lecture sans fond. Je n'aimais pas beaucoup les livres « pour ados », avec leurs couvertures laides, leurs fausses intrigues policières, leur ton sentencieux. J'avais toujours un peu l'impression que l'auteur cherchait à me faire la leçon : sur la drogue, le sexe, tous ces périls mineurs de la vie adolescente.

Il y a eu quelques exceptions, des accidents. J'ai adoré un recueil de nouvelles d'aventures, *L'anneau du guépard*, et pendant plusieurs mois j'ai lu systématiquement tout ce que je trouvais dans la collection « Conquêtes » des éditions Pierre Tisseyre. À cause du titre, je levais le nez sur *Ciel d'Afrique et pattes de gazelle*, que j'ai finalement lu en deux jours avec tant de joie que j'ai essayé d'autres romans du même auteur. Le charme n'opérait plus. Même chose pour Anique Poitras. J'ai lu *La lumière blanche*, j'ai ressenti des émotions extraordinaires, où je me suis complu durant des jours. J'étais si contente d'y avoir trouvé des personnages de mon âge qui vivaient de grandes choses : la rencontre de l'âme sœur, la mort. Rien à voir avec les histoires de grossesse et d'avortement de Marie-Tempête, ce livre où l'héroïne me paraissait cruche et où aucun garçon ne semblait digne qu'elle lève le petit doigt pour eux – que dire alors de l'idée d'emménager avec l'un d'eux à dix-sept ans, sur les rives du lac Supérieur, avec pour seuls compagnons de très grands sapins et un bébé, quel ennui. Je ne savais pas où c'était, moi, le lac Supérieur, c'était presque impossible que ça existe, un endroit avec un nom comme ça. J'ai abandonné la suite de *La lumière blanche* au bout d'une cinquantaine de pages, amèrement déçue.

C'était juste avant que je bascule du côté des adultes. L'été de mes douze ans, ma mère m'a donné à lire toute l'œuvre d'Arlette Cousture, puis *Au nom du père et du fils*, ensuite *Le Matou* m'est tombé des mains et moi je suis irrémédiablement tombée sous l'emprise de Stephen King.

Mais l'année d'avant, quand les ordinateurs ont commencé à apparaître dans nos maisons et que j'ai découvert le jeu des lemmings chez Fannie, j'étais encore entre deux chaises. Cette fin de semaine où Fannie m'avait téléphoné pour m'annoncer qu'on ne pourrait pas se voir parce que Vanessa l'avait interdit, je lisais peut-être des Thorgal, ou encore des Spirou et Fantasio – je détestais Spirou, j'adorais Fantasio. Je m'étais aventurée du

côté des Natacha et des Yoko Tsuno, ça m'avait horripilée, je ne comprenais pas tout à fait pourquoi. À la bibliothèque je ratissais aussi les étagères de romans à la recherche des plus violents ou du moindre contenu sexuel. Je me rabattais sur les documentaires en cas d'emmerdement insoutenable – les documentaires ne sauraient remplacer la fiction, mais ils ne me décevaient jamais, eux. Je lisais des guides d'identification d'insectes, de plantes, de roches et minéraux, de chats, de chiens et de chevaux, et j'avais une mémoire pour la nomenclature tenant peut-être de l'anomalie. Je ne dédaignais pas non plus les *Guide de l'auto* de mon père – il en avait acheté plusieurs éditions au cours des années quatre-vingt-dix, que j'ai toutes lues d'une couverture à l'autre –, ni les quelque dix tomes de l'Encyclopédie Grolier, que je n'ai pas tous lus, quand même, mais que je retournais régulièrement feuilleter dans le sous-sol où ils prenaient la poussière, rangés dans un vieux meuble télé à côté des boîtes de vinyles de mes parents. J'y retrouvais de mes bricolages d'avant la mémoire, glissés là par ma mère, des feuilles d'automne oubliées, d'anciens billets d'un dollar.

/ 112

Chez ma grand-mère Morin, c'était plein de livres, achetés par elle ou laissés là par ses enfants. Il y avait les Bob Morane, Doc Savage et autres de mes oncles – que je n'ai jamais eu envie de lire –, des ouvrages disparates en philosophie, en linguistique, en histoire, en vulgarisation scientifique. Quelques classiques français, des Gallimard des années quatre-vingt, un vieux France Daigle. Une édition club de *Maria Chapdelaine* illustrée de cinq gravures sur bois. Ce que j'aimais par-dessus tout, c'était les collections d'albums Larousse, l'une sur les pays du monde, l'autre sur l'histoire de l'art, et les infinies piles de *National Geographic*, alignées contre le mur de la salle de bains, des centaines d'exemplaires où je piochais, incertaine d'en avoir le droit. Personne ne m'avait expliqué ce que c'était, je ne savais pas lire l'anglais et les photos de guerre m'intimidaient, mais pas autant que les portraits tribaux d'hommes à pagne et à lance, de femmes au cou cerclé d'anneaux en laiton, aux poitrines nues ou couvertes de rivières d'argent et de pierres précieuses.

Chez mes grands-parents Laroche, il n'y avait presque pas de livres, sauf des mots cachés. Il y avait le *TV Hebdo*, comme chez nous. Je le lisais chaque semaine d'une couverture à l'autre, méticuleusement, chaque rubrique jusqu'aux pages du téléhoraire. Je feuilletais ces pages rapidement au cas où des blocs de texte s'y seraient glissés, ça arrivait, des encadrés sur des émissions spéciales ou une nouvelle saison télévisuelle. Je lisais aussi les résumés de films, avec une prédilection pour ceux qui avaient reçu une étoile ou deux. À la fin, je lisais les blagues, les questions des mots croisés – sans même tenter de remplir la grille –, je lisais même l'horoscope, au complet, pas juste mon signe – je suis Gémeaux.

Chez mes grands-parents Laroche, j'ai déjà trouvé un vrai livre d'astrologie, de trois cents pages, à la couverture glacée, imprimé sur du papier jaune bouffant, dont j'ai passionnément lu presque tous les chapitres, en commençant par le Gémeaux. J'avais peine à croire à quel point ça me ressemblait, même si mes parents m'assuraient que ce n'était qu'un hasard. Je le savais, et en même temps, comment résister, comment ne pas m'identifier quand même, comment ne pas succomber au désir de me sentir spéciale? J'étais peut-être la plus Gémeaux de tous les Gémeaux, par hasard.

Le Gémeaux est sociable et curieux. Il est hautement intelligent et il aime apprendre. Il cumule de nombreux centres d'intérêt. Malgré lui, il analyse tout. Il remet tout en question, tout ce qu'il voit, lit, entend. Il est toujours à la recherche de moyens d'améliorer sa vie, d'améliorer son environnement, d'améliorer son entourage. Le Gémeaux est parfois très bavard, quand les conditions sont réunies. Le Gémeaux en roue libre peut se montrer instable. On le dit superficiel, voire frivole, mais c'est simplement le produit de son intelligence naturelle, de sa rapidité, de sa curiosité insatiable. Son intelligence le rend adaptable, son désir de tout comprendre lui confère un optimisme particulier, aux limites de l'insouciance. L'homme Gémeaux est un intellectuel. La femme Gémeaux, on ne sait pas. La femme Gémeaux est

élégante sans trop en faire. Le Gémeaux déteste la routine. Il est souvent mal compris. À le voir aller, on ne s'en douterait pas, mais c'est un grand sentimental. Ce côté instable du Gémeaux cache une méfiance envers les autres, une peur d'être blessé. Il est sujet à l'anxiété. Le Gémeaux ne se livre pas en entier d'un seul coup, et qui souhaite entrer en relation avec lui doit se montrer patient, lui offrir de la sécurité, le laisser se dévoiler à son rythme. Le Gémeaux présente bien, la plupart du temps, s'il parvient à garder le contrôle de lui-même et de ses émotions. Mais il a aussi le tempérament volatil. Une fois brusqué, une fois déstabilisé, il peut exploser, d'une colère soudaine, virulente. Vous ne désirez pas nécessairement savoir ce que le Gémeaux pense de vous, ce qu'il gardait pour lui. Si vous l'obligez à vous le révéler, il se pourrait que vous ne le revoyiez plus.

/ 115

Le livre qui m'a le plus marquée, chez mes grands-parents Laroche, ne renfermait pas de mots. Il s'appelait *Magic Eye*. Dans les années quatre-vingt-dix, les trois premiers livres de la série *Magic Eye* sont restés un total de soixante-treize semaines dans la liste des best-sellers du *New York Times*. Il y en avait aussi un exemplaire dans la chambre de Jade. Elle adorait cette chose, elle en parlait comme d'un objet fabuleux, un objet d'extase.

Sur chaque page, une grosse image abstraite multicolore qui ressemblait à de la neige de téléviseur vue à travers un kaléidoscope. Techniquement, on fabriquait ces images à partir d'une photographie réduite qu'on reproduisait cent mille fois sur une seule page, qu'on juxtaposait sur la page selon un motif particulier, une image fractalisée, éclatée en cent mille fragments qui chacun contenait l'image entière. Bref, un cauchemar.

Le « lecteur » de ce livre, par un exercice de saisissement et de détente alternés de son œil, passant volontairement d'une mise au point nette à une mise au point floue, parvenait à voir se détacher de cet amas de chiures de mouches l'illustration de base – un dragon, un cheval, un oiseau, un dauphin, c'était souvent un animal, et invariablement québécois. La majorité des gens qui se sont essayés à ce jeu devant moi réussissaient en une minute, s'exclamaient d'émerveillement et de satisfaction, puis se tannaient du livre qu'ils abandonnaient avec légèreté, vaguement heureux de se savoir

capables de cet exploit dont ils n'avaient jamais entendu parler avant, mais sur le point d'en oublier tout. Jamais, pour ma part, je ne suis parvenue à y voir autre chose que de la neige.

/ 116

Ma famille a pensé que je m'y prenais mal ou que je ne comprenais pas les instructions – j'ai beaucoup de difficulté à mémoriser des consignes ou les règles d'un jeu. Il faut que tu fixes le livre intensément, de très proche, pendant trente secondes, et après tu relaxes tes yeux et tu recules le livre très doucement, et l'image va *apparaître*. Le bout où l'image apparaissait, c'était le moment où leur discours perdait toute précision et où je me mettais en colère, j'exigeais des réponses, des explications scientifiques, comme si le fait de savoir exactement de quel phénomène optique il retournait m'aurait permis d'en percevoir les effets. Je n'ai jamais su apprendre autrement. Je me souviens de mon parrain, assis à côté de moi sur la causeuse en velours, qui voulait m'aider, me convaincre que c'était simple. Je n'avais qu'à faire un effort, de la bonne façon. Il me répétait exactement les mêmes instructions. On peut tout réussir, dans la vie, si on y met du sien. Je me fâchais contre lui aussi.

/ 117

C'est assez odieux, quand on y pense. Je suis une élève exécration. Ça m'irrite quand on tente de m'aider. J'ignore quel trajet parcourent les consignes, les leçons, les règles, une fois qu'on me les a dites. Je sais que je les ai absorbées. Je n'ai pas besoin qu'on me répète deux fois la même chose. Mais je ne sais pas pour autant comment exécuter... comment exécuter quoi que ce soit, en fait. Comment exécuter quoi que ce soit que je n'aie pas réussi au premier essai.

On peut m'enseigner ce que je sais déjà, au fond. Par exemple, quand mon père m'a fait remarquer que nos vêtements plissent, aux coudes et aux genoux, que les jupes et les chemises tombent sur le corps en toutes sortes

de drapés. J'avais onze ans. Je dessinais dans ma chambre, je ne sais pas ce que mon père faisait là. Il était peut-être monté déposer une pile de vêtements propres sur mon lit. Il a allumé ma lampe de travail en disant que ça irait mieux de même et que j'allais bousiller mes yeux si je m'obstinais à dessiner dans le noir. Je ne me souciais pas de ce genre de choses. Il a regardé mon dessin. J'étais fière d'une petite fille que je venais de finir. Son visage était réussi, les yeux symétriques, l'expression perspicace et brave, elle souriait, d'un petit sourire en coin qui nous indiquait qu'elle était plus perspicace que mignonne. Elle portait des jeans, un t-shirt, elle avait une main dans le dos et une main pas finie. Je la lui ai montrée, je voulais qu'il me félicite, mais il mordait très rarement quand j'allais à la pêche aux compliments. Je ne suis même pas sûre qu'il ait reconnu que le dessin était bon. Il m'a dit qu'une paire de pantalons, ce n'est pas deux rectangles parallèles. Premièrement, on a des genoux et un bassin, et le tissu s'accumule, se fronce à ces endroits-là, où ça plie, le tissu se plie en accordéon. Il a pris un crayon, il a tracé quelques lignes figurant une jambe fléchie à quarante-cinq degrés, et il a ajouté dans le coin intérieur quelques traits en forme de rayons de soleil. Il m'a montré sa chemise à carreaux. Regarde, a-t-il dit, regarde les lignes sur mon bras, elles ne sont pas droites non plus, elles suivent la forme de mon bras. Quand la chemise est sur le cintre, les lignes sont droites, mais quand je l'ai sur le dos, quand je bouge avec, les lignes deviennent courbes. J'ai compris ce qu'il voulait dire. Au niveau de son coude, les lignes convergeaient, elles tombaient dans le creux, dans l'ombre. Je n'avais pas besoin de savoir exactement dans quel angle se déforment des lignes droites tracées sur un plan chiffonné. Je ne suis pas un ordinateur. J'étais capable intuitivement d'évoquer le phénomène.

Mon père est sorti de ma chambre. Je venais de franchir au moins deux niveaux dans le jeu vidéo des arts plastiques. J'étais maintenant capable d'ajouter plein de mouvement à mes dessins, je pouvais en quelques traits représenter une chemise qui ressemblait dix fois plus à une vraie chemise que celles que je dessinais avant. C'était important. Dessiner un personnage, dessiner une maison, dessiner une rivière, ce n'est pas reproduire exactement chaque cheveu du bonhomme, chaque caillou au fond de la rivière, chaque brique de la maison. C'est placer sur une feuille, avec la main assurée de celle qui sait comment les choses sont faites, assez d'indices pour que celui qui regarde reconnaisse ce qu'il connaît.

Mais quand ça ne me rentre pas dans la tête, ça ne rentre pas. Quand ça ne veut pas ressortir, inutile de s'acharner. J'ignore pourquoi je n'arrive pas toujours à exécuter ce que je sais. À prouver aux autres que je sais ce que je sais. Ça me rend folle. Quand je suis arrivée au secondaire et que j'ai tenté d'apprendre l'algèbre, quel fiasco ça a été. Comme j'aimais pourtant écouter les explications de mes enseignants, l'idée qu'en dessous du monde visible s'observaient des mécanismes infimes, constants, qui maintenaient chaque chose en équilibre, toutes forces en tension! Quand on s'adressait à moi dans cette langue, je comprenais, et les questions me venaient alors en trop grand nombre et j'épuisais les profs les moins patients, qui me demandaient de m'en tenir au programme. En algèbre, si je parvenais à réduire une équation correctement, c'était par hasard. Je me serais sans aucun doute plantée à essayer de résoudre le même problème cinq minutes plus tard.

Quand on essaie de m'aider, je m'énerve. Quand on déplore que mes performances ne correspondent pas à mon potentiel, je me fâche. Je le sais. Je déteste qu'on me répète des choses que je sais. Je me mets en colère avant même d'avoir entendu et tant pis si je me prive de connaissances réellement nouvelles. J'ai trop honte, je me sens trop stupide, je me sens démasquée, et tout de suite je me convaincs qu'il faut me défendre.

J'ai refusé de m'avouer vaincue par *Magic Eye*. On me disait de laisser faire, de lâcher le livre si ça me frustrait autant. C'était censé être amusant. J'ai passé une heure le nez dans le livre, à le rapprocher, à l'éloigner de mon visage, je l'ai fixé de loin, pendant de longues minutes, puis de près, et j'ai observé ses motifs sur des zones d'un pouce carré dans l'espoir d'y déceler

la silhouette d'une créature plus vaste. La nausée m'a prise. Une longue, pulsante douleur traversait mes globes oculaires et mon crâne. Mon père, mes oncles, mon frère ont critiqué ma technique.

— Ça marche pas! ai-je répliqué. Y a rien!

Sans y croire, je les ai accusés de l'avoir inventée, la maudite pyramide égyptienne, et on me répondait, on argumentait comme s'il existait une réponse pour me satisfaire, jusqu'à ce que ma mère m'ordonne d'arrêter ça, en ajoutant sûrement que je rendais le moment pénible pour tout le monde.

C'était le dessert, et ma grand-mère a servi de la tarte au citron et de la tarte au sucre, elle a réchauffé des beignes et posé une boîte de chocolats After Eight et un bol de bonbons sur la table. J'ai eu du lait froid dans une tasse à café. J'ai mangé peu et beaucoup réfléchi. Ma grand-mère passait les commandes de thé et de café, de sucre et de crème, et moi j'ai requis l'attention de mes parents. Je me sentais apaisée, mais je les poussais peut-être dans leurs derniers retranchements, j'épuisais leur patience, à peine cinq minutes après avoir monopolisé l'attention de toute la famille en rendant déplaisant et lourd un moment qu'on voulait ludique et *bref*. Je leur ai demandé si, selon eux, c'était possible que ce soit la faute de mes yeux, et non la mienne, s'il était possible que mes yeux soient physiquement incapables de voir les images en trois dimensions, de se contracter, de se décontracter au bon moment, de se synchroniser pour percevoir sur la page ce que leurs yeux parvenaient à déceler en un instant. Ils n'en avaient aucune idée.

/ 121

Chez l'ophtalmologue, parmi les nombreux tests auxquels on m'a soumise à répétition, il y avait le test de Wirt, aussi appelé le test de la mouche. Il revenait à la fin de chaque examen annuel, quand on avait fini d'évaluer ma vision de proche et de loin, mon astigmatisme et le reste. J'étais sur la chaise de la technicienne et je portais des lunettes rouge-vert. Avant le test de la mouche, la technicienne m'en faisait passer un autre dont j'ai oublié le nom. Elle promenait une sorte de cuillère blanche devant mes yeux, que je devais suivre du regard à travers les lunettes rouge-vert. Elle me demandait parfois de quelle couleur je voyais la cuillère, ce qui me semblait étrange

parce que je la voyais de la couleur de la lentille à travers laquelle je décidais de regarder. Ça ne contentait pas la technicienne, une Française à la voix un peu cassante. C'était toujours la même. Comme mon ophtalmologiste, elle m'a vue grandir mais, contrairement à lui, elle n'aimait pas beaucoup mon attitude. J'avais un peu peur d'elle, je m'imaginais qu'elle était toujours fâchée contre moi. Je n'avais jamais entendu quelqu'un qui parle comme elle, un accent comme le sien. Elle continuait de balayer mon champ de vision avec sa cuillère, répétant sa question comme si elle tenait elle aussi à ce que je réussisse son examen, comme si j'aurais pu le réussir en me forçant un peu plus. De fatigue, je cédaï et j'arrêtais de penser, je répondais un peu au hasard, comme un robot, je nommais la couleur que je voyais à cette seconde précise, entre deux clignements d'yeux, et en songeant que cela n'avait aucun sens.

Enfin elle sortait le cahier de la mouche. Je conservais mes lunettes rouge-vert, identiques à celles qu'on nous fait porter aujourd'hui au cinéma 3D – quelle horreur. Elle ouvrait le cahier, qui n'en était pas vraiment un, une lourde reliure en similicuir à deux volets. À droite, en pleine page, l'illustration d'une mouche très détaillée. À gauche, des rangées de symboles et d'animaux superposées. Des lapins, des chats, des singes, des coqs, chacun dans une vignette carrée. Et dessous, une mosaïque de cercles disposés dans des losanges aux coins arrondis. J'aurais aimé qu'on me laisse plus de temps pour manipuler l'objet et observer la mouche, le dessin de ses yeux prismatiques, de ses ailes au motif délicat, mais on n'avait pas que ça à faire. La technicienne disait que ce livre bizarre servait à évaluer ma vision en trois dimensions. À travers mes lunettes rouge-vert, j'aurais dû voir la mouche se détacher de la page, comme posée sur la page. J'avais l'impression de voir plusieurs fois le même dessin de mouche, imprimé sur des feuilles de mica ou de papier calque superposées, ou peut-être une seule fois le même dessin, à travers un verre trouble comme celui d'une vieille bouteille ramassée en forêt.

Il me fallait encore fixer les rangées de petits animaux, bien moins intéressants que la mouche, et essayer de deviner lequel était le plus « en avant ». Le coq n'était qu'une silhouette noire vue de profil, comme un pion de Monopoly. Les autres animaux ressemblaient à des imitations de personnages de Disney. Certains m'apparaissaient plus flous que d'autres, mais aucun ne me semblait prêt à sortir de la page. Je tentais d'expliquer ça à la technicienne, que les animaux ne sortaient pas vraiment de son livre,

son livre lisse et plat, ils n’avançaient pas vraiment, et je n’arrivais pas à les fixer, à me concentrer sur leurs lignes tremblantes. Ça clignotait. Ce que je voyais la seconde d’avant, je ne le voyais plus maintenant. Dis-moi seulement ce que tu penses, demandait la technicienne, mais moi, je ne pouvais être sûre de rien. Je me doutais que mes réponses ne lui convenaient pas, et j’aurais bien aimé lui donner satisfaction, j’aurais aimé la voir contente de moi. Je ne comprenais pas non plus pourquoi je devais repasser son test année après année, puisque qu’il semblait bien établi que je n’y arriverais jamais. À quoi bon réessayer si les résultats ne seraient jamais différents?

/ 122

J’observe les souvenirs préservés dans mon esprit, j’essaie de les reconstituer, je les fixe pour que se dessine au-dessus du brouillard la superforme. J’erre ainsi dans la cour d’école, j’observe les autres, je les écoute dans l’espoir d’en inférer les règles de leur monde sans y parvenir. Quand je tente de singer les règles que je ne comprends pas, ils le sentent et ils fuient. Si j’invente autre chose, ils détectent l’anomalie – immédiatement, je ne les intéresse plus.

Ils partagent un savoir qui m’exclut par nature. Les adultes sont des adultes, les enfants sont des enfants. Je reste sur les lignes de côté, j’attends d’avoir parfaitement bien compris avant de me lancer. L’expérience me l’a enseigné très souvent : si je me lance impulsivement, je le regretterai. Je serai humiliée tout de suite, ou punie plus tard, j’ignore simplement encore de quelle façon.

/ 123

Je lisais dans le salon, vautrée dans le lazy-boy ouvert, la tête posée sur l’un des accoudoirs, les genoux sur l’autre, les pieds dans le vide. Ma mère lisait dans sa berceuse, à côté de la bay-window.

— Tiens, dit-elle soudain, je pense que c’est Fannie.

J'ai senti me traverser un chaud et long frisson. Je n'ai pas bougé tout de suite. J'ai fait semblant de rester très calme. Faire semblant de rester calme revient à rester calme. Je contrôle mon corps alors que mes pensées s'agitent, je le contrôle jusqu'à ce que mes pensées se calment, quitte à ne jamais agir.

— Ah oui? ai-je dit tout en m'efforçant de rester très calme et de tuer la pointe d'espoir qui venait de naître idiotement dans ma poitrine.

Pourquoi n'était-elle pas venue sonner?

— Elle est en train de remonter en arrière, a dit maman. Avec Vanessa, je pense.

Alors ma terreur s'est muée en rage. Fannie était donc venue ici pour faire visiter mon territoire à cette fille qui exigeait de ne pas me voir par sa fenêtre, sur la rue, qui ne tolérerait pas que je rentre chez moi par le chemin le plus court parce que ça l'incommodait que j'existe. Fannie l'emmenait visiter mes sentiers, celui qui donnait sur le cimetière, celui qui menait à l'usine d'épuration, celui qui montait jusqu'à la grande tour radio. Elle l'emmènerait peut-être même visiter mon campe sous l'épinette, dont le sol couvert d'aiguilles ne se mouillait jamais et où je laissais caché un journal intime dans un sac Ziploc.

Mon champ, mes arbres à grimper, mon ruisseau et ses roches à bondir et sa cascade claire et joyeuse.

Tout ça pour se faire valoir auprès d'une petite conne, de sa conne d'amie que j'haïssais tellement.

— Pourquoi tu ne vas pas les rejoindre? a dit ma mère.

Il y avait de l'hésitation dans sa voix, elle savait que je l'haïssais. Peut-être qu'elle ne savait pas à quel point. Elle se disait peut-être qu'une réconciliation était possible, que je n'avais qu'à aller les rejoindre et à être gentille. Peut-être qu'elle avait oublié les profondeurs de haine où peuvent se perdre les enfants, ou peut-être qu'elle-même ne contenait pas cet abysse affreux, je n'en savais rien. Je ne pouvais pas concevoir que ma mère, si fine et si bonne, ait en elle la même chose que moi. Aller les rejoindre avec des biscuits, ou une balle de baseball et des mites, ou je ne sais pas quoi, alors que cette maudite salope était venue ici pour tout me voler, ma meilleure amie, mon territoire, les cachettes que j'avais montrées à Fannie, comme l'innocente finie que j'étais. Tout ce que je possédais de beau, de précieux, d'unique et de secret, dont le secret constituait la beauté, les grands yeux de vache de Vanessa se poseraient dessus, sur mon bois, l'eau

de mon ruisseau; elle les salirait, avec ses grands yeux de vache. Ça me plongeait dans une rage glaciale, que ma mère n'a pas tout à fait saisie. Elle a perçu ma rage, c'était impossible de ne pas la voir, mais elle a surestimé de beaucoup ma capacité à me contrôler.

— Tu devrais aller t'expliquer, a dit maman.

Elle a dit que le champ était à tout le monde, et je l'ai admis, sans me défâcher. Le champ était à tout monde, sauf qu'il était à moi plus. Dans les circonstances, le champ était à moi plus. J'ai mis mon coupe-vent et mes bottes, je suis sortie et j'ai marché vers elles. Elles se sont arrêtées, au milieu du chemin qui montait vers la forêt et les pistes de quatre-roues, au centre de mon champ, juste à côté de mon bosquet préféré. Bosquet était un mot que Vanessa ignorait sans aucun doute, et que Fannie connaissait grâce à moi. Des arbres serrés qui poussaient sur un lit de rocs, une saillie abrupte et soudaine de roc, elle avait surgi au milieu de mon champ des milliers d'années auparavant, une falaise entourée de pierres énormes où poussaient des arbres crochus dont les racines couraient sur les pierres comme un peuple de reptiles. Fannie l'avait appelée l'île Bizarre. Une île magique de végétation teigneuse, impossible à défricher, où ne pousserait aucun fourrage, où ne passerait aucune moissonneuse, laissée intacte au milieu de mon champ, avec ses fourmilières, ses mésanges, où je me tapissais pour observer les chevreuils, si longtemps que les mésanges revenaient se poser sur les branches autour de moi, où j'avais même rencontré une belette en tardive livrée d'hiver, encore blanche contre les herbes jaunes printanières. C'était à moi, ce lieu, ses habitants, ses plantes, son ruisseau, son ciel m'appartenaient, je les avais inventés, je les avais parcourus et cartographiés et nommés – sauf l'île Bizarre –, et elle, Fannie, elle savait tout ça et elle aurait dû savoir qu'on n'y emmenait pas en promenade ma pire ennemie juste pour se penser bonne. La seule raison imaginable de faire une chose pareille, c'était de me provoquer, pour que je sorte de chez moi et fasse une folle de moi. Elle voulait une confrontation. Parfois on agit ainsi. On traduit en actes des idées vraiment bêtes ou mauvaises en réprimant la partie de soi qui en a conscience. Parce qu'on est curieuse. C'est la même pulsion que celle qui donne envie de plonger un doigt dans la casserole de pâtes bouillante, de s'arracher une gale, la pulsion qui fait s'imaginer devant un film la vraie sensation d'une lame traversant l'épiderme, ou envoyer chier sa mère pour la première fois, à sept ans.

J'ai oublié ce que j'ai dit quand je les ai rejointes. Je me souviens cependant à quel point les enfants peuvent être limités ou maladroits en dialogues. C'est encore pire lorsqu'ils parodent, qu'ils cherchent à s'intimider. Je leur ai demandé ce qu'elles faisaient là, et elles m'ont dit qu'elles se promenaient.

— Le champ est à tout le monde, a dit Vanessa. On a le droit. Rentre chez vous, on veut pas te voir, laisse-nous tranquilles.

Fannie est à tout le monde, elle est pas juste à toi, elle est à tout le monde et elle est mieux sans toi.

Puis elle s'est approchée de moi avec l'imprudence des filles à qui on n'a jamais fait de mal. Pendant tout ce temps, Fannie restait derrière, sans rien dire. La grimace de celle qui a honte de sa petite sœur déformait ses traits. Vanessa s'est approchée de moi, et je l'ai frappée de toutes mes forces au visage, avec mon poing fermé, le seul coup de poing que j'ai donné de ma vie en dehors d'un cours de karaté. Je suis restée là quelques secondes devant elles, à fixer Vanessa qui saignait du nez, Fannie qui disait qu'elle ne voulait plus jamais me voir, puis j'ai tourné les talons et marché jusque chez nous, les jambes trop molles pour courir. J'ai tremblé deux jours durant. Je me suis repassé, incrédule, ce film de moi frappant une autre fille. J'ai regretté que ce soit sans doute fini pour de bon avec Fannie, mais à aucun moment je n'ai regretté mon coup de poing.

Le jeu était de parler de la mort et de la souffrance. Le jeu était d'inventer un long voyage. Il n'existait pas de prodige, de fantaisie dans le jeu. Le voyage était un voyage dans la frayeur. Le jeu du voyage dans la mort et dans la fuite ne nous faisait pas peur. Nous étions petites. Nous y étions bien, au plus profond du jeu. Aujourd'hui, je comprends pourquoi elle en avait besoin, Fannie. J'en avais aussi besoin. Est-ce que c'est cela, être un enfant? Étions-nous spéciales? Est-ce que c'est cela, être une enfant malade? Est-ce que c'est cela, être un duo constitué d'une enfant malade et d'une enfant bizarre, non belle, inapte à vivre avec les autres?

J'aimerais tant me souvenir mieux, mais j'ai le sentiment de tourner en rond. Je désespère de peindre une image vraie. Un portrait juste. Je ne sais pas. L'image de Fannie est indissociable d'une souffrance qui s'est étendue sur dix ans. Dont je suis gênée qu'elle soit la mienne. La souffrance stupide de celle qui n'agissait jamais. De celle qui n'a jamais que pensé, qui a regardé toute son enfance se dérouler à l'extérieur d'elle, sans qu'elle y agisse. Je regrette. Je nourris ce regret cuisant et lointain et ancien et toujours neuf, au centre duquel se trouve sa figure, qui me fait peur, qui est morte.

Un jour, nous marchions vers l'école sans parler. Nous étions en quatrième année et venions de découvrir Les Colocs. Nous avions appris par cœur les paroles de plusieurs chansons de leur premier album et nous les chantions sur le chemin de l'école. Mais pas ce matin-là, ce matin-là nous marchions tranquillement. Fannie paraissait en colère. Je n'excluais pas qu'elle soit en colère contre moi. Je n'osais pas demander, je n'avais pas le droit; elle était peut-être en colère pour une raison qui n'avait rien à voir avec moi ou quelque chose que j'aurais dit ou fait, mais il lui importait de m'impliquer dans sa colère et son inquiétude. Il lui importait de ne pas me soulager, de ne me fournir aucune explication, de me maintenir à la bonne distance, disponible, désirante, prête à acquiescer à toute demande. Nous avions chanté tous les matins de la semaine. Aujourd'hui elle avait à peine dit Salut. Je n'avais pas envie de chanter, mais je pensais aux chansons. Je fredonnais involontairement en respirant, je produisais ce semblant de chant réflexe, je le croyais imperceptible, inspire, expire, trois ou quatre notes solitaires, mais elle l'a entendu. J'étais une enfant. Je m'entendais, j'aurais voulu cesser, je savais que c'était étrange, je savais que ce n'était pas normal, mais je comptais sur l'univers pour m'éviter l'embarras. J'étais incapable de me retenir, de toute façon. Peut-être que j'avais envie de chanter. Peut-être que ce matin-là je n'avais pas envie de silence, et que j'avais trouvé la façon la plus minime d'attirer son attention, de briser le silence, de susciter

une réponse, n'importe laquelle. Je n'avais pas le droit de parler, n'importe quel début de phrase aurait déclenché une crise. Je le savais, alors j'ai trouvé la façon la plus discrète de déclencher la crise, si discrète que je pourrais tout nier par la suite, oublier moi-même que c'est ce que j'avais voulu.

Peut-être que j'aimais entendre cette musique fluette sortir de moi sans y penser, et sans la taire. Fannie m'entendait, et elle a demandé, elle a demandé si j'étais en train de chanter, pour que j'avoue mon crime. J'ai dit que je ne chantais pas. J'étais gênée, j'étais nerveuse, mais je n'ai pas pu résister. J'ai continué exactement comme si elle n'avait rien dit. Elle a explosé. Elle a crié que je l'énervais, que je devais arrêter, arrêter de chanter en respirant, arrêter de chanter, arrêter de respirer, que ce n'était pas normal. J'ai inspiré profondément, je lui ai dit de s'étouffer. Elle n'allait pas se mettre à contrôler ma manière de respirer. Je parvenais si rarement à me fâcher. Étouffe-toi, avec tes petits ordres. Plus tard, quand on se réconcilierait, elle insisterait sur la terrible méchanceté de l'expression. Elle m'expliquerait que je n'avais pas le droit d'utiliser ces mots-là avec elle, ces mots qui lui rappelaient la maladie et la mort. Ça s'est passé juste avant qu'elle parte pour Sainte-Justine, pour l'implantation de son pacemaker, on s'est réconciliées juste à temps pour que je puisse la reconduire chez elle après l'école, la veille de son départ. Je ne la verrais pas pendant plus d'un mois, pendant toute son interminable convalescence. Je m'excuserais, et je me sentirais coupable et monstrueuse. Mais aussi, je me sentirais manipulée. D'accord, c'était débile, ce petit fredonnement sur la rue. Ce n'était pas une raison pour essayer de me dicter mes moindres faits et gestes.

J'ai marché jusqu'à l'école, le plus vite possible. Je savais que c'était me condamner, pour un temps sur lequel je n'aurais pas de contrôle, à la solitude totale. Ça ne me dérangeait pas. Elle m'abandonnait toujours la première. J'avais si rarement l'occasion de retourner contre elle la peine qu'elle me causait, que j'endurais avec dévouement, parce que je savais qu'elle était spéciale, elle était unique, elle était précieuse, parce que ses désirs étaient plus importants que les miens. J'avais bien le droit de répliquer de temps en temps. J'avais bien le droit de la blesser, moi aussi.

Fannie ne m'a plus jamais parlé qu'en cachette, à l'abri du regard des autres, après le coup de poing à Vanessa. Elle n'a plus marché avec moi pour aller à l'école. Elle ne m'a plus téléphoné le soir ou invitée à jouer avec elle le samedi. Ça ne suffisait plus de m'éviter dans la cour d'école, elle a coupé tous les ponts. En cachette ou dans des occasions rigoureusement codées qui ne me permettaient pas de m'imaginer que nous étions redevenues amies.

Un peu plus d'un an après cet après-midi-là, qui passerait comme un seul instant, nous entrerions au secondaire, elle au privé à Sherbrooke, au Mont Notre-Dame, et moi à la polyvalente. Ma sixième année au complet, je l'ai passée à peu près toute seule, à me méfier de chacun. Dépourvue du liant de l'amitié et de la conversation, cette année est encore plus floue que les autres dans ma tête. Elle ressemble à une maison effondrée. À un drap en boule au bout du lit, avec son motif chiffonné, ses plis par centaines, ses crevasses obscures. Il y a des images, des scènes sans date. D'innombrables journées désertes, sans relief humain, sans joie. Et, vers la fin, je retrouve cet après-midi où elle a appelé, pour une raison bidon que j'ai oubliée, un prétexte tellement futile que cela ne sert à rien d'en inventer un, peut-être pour que je l'aide avec un devoir. Les examens de fin d'année s'en venaient. On était en juin. Elle m'a appelée parce qu'elle avait envie de parler, au fond.

Elle avait peut-être une question sur la pratique de softball. Elle avait peut-être besoin d'un lift pour une partie à Magog ou à Fleurimont. Même si Fannie n'était plus mon amie, je m'étais réinscrite dans l'équipe, même si Fannie disait à tout le monde qu'elle m'haïssait.

Une semaine ou deux avant qu'elle ne me téléphone, pendant une pratique, j'ai senti que quelque chose n'allait pas. Toutes les filles me regardaient étrangement, mais aucune ne m'a expliqué ce qui se passait. Je portais mes chaussures à crampons, mes bas blancs, mon pantalon de balle noir et un t-shirt blanc. Nous étions alignées à la limite du champ, le talon sur le gazon et les orteils sur le sable, en demi-cercle, et nous attendions les balles que le coach frappait vers nous. Il les lançait dans les airs, les cognait avec précision et elles tombaient quelques mètres devant ou derrière nous. Je détestais l'exercice, mais il m'arrivait de réussir à en attraper une, parce que le coach nous les envoyait si calmement. Ce jour-là, même si les filles se trouvaient toutes à plusieurs mètres de distance, je sentais une tension, je sentais que quelque chose se préparait, qu'un coup s'en venait. Je n'avais pas de raison particulière de le penser, j'étais simplement habitée en permanence par ce sentiment. Sauf que ce jour-là, je le ressentais puissamment. J'en avais mal à la tête. J'avais envie de m'enfuir. J'avais envie de quitter l'équipe, de lâcher le softball, de ne plus tolérer ce sentiment oppressant une seconde de plus.

Puis le coach nous a appelées au banc pour nous donner des instructions en vue de l'exercice suivant. Les filles chuchotaient en me regardant pendant qu'il parlait. Il nous a renvoyées sur le terrain. C'est alors que Fannie a marché vers moi et m'a lancé, fort :

— Il faut que tu t'achètes une brassière, on voit tes mamelons à travers ton chandail!

Elle avait parlé d'une voix assez brusque, ça la gênait visiblement. J'ai tout de suite deviné que les autres l'envoyaient, elles avaient décidé que ce serait à Fannie de me le dire, elle qui avait déjà été mon amie. C'était un travail un peu sale, quelqu'un devait quand même s'y abaisser. Personne n'a ri de moi. J'ai rougi jusqu'aux cheveux et mes yeux se sont remplis de larmes. Je n'ai pas pu empêcher les premières de rouler sur mes joues, j'ai retiré ma mite pour les essuyer. Le visage de Fannie s'est radouci, elle se tenait à moins d'un mètre de moi, elle a parlé encore, juste assez fort pour que je l'entende :

— C'est pas grave, c'est normal. Dis-le à ta mère, elle va t'emmener chez Sears t'en acheter une.

Elle a écarté le col de son t-shirt, elle m'a montré un bout de bretelle, un bout de bonnet blanc triangulaire décoré de dentelle rose. Elle s'est sauvée en courant.

Je me présentais aux pratiques, je m'assoiais sur le gazon, ni trop près ni trop loin des autres filles. J'attendais que ça commence et je tournais dans ma tête les quelques mots à employer si l'une d'elles m'adressait la parole. J'écoutais les instructions du coach, j'attendais passivement que quelqu'un accepte de se jumeler à moi pour les exercices de lancer. J'étais bonne frappeuse, bonne voleuse de buts parce que j'étais téméraire sur le terrain.

Pour qui vit dans un état de peur perpétuelle, en a l'habitude, ça peut devenir facile de faire croire aux autres qu'on n'a peur de rien. Voler un but, ce n'est pas la fin du monde quand on passe sa vie convaincue qu'en permanence quelqu'un nous attend au détour pour nous attaquer. Je m'animais un peu quand je permettais à l'équipe de marquer, quand je frappais un double ou un triple, pendant un court instant j'avais l'impression de mériter ma place dans l'équipe, et le son de ma voix, mes cris d'encouragement, mon rire ne me dégoûtaient pas, je craignais moins de dire quelque chose de déplacé.

Sans grande subtilité, Fannie a évacué son prétexte dans la première minute. Elle a demandé ce que je faisais de bon. Je ne faisais pas grand-chose. J'étais allée à quelques soirées dansantes à l'école primaire de Saint-François, où personne ne me connaissait. Je m'y étais d'abord rendue avec une autre fille sans gang qui m'avait invitée. Elle s'appelait Tania et elle était venue me rejoindre devant le babillard de l'école, devant l'affiche, un carton orange où on lisait en lettres tracées au pochoir les mots DANSE et PARTY 10 À 12 ANS. Tania m'avait demandé si je voulais qu'on y aille ensemble. Ma mère était venue nous reconduire à dix-huit heures et nous chercher à vingt-deux heures. Nous avons passé une première heure à jaser timidement, debout devant une rangée de casiers dans un gymnase d'école primaire décoré de banderoles et de ballons. Deux garçons jouaient les DJ. Nous n'avions pas de passé, ici; nous avons douze ans et nous nous réjouissions de n'avoir pas de passé. Nous avons rencontré une bande de garçons et de filles qui portaient les cheveux longs et des t-shirts de groupes

de rock. Vers le milieu de la soirée, on avait fait jouer du Metallica et du Nirvana, et j'ai regretté d'avoir mis mon polo à rayures beiges et noires plutôt que mon t-shirt de Kurt, recroquevillé sur sa guitare, au milieu des fleurs à New York. Nous avons reproduit du mieux que nous pouvions les mosh-pits que nous avons vus à MusiquePlus. Une demi-heure avant que ça finisse, j'avais dansé des slows avec trois garçons différents et j'en avais embrassé un sur la bouche deux fois – sans la langue. À la fin de la soirée, je suis montée dans la voiture de ma mère avec Tania et je lui ai annoncé que j'avais un chum. On s'est parlé au téléphone quatre fois par semaine pendant un mois et demi, sans jamais réussir à organiser une visite chez l'autre, sauf la fois où je suis retournée à une de leurs danses, brûlante de timidité et d'exaltation. Je ne l'ai pas embrassé avec la langue ce soir-là non plus et, le mardi d'après, juste avant ma pratique de balle, il m'a appelée pour me dire que c'était fini, qu'il en avait assez de l'amour à distance. Ça m'avait rendue très heureuse, pendant six semaines. Jamais je ne m'étais sentie plus normale, même quand les filles de l'équipe m'ont accusée d'avoir inventé mon chum pour me rendre intéressante. C'était un petit bollé comme moi, et il était *rock*. Fannie m'a écoutée, elle a exprimé une joie sincère, même si c'était fini, parce qu'elle comprenait bien quelle importance avaient eue pour moi ces quelques semaines. Avec les garçons comme en tout, elle était plus rapide, et elle m'a raconté à son tour comment elle s'était retrouvée dans une relation secrète avec un garçon plus vieux qu'elle, qui avait doublé une année, un garçon de sixième vraiment grand, au sourire un peu croche, au visage maigre qu'avait déjà reconfiguré une première poussée de testostérone. Il fumait la cigarette, et donc elle avait fumé des cigarettes avec lui. Ils s'étaient embrassés avec la langue plus de fois qu'elle pouvait compter, mais elle m'en avait raconté trois en détail, toutes les minutes qui l'avaient menée dans sa chambre avec lui, collée dessus. Elle était heureuse et excitée que ça lui arrive et cet après-midi-là elle était contente de me le raconter. On a parlé au moins une heure. Juste avant de raccrocher, on s'est souhaité bonne chance à l'école secondaire. On avait passé un bon moment à se parler et on se l'est dit. Puis on a raccroché, en paix. Je savais que c'était la dernière fois qu'on se parlait, mais je ne ressentais pas de tristesse.

III

ATTENTION

OceanofPDF.com

On était à la fin du printemps, presque au mois de juin déjà, j'avais douze ans et j'achevais ma sixième année. Cette année, je l'avais passée à peu près seule, seule dans ma tête. Comme c'était ma dernière année dans cette école, je n'ai pas fait trop d'efforts pour remédier à la situation. J'ai attendu que ça finisse. Avec le retour du soleil et la fonte des neiges, ce sentiment d'avoir hâte que l'année finisse m'a accompagnée partout, il s'est insinué dans mon corps comme une faim, ou comme l'envie de courir, et il est devenu de plus en plus fort. Depuis peu c'était possible de partir pour l'école vêtue d'un t-shirt et de son coupe-vent, et de revenir à la maison en manches courtes. Dans les arbres, les bourgeons gonflaient à vue d'œil, sur le point d'éclore d'un seul coup. Quelques semaines avant, ma mère m'avait emmenée chez Sears pour m'acheter une brassière minuscule, toute de coton blanc et doux, aux bonnets en forme de demi-lune et munie d'un fermoir devant, surmonté d'une petite boucle en satin rose. Au bout de deux minutes, je ne sentais plus le plastique froid du fermoir sur mon sternum, j'en oubliais presque que je portais une brassière.

L'année d'avant, pas très longtemps avant que je frappe Vanessa au visage, j'avais passé la nuit avec Fannie dans sa tente. L'été était arrivé subitement, bien avant la fin des classes. Les parents de Fannie avaient un immense terrain entouré de haies. Dans un coin, sous les arbres, on pouvait s'imaginer en forêt, ou du moins s'imaginer n'être plus en ville quand les voisins éteignaient leurs lumières et s'endormaient. Tout l'après-midi, la

maison et la cour avaient été pleines, les deux sœurs de Fannie avaient invité des cousins, et à un moment nous nous étions retrouvées avec quelques ados dans le sous-sol, en quête de fraîcheur, devant un Super Nintendo. L'une de leurs cousines m'intimidait plus que les autres, elle avait le teint rouge et les cheveux blonds blancs, elle parlait d'une voix brusque, elle riait fort, j'étais persuadée qu'elle me trouvait conne. On jouait à un jeu de rôle, *Mario RPG*, ou bien *La légende de Zelda*. L'un de ces jeux où l'on progresse en enquêtant, en visitant des villages et en discutant avec les paysans. Cette fille, quand c'était son tour, sautait les dialogues le plus vite possible, comme si c'était la chose la plus plate du monde. Ça m'énervait. Ça m'horripilait qu'on m'empêche de lire. Mon frère faisait pareil quand il avait la manette et parfois on en venait aux mains parce qu'il ne me laissait pas le temps de lire. J'ai demandé à la cousine ce que ça donnait de jouer si elle sautait par-dessus les dialogues. Les villageois détenaient des informations importantes, c'était idiot de s'en priver. Elle a poussé un énorme soupir et elle m'a ignorée. Le tour de la sœur de Fannie est arrivé, celle qui m'avait déjà gardée, qui m'avait donné des trucs en dessin, qui aimait les livres elle aussi. Elle, elle lisait les bulles, peut-être qu'elle voulait me faire sentir un peu plus détendue, peut-être que ça l'intéressait, je ne sais pas. C'était écrit en anglais, mais j'en comprenais de grands bouts, et je me suis mise à traduire ce que je pouvais à voix haute, pour Fannie.

— Tu lis l'anglais? a demandé la cousine.

Je la trouvais agressive, j'ai failli me défilier, dire non, mais elles avaient bien vu. J'ai bafouillé quelque chose, un peu, pas tout, mais elle ne m'a pas écoutée, elle a juste dit, encore plus fort :

— Coudonc, t'es-tu bollée?

Dans sa bouche, le mot sonnait comme une insulte affreuse. J'ai encore failli dire non, mais je me la suis fermée et je me suis renfoncée dans ma section de divan modulaire.

/ 135

Enfin seule avec Fannie dans la tente, je me suis sentie apaisée, comme d'habitude. De me montrer au milieu des autres avec elle me rendait

tellement nerveuse, j'étais soulagée que tout le monde soit parti, et elle aussi, je pense. Je pense qu'elle devait se fatiguer, elle aussi, à force de rayonner, de commander, d'inspirer l'amour.

Nous avons parlé des changements qui survenaient dans nos corps. Nous les surveillions depuis plusieurs mois déjà. Ses sœurs lui avaient montré comment se raser les jambes, et elle me l'avait montré à son tour. Nous avions onze ans. J'avais pris le rasoir de ma mère et je l'avais fait, dans la douche. Je pense que je m'imaginais que ma mère ne s'en rendrait pas compte, mais évidemment elle a vu que je m'étais servie de son rasoir et elle m'en a parlé au coucher, assise au bord de mon matelas, avant de me dire bonne nuit et de chanter.

/ 136

Mes parents nous chantaient *La nuit court après le jour*, à mon frère et à moi, chaque soir, quand nous nous mettions au lit. C'est une berceuse tirée de *Passe-*

Partout. Puis ils nous embrassaient et ils éteignaient les lumières de nos chambres. Ils nous l'ont chantée très tard, jusqu'au début de l'adolescence. À l'écrire ainsi, « très tard », j'ai l'impression de porter un jugement; je reconduis le jugement de ceux à qui je l'ai avoué. Je n'ai pas à avoir honte. Mes parents nous ont chanté *La nuit court après le jour* jusqu'à ma sixième année. Je ne me rappelle plus s'ils ont continué à la chanter à mon frère après qu'ils ont arrêté de me la chanter à moi. Je ne leur ai pas demandé, je crois, de cesser de chanter. Ça ne m'a pas traversé l'esprit, je n'ai jamais atteint ce moment où je me serais jugée trop grande pour entendre chaque soir les adorables paroles de *La nuit court après le jour*. Je ne me sentais pas « bébé » pour autant. Je ne dépendais pas de ce rituel pour m'endormir. C'était simplement la manière consacrée de se dire qu'on s'aimait, souvent un prétexte pour rire en chantant avec la voix de Daffy Duck, en se bouchant le nez, en remplaçant les voyelles par des *o* ou des *u*.

/ 137

J'avais essayé de demander la permission de me raser à ma mère, avant de prendre son rasoir en cachette. Elle m'avait donné la seule réponse possible. Tu es trop jeune, sur tes jambes, ce n'est pas du vrai poil, à peine un duvet, tout blond, imperceptible. Elle avait ajouté, peut-être pour me faire peur, peut-être parce qu'elle le croyait, les deux sans doute, que, si je me rasais maintenant, ça repousserait noir pour sûr. Alors que si je décidais d'attendre un peu, je découvrirais peut-être que ma pilosité naturelle est très pâle et fine. Beaucoup de femmes regrettaient d'avoir commencé à se raser les jambes trop tôt. J'avais la vie devant moi pour me lancer dans l'entreprise rebutante, ennuyeuse, toujours à recommencer du rasage. Les coupures, le feu du rasoir, les produits coûteux et puants, tellement de trouble. Pourquoi je ne me laissais pas être une enfant quelques mois, quelques années encore? Les autres filles ne riraient pas de moi pour ça. Mais les autres filles se rasent, elles. Et si les autres filles vont toutes se jeter en bas du pont, vas-tu y aller?

/ 138

Elle s'est assise sur le rebord du lit. Elle m'a dit que quelqu'un avait utilisé son rasoir. Je lui ai montré mes jambes. Elle a demandé si je m'étais coupée, puis elle m'a dit d'utiliser de la mousse à raser, une bonne quantité pour éviter l'irritation et les coupures, mais de ne pas virer folle non plus. Elle m'a dit qu'il fallait raser à rebrousse-poil. De faire attention sur les genoux, en fait il valait mieux ne pas me raser les genoux. Ne te rase pas les cuisses, m'a-t-elle dit. Jamais. C'est stupide et inutile. Enfin elle m'a expliqué que, même si ça s'appelle un rasoir jetable, on peut le réutiliser une ou deux fois, sans exagérer. Rien n'est plus douloureux qu'une coupure faite avec un rasoir émoussé. Et si je devais me couper avec un rasoir rouillé, il faudrait aller à l'hôpital pour me faire vacciner contre le tétanos.

/ 139

Le soleil avait plombé toute la journée sur la tente, elle avait retenu beaucoup de chaleur. La lumière de nos lampes de poche avait attiré des insectes sur la tente, et des araignées si énormes que nous avions peur de les chasser d'un coup sur la toile. Nous tentions le coup tout de même, à tour de rôle, et nous hurlions quand les araignées en panique tombaient et se raccrochaient à la paroi. Bientôt nous avons abandonné, nous nous sommes assises en tailleur sur nos sacs de couchage dézippés, et nous avons parlé, nos lampes de poche déposées sur le sol au milieu des emballages de barres tendres, vêtues de t-shirts Humeur Design et de grands pantalons de pyjama. C'est ma mère qui avait confectionné les miens, dans le sous-sol, sur ses vieilles machines industrielles, peut-être pour économiser, ou parce que c'était difficile de trouver quelque chose qui ne soit pas rose dans les magasins. Elle avait choisi un coton marine imprimé de fleurs blanches. Fannie ne craignait pas le rose. Le jour, pour aller à l'école, elle portait sa queue de cheval très haut sur la tête et cachait son élastique avec une espèce de cône en plastique étrange d'où ses cheveux dorés, souvent gaufrés, sortaient comme d'une fontaine. Ses parents lui avaient acheté un manteau en denim avec une broderie de chat en arrière, le chat jouait d'une guitare électrique rose. Elle était très fière parce que son manteau était *rock*. À ce moment-là, quand elle voulait dédaigner les choix vestimentaires des autres, par exemple celui de mon jeans cigarette aux fleurs jaunes et blanches sur fond mauve, elle en disait que ce n'était pas rock. J'avais beau répondre que ça n'avait pas rapport et que son chat guitariste à paillettes n'était vraiment pas rock non plus, ça n'entamait pas son assurance, sa conviction que ses goûts ne pouvaient qu'être meilleurs que les miens. Ça ne m'empêchait pas d'aimer mes vêtements, et je ne me suis jamais mise à les choisir pour lui plaire. J'aurais simplement préféré qu'elle me laisse avoir mes propres goûts sans faire de tout un concours. Mon t-shirt était décoré d'une illustration de Sylvester, au-dessus de sa tête, c'était écrit SUFFERIN SUCCOTASH, et je n'avais aucune idée de ce que ça voulait dire. Je l'avais acheté pour Sylvester, pour avoir l'occasion de dire à qui me parlerait de mon t-shirt que je l'aimais, que je comptais pour le chat, et que rien ne m'aurait fait plus plaisir que de le voir un jour attraper Tweety, cette créature dénuée de charisme.

Fannie m'a annoncé qu'elle avait maintenant un peu de poil sur le pubis. Du poil comment? ai-je demandé. Juste un peu de poil blond. Comme sur les jambes? Genre. Et c'est apparu du jour au lendemain? Elle ne savait pas.

C'était probablement arrivé graduellement. Elle n'osait pas le dire à sa mère, elle avait comme peur que sa mère le voie. Elle me l'a montré, elle a baissé juste un peu sa culotte pour que je voie ce qu'elle voulait dire. Je lui ai décrit mon propre pubis. C'était arrivé très soudainement, un soir en sortant de la douche je les avais vus, les poils, il y en avait trois, ils étaient noirs, ondulés, ils avaient poussé au centre du triangle dont j'ignorais qu'on pouvait l'appeler « mont de Vénus ». J'ai pointé l'endroit du doigt, Fannie a ouvert grand la bouche. Montre-moi! a-t-elle dit. J'ai refusé d'abord, mais Fannie ne m'a pas laissé le choix, elle s'agitait, affirmait que c'était injuste parce qu'elle, elle m'avait montré. Ça me gênait : son affaire, c'était comme si elle m'avait fait regarder son bras, c'était le même poil que sur son bras, alors que le mien était dégueulasse, c'était du poil extraterrestre, il avait l'air vivant, presque, il m'évoquait trois minuscules couleuvres, quelque chose du genre. Elle a insisté, elle a promis qu'elle ne rirait pas. J'ai donc cédé. J'ai tiré sur l'élastique de mon pantalon de pyjama, et elle m'a observée, comme si mes poils étaient des scarabées multicolores, ou un objet étrange, mystérieux et splendide. Puis j'ai remonté mes culottes et nous avons éclaté d'un long rire convulsif, essoufflés comme si nous avions couru.

/ 140

Mes menstruations sont arrivées à la fin de ma sixième année. D'abord j'ai vu une tache de sang au fond de mes petites culottes, si trouble, si peu rouge que je ne comprendrais pas immédiatement ce que c'était. Deux jours après la première tache, il n'y avait plus de doute possible et ma mère m'a montré comment déballer une serviette sanitaire et conserver le plastique pour y cacher la serviette usagée avant de jeter le tout proprement dans la poubelle, comme un bonbon, comme un kleenex. Puis elle a soupiré, regardé au plafond une seconde.

— J'imagine qu'il faut que je te dise que tu es devenue une femme maintenant.

J'ai ri.

— S'il te plaît, dis pas ça.

Elle l'a quand même dit à sa mère, quand sa mère l'a appelée cet après-midi-là. Alexie est devenue une femme.

/ 141

Je marchais seule à la sortie des classes, il restait à peu près un mois d'école. Je longeais la clôture du terrain de balle. J'ai entendu mon nom, mais je ne me suis pas retournée. Je ne me retournais jamais la première fois, dans l'espoir qu'on se soit trompé. J'aurai mal entendu, on aura décidé de ne pas me parler finalement. Je ne voulais pas avoir l'air empressée ou avide de contact humain. On a appelé encore, j'ai entendu des pas derrière moi, quelqu'un qui courait pour me rattraper.

C'était Jade. Elle m'a dit qu'elle cherchait quelqu'un pour participer à l'expo-sciences avec elle, deux semaines plus tard.

Elle portait un jeans étroit vert bouteille avec un t-shirt noir de garçon, à manches longues. J'avais un jeans identique. On nous verrait souvent, dans l'année qui suivrait, habillées comme des jumelles, en vert et noir. Elle avait des petites lunettes ovales à monture de métal argentée pour corriger sa myopie, et attachait ses cheveux aux fines boucles en queue de cheval sur sa nuque, comme les garçons. Yeux bleus immenses légèrement inclinés vers l'intérieur, fins sourcils, bouche mince, lèvre supérieure en forme d'accolade. Ses passions, c'était la nature et le dessin. Elle vivait avec ses parents et ses deux petites sœurs sur une des belles rues de Windsor, qui ressemblait à la mienne, sauf que les maisons étaient plus luxueuses. Ses deux parents travaillaient à la Domtar. Chez elle, la chambre des parents était cinq fois plus grande que les chambres des enfants. Il y avait un bain-tourbillon, une piscine creusée, un cinéma maison, un foyer.

Elle m'a décrit son projet de kiosque, pour l'exposciences, un kiosque sur les rapaces. C'est cool! ai-je dit, heureuse qu'elle pense à moi, qu'elle ait envie de réaliser quelque chose avec moi. Ça me surprenait, je n'avais pas parlé à Jade depuis longtemps, je ne parlais pas à grand monde, à vrai dire, j'attendais que l'année scolaire se termine pour me terrer à la maison avec mes livres, mes cahiers, mes crayons, pour jouer dans les bois, rouler à vélo sur la Route Verte entre Lennoxville et North Hatley, être la joueuse

fantôme de mon équipe de softball, ce sport d'équipe qui n'exigeait presque aucun esprit d'équipe.

— Super! a dit Jade. Alors j'avais pensé que tu écrirais les textes et que moi, je ferais les dessins.

Voyons donc. Je me suis braquée tout de suite.

— Autrement dit, je fais tout le travail et toi t'as tout le fun. Pas question.

Elle a essayé d'argumenter, sa petite voix tremblait un peu, elle m'a dit qu'elle était tellement *pas bonne* en français, et qu'écrire, c'était dur. Sa force, c'était le dessin, particulièrement le dessin d'animaux. Et moi, j'écrivais bien, ça me venait facilement, tout le monde le savait. Elle m'offrait de transcrire mes textes sur les affiches, de sa belle main. Elle sous-entendait que ma calligraphie n'était pas à la hauteur, et elle avait raison. N'empêche.

— Je dessine aussi bien que toi. Je vais faire la moitié des dessins. Arrange-toi pour écrire la moitié des textes.

À prendre ou à laisser. Je l'imaginais déjà en train de récolter tous les compliments, toutes les félicitations pendant l'exposition, ça me mettait en colère. Dessiner, c'est un talent merveilleux. L'amour de la lecture rendait suspect. Un vocabulaire diversifié, les *grands mots*, ne pouvait servir qu'à se penser bonne. On ne le formulait pas ainsi autour de moi, mais c'était évident. Écrire facilement et vite, c'était en soi une sorte de maladie, semblable au jaillissement incontrôlé d'un fluide corporel. La maladie du langage, la honte de parler. Tais-toi, tu parles trop. Arrête avec tes commentaires.

Jade n'a pas eu le choix d'accepter. J'ai reformulé ses phrases et elle a tout recopié sur nos affiches de son écriture ronde et pleine de fioritures. Nous avons présenté notre kiosque sur les rapaces, nos grands dessins de faucons et de pygargues sur carton géant, nos illustrations réalisées au crayon mine, des buses, des chouettes et des vautours, sous plastique, alignées sur notre table. Nous étions habillées pareil ce jour-là aussi. Puis nous avons passé l'été à grimper aux arbres en attendant de rentrer au secondaire, à la grande école qui faisait peur. Nous avions nos arbres préférés, souvent des pins blancs, aux quatre coins de la ville. L'un d'eux se trouvait à côté du terrain de baseball, il devait mesurer vingt-cinq mètres, isolé au milieu d'une grande étendue d'herbe. Ses branches poussaient en forme d'échelle, à bonne distance l'une de l'autre. Une fois qu'on avait

réussi à s'agripper à la première, on grimpait jusqu'en haut sans difficulté. Nous le faisons souvent. Nous regardions les parties en nous émerveillant que personne ne nous sache là. Imagine si on tombe, nous disions-nous, mais nous ne tombions pas. Nous redescendions et nous allions à la cantine pour acheter des frites à un dollar, servies dans des sacs en papier, nous les arrosions de vinaigre jusqu'à saturation, sur les miennes je rajoutais du sel comme de la neige. C'était l'été 1996.

/ 142

*La nuit court après le jour
Le jour court après la nuit
Ils font le tour de la cour
Bon dodo, mon ami*

*Fais des rêves en couleur
Avec des fleurs, des cœurs,
Le petit matin s'en vient
Il n'est pas bien bien loin*

*La nuit court après le jour
Le jour court après la nuit
Ils font le tour de la cour
Bon dodo, bonne nuit*

/ 143

Je n'étais nullement destinée à devenir une bonne dessinatrice. En troisième année, j'ai décidé de m'améliorer. Je n'avais aucun talent, ma calligraphie était affreuse, je détestais le découpage et la plupart des projets imposés dans les cours d'arts plastiques, mais l'idée de dessiner, l'idée de me distinguer par le dessin, me plaisait. Dans notre classe de troisième année, la professeure, Monique, avait installé au mur un tableau où chaque élève

devait inscrire le titre des livres qu'il lisait. Nous disposions de beaucoup d'espace. En théorie, nous étions censés remplir le tableau en quelques mois. J'ai manqué de place après une semaine. Monique m'a demandé si je lisais tous ces livres-là pour de vrai; ça m'a beaucoup insultée, alors elle s'est reprise, elle a dit que je n'étais pas obligée d'écrire le titre de chacun des livres que je lisais. Je n'ai plus rien inscrit sur le grand carton jaune. Jusqu'à Noël j'ai observé la progression des autres. Non seulement personne ne m'a rattrapée, mais certains de mes camarades ont laissé leur section complètement vide.

Une fillette de ma classe, Stéphanie, était plus douée que les autres. Ses dessins avaient l'air moins bébé. Ils ressemblaient presque aux dessins des livres de La courte échelle. Je l'ai observée. Je me suis rendu compte qu'elle utilisait quelques techniques très simples. Premièrement, elle ne traçait pas un rond complet pour la tête de ses bonshommes, comme nous le faisons tous alors. Juste un U qu'elle laissait ouvert en haut. Elle plaçait les yeux au milieu de ce U, le nez et la bouche en dessous. Puis elle ajoutait les oreilles, de chaque côté du nez, et le cou, et enfin les épaules. Les épaules et le cou ne comportaient pas d'angle. Elle ne rajoutait les cheveux qu'après avoir fini le visage. Je me suis empressée de l'imiter. Les autres filles m'ont traitée de copieuse, mais ça ne m'a pas trop remuée. Pourquoi aurais-je été obligée d'inventer à partir de rien une nouvelle technique pour dessiner des bonshommes alors qu'il en existait déjà une? Stéphanie devait l'avoir apprise de quelqu'un elle aussi, une grande, sans doute. En quelques semaines, j'étais devenue meilleure dessinatrice que toutes celles qui m'avaient traitée de copieuse. Je ne me suis jamais trouvée aussi bonne que Stéphanie, mais je n'ai jamais cessé de dessiner. Stéphanie, elle, ne m'avait pas traitée de copieuse. Elle m'encourageait, parfois elle lâchait quelques mots tout bas, quand elle passait à côté de mon pupitre, oh, je l'aime celui-là, ses yeux sont beaux. Ça voulait dire quelque chose. Elle comprenait quelque chose que les autres ne comprenaient pas, sur le dessin, sur la manière d'apprendre le dessin, et peut-être quelque chose d'autre, que tous nous étions trop petits pour appeler de l'art.

Les bonhommes ont envahi les marges de mes cahiers. Les enseignantes me grondaient quand elles les découvraient, mais ça n'a pas suffi à me faire perdre mon habitude. Ça me faisait un bien incroyable d'occuper mes mains. Le dessin m'aspirait dans un tunnel de concentration où j'étais à l'abri, comme les chats qui se croient invisibles quand ils se tiennent

derrière un rideau de billes, ou derrière une plante dont les feuilles leur bloquent la vue. Ils croient que, s'ils ne voient pas ou ne regardent pas les humains ou les chats dont ils désirent se cacher, ces humains ou ces chats ne les verront pas non plus. D'une oreille, de très loin, j'entendais l'enseignante livrer sa matière et j'étais capable de répondre si elle me questionnait. Je regardais ma feuille, mon dessin, ma main qui dessinait sans relâche. La majeure partie de mon esprit était occupée, non pas à en décider, mais à prévoir les prochains mouvements de ma main qui les exécutait. C'était presque comme si le dessin se dessinait lui-même, comme s'il exprimait sa volonté par ma main. Quand j'avais un problème, quand ma main ne savait pas comment le résoudre, le charme se rompait et je bousillais mon travail. C'était le contraire de ce que je vivais quand je faisais du sport. Le dessin ne se laissait pas rationaliser. Il s'agissait d'absorber une énergie présente dans le monde, dans l'air, et de la laisser passer par ma main. Les traits qui n'apparaissaient pas magiquement étaient rarement bons. Je ralentissais et appuyais trop fort sur le crayon, puis je n'arrivais plus à effacer proprement les lignes qui devaient disparaître. Je ne possédais pas encore les notions d'esquisse ou d'étude. J'étais incapable de recommencer un dessin. Un dessin que je ne réussissais pas du premier coup était perdu à jamais.

/ 144

Ma gardienne de l'époque, la sœur aînée de Fannie, m'a montré comment plier une feuille blanche en deux pour former un livret. Elle avait treize ou quatorze ans. Pour dessiner un bonhomme, elle faisait les yeux, le nez, la bouche, puis dessinait la ligne de mâchoire en forme de U et rajoutait les cheveux par-dessus. Elle avait inventé un personnage de petite fille qui s'appelait Henriette. Elle racontait ses aventures en quatre cases. Ou huit. Il suffisait de plier deux feuilles et de les brocher ensemble. Il faut brocher très près du pli, sinon on perd trop d'espace et le livret est dur à ouvrir, à manipuler. J'ai essayé de donner à mon propre personnage de fillette un nom adorable et étrange comme Henriette. Je regrettais qu'Henriette soit déjà pris, comme si j'aurais pu y penser moi-même. Je ne sais plus quel prénom j'ai fini par choisir, et il ne reste plus rien de mes ébauches de

bandes dessinées. Tout le plaisir était dans la création de la page couverture. Inventer le titre, l'écrire en lettres géantes, réaliser l'illustration. Je mettais le paquet, je sortais mes crayons de couleur. Ma gardienne avait un style qui me rappelait le dessin de mode, même si ses personnages avaient de grosses têtes rondes et des silhouettes enfantines. Je dis le dessin de mode parce que c'est le premier domaine où je retrouverais l'idée de tracer les lignes de contour en noir sans remplir avec de la couleur, de colorier doucement et partiellement, comme pour ombrer.

Si on appuie trop fort sur le crayon de bois, on n'arrive pas à créer d'aplats homogènes, on abîme le papier, ça fait bébé. Rien dans la réalité n'est lisse ou plat. Les lumières et les ombres changent les couleurs des objets, les étoffes se plissent et le noir s'accumule dans les crevasses. Les ombres poudrent les yeux des personnages, garçons ou filles, et le soleil, quand il tombe sur les chevelures, laisse une trace blanc pur, aveuglante.

/ 145

Avec Jade, on dessinait tout le temps. Souvent, on dessinait la même chose en même temps. Des arbres aux mille ramifications, au feuillage en dentelle. Des animaux. Nous allions à la bibliothèque emprunter des livres de photographies, de félins surtout. J'avais un style plus hachuré que le sien, je réparais souvent mes erreurs en ombrant agressivement, à gros traits noirs. Je dessinais beaucoup de visages, des visages rêveurs, tristes ou colériques, rarement des visages heureux, parce que le sourire faisait partie des rares difficultés presque insurmontables pour nous, avec les mains et les chaises. Nous étions persuadées que la faculté de dessiner des sourires, des mains ou des chaises déciderait de la possibilité ou de l'impossibilité de faire carrière en arts. Jade ne dépassait jamais l'étape des yeux; après avoir dessiné les yeux, elle échouait à disposer le reste des traits harmonieusement, et elle avait du mal à dessiner la ligne de la mâchoire. Selon moi elle se nuisait en essayant de produire des visages parfaitement beaux. Elle s'était dotée de principes très stricts qui régissaient sa notion de beauté. Elle appliquait sur ses dessins aux lignes impeccables et pâles des ombres comme des fumées, dégradées, estompées à la perfection. Pour elle, ce qui était beau était doux, aérien, et simple. Il n'était pas question pour

elle de dessiner une personne en colère. Pas question pour elle de se mettre en colère dans la vie, non plus. Si on le lui demandait, elle allait toujours bien. Elle marchait à petits pas pleins de grâce, sur le bout des pieds. Elle était si mince qu'en première secondaire, elle empruntait les cotons ouatés de sa sœur de six ans. Elle éternuait et ça sonnait comme le miaulement d'un chaton nouveau-né. Elle faisait partie du club de natation, où j'ai nagé avec elle un an avant de lâcher, et elle était la meilleure, elle nageait avec une aisance exceptionnelle. C'était la championne du cent mètres libre, du cent mètres papillon et des épreuves à quatre nages, toutes distances. Elle battait les filles du programme de sport-études du Triolet. Je croyais sincèrement qu'elle aurait pu rejoindre ce programme et devenir une athlète de niveau national. Mais le fait est qu'elle n'aimait pas être la meilleure. La natation lui avait donné de magnifiques bras musclés et définis, et ça l'embarrassait beaucoup qu'on les remarque. Lors des tests de conditionnement physique, en éduc, elle arrivait à faire dix chin-ups, soit plus que la plupart des garçons, ça la faisait rire confusément de fierté et de surprise. Quand elle s'est mise à s'habiller en fille et à soigner son look, vers quatorze ans, elle a remplacé ses jeans verts et ses t-shirts de gars par des vêtements étroits marine ou gris. Plus rarement noirs. Elle a commencé à attacher ses cheveux plus haut sur sa tête, en chignons élaborés. Elle les lissait maniaquement sur son crâne. Personne n'a plus revu ses boucles. Elle a remplacé ses lunettes honteuses par des lentilles cornéennes. Puis elle a refusé les avances d'un nouveau garçon par semaine jusqu'à la fin de son secondaire.

Je ne le lui ai jamais dit, mais j'ai regretté longtemps l'époque où on était pareilles, deux filles qui n'avaient plus envie, soudain, de se dépêcher de devenir des adolescentes, qui préféraient grimper aux arbres, plus haut que les fils électriques.

/ 146

En secondaire deux, j'ai acheté un cahier, un énorme cahier Canson, et un ensemble de crayons mine plus ou moins gras ou durs, et j'ai commencé à les traîner partout. Quand je n'avais pas d'amie dans une classe, j'allais directement m'asseoir à mon pupitre et j'ouvrais ce cahier. Je dessinais des

visages, des mains, des fleurs et des arbres. Parfois des animaux, surtout des chats. Les personnages de *Sailor Moon*. Ma préférée, Sailor Mars, avait de longs cheveux d'un noir bleuté, les yeux mauves, une jupe rouge. Elle vivait dans un temple, avec son grand-père et ses deux corbeaux. C'était la plus belle, et la plus féroce. Je rêvais de créer une bande dessinée. Je dessinais tout le temps. Le dessin me plaçait dans un rapport idéal avec les autres, ceux à qui je n'avais pas envie de parler. Ça me donnait l'air très occupée, très concentrée. Ça me permettait d'écouter toutes les conversations sans éveiller la suspicion. Ça m'absorbait tout entière, mais ça projetait aussi une image. Tout le monde pouvait voir ce que je faisais, et voir à quel point ce que je faisais était beau. Le dessin ne m'attirait que des paroles bienveillantes, à peu de choses près. Mais personne n'osait vraiment m'aborder, concentrée comme j'étais, silencieuse, et visiblement absente du monde réel. Je ne cessais pas de dessiner pendant les cours, pendant que les profs parlaient, et je voulais que tout le monde le voie. Je retardais le moment d'ouvrir mes cahiers d'exercices le plus longtemps possible. J'envoyais aux autres le message que je me foutais d'eux, mais qu'ils n'aillent pas non plus croire que je me souciais de ce qui se passait en avant, de la pauvre personne qui se démenait au tableau et qui, au moins une fois en début d'année, essayait de me coincer en me posant une question-surprise. Je feignais alors de me réveiller d'un long sommeil et demandais au prof de répéter – que j'aie compris ou non la première fois. Puis je fournissais la bonne réponse, sans me dépêcher, mais sans hésiter. On me laissait tranquille après. Peu à peu, j'apprenais qu'à défaut de posséder l'assurance à l'intérieur de soi, on peut la projeter à l'extérieur. Personne ne verra la différence.

/ 147

L'atelier d'arts plastiques se trouvait au sous-sol d'une aile de l'école où l'on n'allait jamais, entre les locaux administratifs et l'école de métiers. Le premier jour, presque tout le monde est arrivé en retard. On y descendait comme dans la salle des machines d'un sous-marin, on entrait par une lourde porte double en métal dans un espace comptant plusieurs divisions. Devant, un grand atelier au sol de ciment, au plafond haut parcouru de

multiples conduites d'eau ou de chauffage. Le long des murs, plusieurs armoires métalliques grises d'allure industrielle, des étagères et des tables surchargées de matériel taché de peinture. Pinceaux et brosses de toutes tailles, disposés dans des contenants de plastique récupérés, crins vers le haut, eux aussi tachés de peinture. Je m'y sentais bien. À notre gauche s'étirait un long corridor mal éclairé qui servait de réserve et de rangement pour les travaux des élèves. Quelque part, on ne savait exactement où, s'y trouvait le four à céramique. Avec Jade et notre amie Roxanne, on y passait beaucoup de temps. Nos heures du midi se déroulaient entre l'atelier d'arts et le local de jeux de société, où on jouait aux pichenottes, entourées de garçons qui s'apprenaient les échecs ou alors tenaient d'interminables parties de Donjons et Dragons. On s'était liées avec Roxanne à la piscine. Elle avait un an de plus que nous, très peu d'amis, c'était honteux parce qu'elle était la bonté même. Une grande fille puissante, aux épaules rondes et larges, avec le genre de poitrine qui aurait détourné bien des filles de la pratique des sports, mais pas elle. Au quatre cents mètres relais quatre nages, Roxanne était la brasse – et moi, le dos, que je nageais très bien, le seul style où j'arrivais à m'illustrer par des troisièmes ou des quatrièmes places. J'ai oublié qui nageait le papillon dans l'équipe. En cas de besoin, Jade ou Roxanne le pouvaient. Je n'ai jamais assimilé la séquence des mouvements de cette nage, ses ondulations qui sollicitaient des muscles inconnus. Il faut que tu t'imagines que t'es une sirène, ou un dauphin, affirmait Jade, qui illustrait ses propos en mimant des vagues de la main. J'étais incapable de mimer des courbes avec mes bras, comme elle, avec tout mon corps encore moins. Jade plongeait en dernier, et elle remontait celles qui nous devançaient si on avait pris du retard. On gagnait souvent le relais. On dit qu'une chaîne est aussi forte que son maillon le plus faible, mais au relais quatre nages, la force de notre chaîne, c'était Jade, sa rapidité, ses aptitudes physiques merveilleuses. Roxanne, elle aussi, était une fille sportive, et l'année où l'école a fondé un club d'athlétisme, on s'est inscrites, elle et moi. J'étais en quatrième secondaire. J'ai réalisé cette année-là que j'aimais courir, et j'ai réalisé cette année-là que mon amie Roxanne était forte, puissante, une guerrière superbe qui lançait le poids comme si c'était une balle de tennis. Quand je l'ai rencontrée, elle avait treize ans et des cheveux blonds presque blancs aux pointes, longs jusqu'aux fesses, une longueur qui représentait six ans de pousse, qui remontait jusqu'à sa tendre enfance. Elle avait un côté très puéril qui allait

bien avec le nôtre, à Jade et à moi, une grosse voix et un rire explosif. Les garçons ne l'appréciaient pas beaucoup, et c'était réciproque. Je me souviens d'une fête où des imbéciles qui se prétendaient nos amis ont essayé de la saouler avec du gin à cochons. Ça ne s'est pas déroulé comme prévu. Premièrement, elle te buvait ça sans broncher. C'est comme ça qu'ils ont eu l'idée de lui en faire boire plein. Ils étaient tout à leur concours de virilité, à boire leur gin à même la haute bouteille verte, à l'étiquette en forme de cœur, en réprimant leurs grimaces; Roxanne a demandé à goûter. On lui a dit qu'elle n'aimerait pas ça, comme si elle avait eu cinq ans. Alors elle a exigé de goûter, et les garçons ont ri fort en la voyant avaler une longue gorgée, ils ont crié « ooooooh! » comme au hockey. Ils lui en ont donné d'autre. Ils lui ont passé la bouteille et elle a avalé de grandes gorgées de gin comme si c'était de l'eau. Les garçons hurlaient de rire tandis que Roxanne buvait, bien plantée sur ses deux jambes. Toujours debout. Moi, j'étais assise près du feu. Je fumais du pot en vidant doucement mes bières. Je venais de sortir de ma grande période noire. Je portais un énorme chandail en laine rouge avec un veston d'homme dix fois trop grand, en tweed gris, mes pattes d'ef déchirées et rapiécées avec du tissu à fleurs, des chaussures de skate rouge vin, bombées, avec des lacets jaunes, trois foulards dans le cou. La combinaison des chaussures et des jeans me donnait la silhouette d'Astro le petit robot. Je venais d'acheter mes lunettes en plastique rouge. Les lunettes de plastique venaient de revenir à la mode. Je fumais du pot dans ma pipe en laiton et en bois teint en rouge. J'adorais le rouge. Roxanne buvait du gin à cochons, Jade avait froid, et moi je fumais et je tendais ma pipe aux garçons à côté de moi en les avertissant : il est fort, tombe pas dans les pommes. Les murmures de stupéfaction ont commencé à se répandre autour du feu, les garçons avaient cessé de rire. Roxanne était debout, et elle continuait à rire, et à crier, et elle redemandait du gin. Elle tombe pas, disaient-ils. Elle est pas tuable. Elle les a tous couchés.

Le soir du lancement de *La nageuse au milieu du lac*, je me suis retrouvée un moment seule avec Patrick, après que ses deux étudiantes étaient parties.

— Elles ont de la classe, tes étudiantes, ai-je dit.

Il y a eu quelques secondes de silence. J'ai ajouté :

— Leur avenir est tout tracé devant elles.

Il a acquiescé.

Il y avait de moins en moins de monde dans le bar. J'étais censée faire le tour des gens qui restaient pour leur demander s'ils voulaient souper avec nous. J'attendais que ça se vide encore. J'avais trop de mal à me souvenir qui j'avais déjà invité, qui avait accepté, et je me sentais mal de déranger.

— On est loin du style que j'avais au cégep.

— Oh oui, a dit Patrick avec son petit sourire, et le plus ténu des rires dans sa voix. Toi, tu étais répulsive.

J'ai pouffé, parce que je savais toute l'affection que renfermait le commentaire. C'était très juste. Je me voulais répulsive, quand je superposais deux et trois manteaux, quand je portais des lainages qui ressemblaient à des tapis, quand je mélangeais les imprimés, quand je portais des colliers en perles de plastique de quatre pieds de long avant que ça revienne à la mode, avec mes six boucles d'oreilles, mon anneau dans le sourcil, mon khôl, mes sacs facteur où je traînais assez de stock pour partir trois jours sans avoir à revenir à la maison, mes jupes par-dessus mes pantalons, ou encore mes jupes avec deux paires de collants filés, une paire de bas aux genoux plus des jambières faites avec les manches de mes vieux chandails, jamais moins de deux camisoles à bretelles spaghetti l'une par-dessus l'autre, et jamais sans mon écharpe grosse comme ma tête s'il faisait moins de vingt-deux degrés dehors. Une fois, je suis sortie dans une discothèque avec des amis, le soir de l'Halloween. Le portier m'a donné le rabais pour les personnes déguisées. Alors l'année d'après, le jour de l'Halloween, j'ai mis des bas résille, une minijupe, une chemise blanche. Je me suis fait deux tresses, et j'ai dit à tout le monde que j'étais Britney Spears. Patrick avait raison. Je lui ai dit que j'étais heureuse qu'il se sente libre de dire des affaires de même. Il a répondu qu'il était heureux qu'on soit devenus amis. Moi aussi, je l'étais, je le suis.

La nouvelle prof d'arts s'appelait Jacqueline. Quand elle est arrivée, Jade et moi étions en troisième secondaire. On l'a adorée dès qu'on l'a vue. Je suis devenue sa préférée presque tout de suite. Après quelques mois, elle me disait des choses comme :

« Tu me fais penser à moi quand j'étais jeune. »

« Tu es une coloriste née. »

« Épile jamais tes sourcils, ils sont parfaits comme ils sont. Mais tu peux les brosser, si tu veux. »

Quand les autres élèves de la classe avaient besoin d'aide pour comprendre la perspective, dessiner un humain assis, elle m'envoyait les conseiller. Ça me gênait, mais je ne le disais pas. J'étais excellente pour créer des nuances de peinture. Dès que quelqu'un avait besoin de la fameuse, maudite, *couleur peau*, ou de brun, on m'appelait, Jacqueline et bientôt les autres élèves eux-mêmes. Couleur peau, c'est beaucoup de blanc, une grosse goutte de jaune et une minuscule goutte de rouge. Pas le contraire, sinon tu te retrouves avec du rose bonbon et tu ne peux rien faire avec ça. Le rouge est plus fort que le jaune, et le jaune est plus fort que le blanc. Il faut une infime quantité de rouge pour affecter le blanc, et une énorme quantité de blanc pour affecter le rouge. Du brun, ça se fait en mélangeant deux couleurs complémentaires, ou les trois couleurs primaires. Les trois couleurs primaires sont magenta, bleu royal et jaune. Les couleurs complémentaires sont rouge et vert, mauve et jaune, bleu et orange. C'est plus facile d'obtenir du brun en mélangeant les complémentaires, parce qu'on a juste deux couleurs à mélanger, et non trois. Chaque combinaison de couleurs secondaires donne un brun différent. Mon préféré, le plus riche, était celui obtenu en ajoutant une goutte d'ultramarin dans une grosse quantité d'orange. Mais ça en fait beaucoup, il faut avoir besoin de beaucoup de brun. Sur l'échelle de pugnacité de la peinture, l'ultramarin n'a de rival que le mauve tout fait, de la teinte d'une aubergine, et le noir. Personne n'essayait de mélanger ce mauve-là – une goutte de ce mauve-là dans du jaune produisait un genre de vert chaud, caca d'oie, à deux gouttes on obtenait déjà un indescriptible kaki, à trois gouttes le brun résultant était encore brun, presque noir, pas vraiment utilisable. Le bleu, le mauve, le noir tachent. J'essayais de l'expliquer aux autres. Ils n'écoutaient pas. Ils ne voulaient pas apprendre, ils voulaient juste leur couleur. Ça me sidérait qu'ils ne veuillent pas apprendre, ne serait-ce que pour ne pas avoir à me le redemander chaque fois. J'aimais tellement la peinture, comme seule une

ado peut aimer et probablement aussi comme seuls ceux qui sont devenus peintres continuent à aimer la peinture. Tout le monde faisait involontairement du brun, du gris, du kaki, et pourtant personne n'y arrivait quand il en avait besoin. Je ne crois pas être le genre d'adulte qui déciderait un jour de se racheter de la peinture et un chevalet pour y consacrer ses après-midi, le dimanche dans le garage. Mais quand j'y repense, la joie et le désir qui me reviennent, la jouissance qui me revient sont incomparables. Quand je repense au dessin et à la peinture, je dois admettre que j'ai perdu quelque chose, un lien plus direct et fécond avec – avec quelque chose, je ne sais pas trop quoi, mon propre talent, mon moi profond, le pouvoir intuitif et associatif du cerveau humain, les forces occultes de la nature, les chemins secrets reliant les objets et les êtres du monde. J'étais convaincue d'être une artiste, je l'affirmais quand on me demandait ce que je voulais faire plus tard, je répondais que je ne voulais pas de métier, seulement faire de l'art, que je trouverais le moyen, le mode de vie qui me permettrait de ne jamais travailler comme les autres l'entendaient, et de toute façon, même si je l'avais voulu, un vrai travail, je ne pourrais pas avoir ça, un patron, des responsabilités, un horaire, des échéanciers, un code vestimentaire, ce serait impossible de me l'imposer, aucun patron ne le pourrait et je ne pourrais me l'imposer à moi-même, je ne tiendrais pas, c'était inimaginable.

/ 150

Sur l'heure du midi, je rangeais mes cahiers et mangeais mon lunch assise avec Jade et Roxanne, au pied de nos casiers, puis on se rendait au local d'arts. Au début Jacqueline fermait la porte pendant une vingtaine de minutes avant de nous laisser entrer, puis elle a fini par comprendre que nous n'entraînerions pas d'amis avec nous. Nous étions tranquilles. Je travaillais sur mes propres dessins ou je finissais ce que j'avais commencé en classe. Jacqueline s'asseyait sur une table avec sa tasse de thé, et elle nous regardait faire. Jamais je ne me suis demandé si elle peignait, dessinait, sculptait toujours. C'était une femme dans la jeune cinquantaine aux cheveux bouclés coupés au carré, teints en roux. Elle portait parfois des lunettes en forme de demi-lune, parfois non, souvent des bijoux en argent sertis de turquoises, et des colliers en corail qui dataient des années

soixante-dix. Des jeans bleu pâle, de larges ceintures en cuir et des bottines à semelle tracteur ou bien des mules, exactement ce qu'on s'imagine d'une prof d'arts. Elle portait souvent une chemise de travail blanche ou un sarrau. Elle parlait fort, sa voix n'était pas aiguë, mais elle était perçante. Pas méchante, mais autoritaire. Dans la conversation, cette voix prenait facilement une tonalité virulente qui me plaisait beaucoup. Quand elle leur formulait des conseils, ses élèves se sentaient souvent critiqués injustement, et beaucoup la détestaient. Pas moi. Je me reconnaissais là-dedans, j'étais contente de côtoyer une femme qui n'était ni exagérément douce ou mielleuse, ni timide, ni hautaine, simplement une femme capable de dire le fond de sa pensée sans se soucier de paraître déplaisante, une femme qui à plus de cinquante ans était encore capable de s'exprimer avec ardeur, ne se mourait pas prématurément d'ennui. Je supposais qu'elle n'avait pas de mari, ou bien un mari qui lui ressemblait, pas d'enfants, ou bien une ou deux grandes filles déjà parties de la maison, une maison que j'imaginais en périphérie d'un village à vingt minutes de voiture de Windsor, sur une terre de quelques acres, entourée d'un ou deux bâtiments de ferme en bois grisonnant. Je voulais être elle.

/ 151

Au cégep, j'ai choisi de m'inscrire en arts et lettres. Les études de lettres m'attiraient parce que j'aimais lire. J'aimais aussi écrire, j'avais de la facilité à écrire. Je refusais de tenir compte des maximums de mots imposés pour nos compositions. J'écrivais deux fois plus long et je remettais mes pages sans me relire. J'ai choisi arts et lettres parce que j'aimais lire, et parce que je sentais, confusément, que j'avais besoin du surcroît de culture générale que se vantait d'offrir le programme : cours d'histoire, d'histoire de l'art et de la littérature, de littérature mondiale, il y avait même un cours de théorie littéraire, et des ateliers de création. J'aimais connaître des choses. J'aimais me savoir savante. Et je crois que j'ai eu un peu peur des ateliers immenses du programme d'arts plastiques du cégep de Sherbrooke, où déambulaient en chantant, en s'invectivant des dizaines d'artistes extravertis, tous plus beaux les uns que les autres, à se relayer pour choisir le CD suivant, à fabriquer des sculptures en fer et en bois avec des

marteaux, des bancs de scie, des fers à souder, des fusils à colle et toutes sortes d'outils qui m'auraient paru plus à leur place dans l'atelier de mon père que dans une école. Tout le monde semblait là autant pour travailler que pour célébrer sa folie intérieure, sa profonde originalité. J'avais l'impression d'une jungle, d'une fête perpétuelle. Une partie de moi se considérait faite pour ça et l'autre avait peur – peur de ne trouver là-bas aucun endroit où me cacher, aucune paix.

/ 152

Mon école secondaire offrait un cours de théâtre optionnel à partir de la quatrième année. En troisième, début juin, j'ai coché sur le formulaire des choix de cours : Français – Théâtre. C'était la dénomination officielle. Comme je refusais de m'inscrire en maths 436, je me retrouvais avec seulement six cours de maths par cycle de neuf jours plutôt que huit, comme les autres – la majorité des élèves au moins essayaient les maths fortes, pour se garder toutes les portes ouvertes. En cinquième secondaire, ça tomberait à quatre cours de maths par neuf jours. Je ne ressentais aucun besoin de garder ouvertes les portes du DEC en sciences de la nature ou en techniques de l'informatique, et mes parents n'ont essayé que mollement de me convaincre du contraire. Sérieusement, ai-je demandé, pourquoi je me casserais la tête pendant deux ans à apprendre des affaires qui ne me seront jamais utiles, qui ne me serviront jamais au cégep en arts, alors que je peux dès maintenant passer encore plus d'heures par semaine à dessiner et à peindre? Je veux être une artiste, et les maths fortes ne me serviront pas à devenir une artiste. À quinze ans, on a le droit d'inventer, de penser son futur dans ces termes. C'est trop tôt pour les compromis.

Dans mon horaire, les maths faibles libéraient de l'espace pour trois cours optionnels. En plus du théâtre, j'avais choisi arts plastiques, bien sûr, et le cours d'arts plastiques enrichis – Arts Explo, ça s'appelait. Huit cours d'arts par neuf jours. Ça voulait dire que je passerais presque quotidiennement du temps à l'atelier – du temps de classe, en plus des heures du midi – ou que, certains jours, mon horaire ressemblerait à : Français, Histoire, Art, Art – le paradis. Roxanne avait passé l'année à nous écoeurer avec ses journées tellement relax : Anglais, Art, Art, Morale; Éduc,

Maths, Art, Art. Quelle blague. Et moi qui aurais des cours de théâtre, en plus.

L'année de ma troisième secondaire, le groupe de théâtre avait monté *La cantatrice chauve*. J'étais sortie du spectacle transportée. Je rêvais d'en être. Je me disais que je n'avais pas besoin d'un gros rôle, que ça me suffirait d'être avec eux. Quelques répliques à peine, ça me suffirait. Je m'occuperais de fabriquer les décors, de dénicher des costumes au sous-sol de l'église. N'importe quoi pour être avec eux.

/ 153

Puis la rentrée scolaire est arrivée, et au premier jour d'école j'avais du théâtre à l'horaire. Le cours avait lieu directement dans l'agora de l'école. Je me suis assise par terre, au milieu de vingt-cinq élèves de quatrième et de cinquième secondaire rayonnants de confiance et prêts pour la fête. J'étais excitée aussi, mais surtout j'avais peur. Je ne savais pas où me mettre, j'avais peur de m'asseoir à côté de quelqu'un qui aurait attendu quelqu'un d'autre, peur de me retrouver trop près, au milieu de retrouvailles où j'aurais fait tache, où mes interventions auraient dérangé. Les élèves se sont installés en constellations depuis lesquelles ils se saluaient, se demandaient des nouvelles de leur été, racontaient leurs voyages, leurs premières jobs, et ils s'esclaffaient, se félicitaient. Les plus hardis se donnaient des tapes dans le dos. J'avais remarqué depuis l'année d'avant l'habitude qu'avaient prise les élèves les plus populaires de se toucher. Ils se touchaient comme sans y penser, comme si ça allait de soi, ils faisaient quelque chose de leur aisance, ils découvraient que les amitiés, leur groupe, en prenaient de la valeur, que se toucher exprimait une appartenance, un privilège. Ils étaient bien dans leurs corps et ils se touchaient. Les garçons échangeaient des poignées de main complexes, les filles se serraient dans leurs bras. Les meilleures amies s'affichaient dans l'école en se tenant par la main. Ils avaient commencé à se faire la bise comme les adultes, quand les adultes n'étaient pas là. J'y voyais un signe de leur supériorité. Mes amies et moi ne nous touchions jamais. Entre chaque constellation, entre chaque personne, un courant passait, une énergie, qui me contournait ou achoppait à mon contact.

Le prof était un jeune de vingt-quatre ans qui avait toujours un sourire accroché au visage. Il portait des chemises amples aux couleurs les plus vives possible avec des runnings assortis. Quand il est arrivé au milieu de l'agora, il a salué ses élèves comme s'il était un garçon comme les autres, qui retrouvait ses vieux chums après les vacances. Il en a étreint plusieurs, il a échangé de vigoureuses poignées de main avec d'autres. Puis il nous a fait asseoir en cercle et il nous a souhaité officiellement la bienvenue. Particulièrement aux nouveaux. Il nous a dit de ne pas nous inquiéter, qu'ils étaient du bon monde, quoiqu'un peu excentriques parfois, mais qu'ils nous aideraient à nous dégêner, qu'on se dégênerait ensemble, qu'on apprendrait à se connaître, à avoir confiance les uns dans les autres. Si tout se passait comme prévu, à la fin de l'année, au moment de monter sur scène et de présenter notre spectacle devant toute l'école, nous aurions assez confiance les uns dans les autres pour remettre nos vies entre les mains du groupe. Mais ça ne s'accomplit pas en un jour, ça se bâtit. Dans un cours de théâtre, on ne faisait pas qu'apprendre des textes et répéter des scènes devant un décor. On n'était pas ici que pour nous déguiser. L'un de nos apprentissages serait aussi celui de nous ouvrir, de nous rendre à la fois perméables aux émotions que véhiculent les textes, puis à celles de notre personnage en particulier, mais aussi à ce que communiqueraient les autres, on apprendrait à absorber l'énergie des autres, l'énergie de la situation, et à y répondre d'une manière harmonieuse. On apprendrait à s'exprimer, et à exprimer des sentiments, des intensités dont on aurait cru de prime abord qu'ils nous étaient étrangers, mais qu'on ferait nôtres. On en finirait avec notre peur du ridicule, parce qu'on saurait qu'ici, dans cette classe, personne ne nous juge, ici dans cette classe on accueille chacun avec curiosité, dans cette classe on admire le courage nécessaire pour simplement se présenter devant le groupe.

Le reste du cours s'est passé en jeux. Le jeu de la quille, où les élèves se mettaient en rond autour de l'un de nous, qui devait contracter son corps pour lui donner la rigidité d'un tronc d'arbre puis se laisser tomber en arrière. Alors les autres formant le cercle le repousseraient dans toutes les directions sans jamais le laisser tomber à l'extérieur, au grand bonheur, aux grands rires de tous malgré les étourdissements.

Je me suis rendu compte très vite que je ne désirais m'abandonner dans les bras de personne.

Puis on a joué à autre chose, on s'est rassis en rond et on s'est pris les mains. Le prof allait ensuite murmurer le nom d'une émotion – joie, tristesse, tendresse – dans l'oreille d'une des élèves, qui devait faire passer ladite émotion à sa voisine par sa main, et ainsi de suite, dans le sens des aiguilles d'une montre, jusqu'à ce que le prof aille murmurer un autre mot dans l'oreille de quelqu'un d'autre – désespoir, honte, dégoût.

Tous les cours commenceraient par un grand rire collectif.

Je n'y suis jamais retournée, comme de raison.

/ 154

Peu avant Noël, Jacqueline m'a dit qu'elle s'occuperait des décors du gala Méritas annuel et qu'elle avait besoin de moi pour coordonner les opérations. Il faudrait créer un comité, organiser des réunions avec les concepteurs du gala, déterminer les besoins matériels, imaginer les décors, élaborer un horaire réaliste et diriger les autres membres du comité afin que tout se déroule comme prévu et soit prêt dans les temps. J'ai accepté tout de suite. Ça me tente, ai-je dit, je vais le faire. J'étais emballée qu'une adulte m'estime suffisamment pour me confier ces tâches importantes. J'ai demandé à Jade et à Roxanne de me servir d'adjointes, et cinq ou six volontaires ont accepté de s'impliquer dans le projet. À partir de là, j'ai consacré la majorité de mes midis à ce travail : dresser des listes de matériaux, produire des esquisses, rencontrer les acteurs et les rédacteurs des textes du gala – issus du cours de journalisme. Pendant trois semaines, Jade et moi avons travaillé à la fabrication de deux arbres plus grands que nous, en papier mâché monté sur une armature ayant sans doute nécessité un kilomètre de fil de fer. On avait utilisé du papier kraft pour la couche du dessus, de la teinte idéale. Ils étaient magnifiques, tordus, infiniment ramifiés, nous en étions très fières. Nous avons dessiné et peint sur des toiles larges comme les murs de la classe des fonds pour plusieurs scènes, et réalisé des tonnes d'accessoires que j'ai oubliés. Fin avril, il restait mille détails à peaufiner, et nous avions de moins en moins d'aide de la part des volontaires qui s'étaient d'abord proposés. Bientôt, ça n'a plus été que Jade, Roxanne et moi. Et Jacqueline. Bientôt, on a été le premier mai. Jacqueline

nous a convoquées à l'école un samedi, à neuf heures, il fallait finir le travail.

/ 155

On a accepté, même s'il nous semblait qu'il était un peu tôt pour s'énerver. Jacqueline avait hâte d'en finir, ça se voyait. Quand on est entrées dans le local, on l'a entendue avant de la voir, qui fouillait dans un tas de matériel à la recherche de quelque chose. Elle m'a crié après. « Alexie, sont où, les recharges des fusils à colle? » Comment j'aurais pu savoir ça? J'ai crié que je ne savais pas, j'ai entendu des claquements métalliques, et ma prof soupirer d'exaspération, marmonner quelque chose que j'ai à moitié compris. « Elle est-tu assez perdue, elle. » J'ai frémi et je me suis ressaisie tout de suite : elle en avait beaucoup sur les épaules et elle comptait sur moi. Son indélicatesse voulait dire qu'elle s'attendait à mieux de ma part. Et elle avait raison, j'étais perdue et désorganisée. J'avais peut-être promis deux semaines avant de l'aider à garder le compte du matériel et des outils, puis oublié mon engagement. J'avais peut-être perdu les recharges, je les avais peut-être rangées au meilleur endroit. Le meilleur endroit étant souvent le meilleur endroit pour les perdre. Dès qu'on avait du mal à trouver un objet, c'était logique de se tourner vers moi en premier. Jacqueline a fini par apparaître, café à la main et smock déboutonné. Elle avait l'air fatiguée, on n'entendait plus beaucoup de joie dans sa voix. Peut-être que mes souvenirs me trompent, mais Jacqueline était de plus en plus cernée. Je me sentais responsable de ses cernes et de sa fatigue. J'aurais dû l'aider, la soulager d'une partie de sa charge de travail et de son stress, mais je lui en rajoutais. Ça me donnait envie d'en faire plus, d'être meilleure. Elle avait raison. J'étais totalement désorganisée, oublieuse, la tenue du gala reposait sur ma capacité à finir ce que j'avais commencé, capacité dont jamais dans ma vie je n'avais vraiment fait montre. Je n'avais fait que des promesses.

/ 156

L'emploi étudiant le plus convoité à Windsor, c'était un poste d'été à la Domtar. On pouvait y accéder si on avait réussi son diplôme d'études collégiales et qu'on était accepté dans un programme universitaire. On avait trois fois plus de chances d'être embauché si notre père (ou notre mère) travaillait à la Domtar. Ça ne nous assurait pas une place, toutefois. Si notre père ne travaillait pas à la Domtar, on pouvait aussi être pris, on avait juste beaucoup moins de billets dans le tirage. Une fois engagé, on avait le droit de rester quatre ans, toujours à condition de rester inscrit à l'université. Le salaire était de vingt-trois dollars et quarante-cinq sous de l'heure. En 2003, c'était une fortune. En 2003, le salaire minimum au Québec était de sept dollars et trente sous de l'heure. C'est ce que j'avais gagné les deux étés précédents comme animatrice au camp de jour. Quand cette année-là j'ai été acceptée à l'UQAM en études littéraires, la première chose que j'ai faite, c'est de postuler à la Domtar. Mon entrevue s'est horriblement mal passée, comme toutes les entrevues professionnelles que j'ai vécues. J'ai été embauchée quand même, ce que l'administration de l'usine a officialisé après un examen médical complet effectué par l'infirmière de la Domtar, avec test d'urine. J'ai eu chaud. J'ignore ce qu'ils cherchaient dans notre pipi, mais je sais ce qu'ils y auraient trouvé à l'époque s'ils s'en étaient donné la peine.

Les jeunes de Windsor disaient souvent à la blague qu'ils auraient tué pour être admis à la Domtar. Ils le disaient à la blague, sauf qu'ils étaient à moitié sérieux. Quand j'ai annoncé à mes amis de Windsor que j'étais engagée, ceux qui avaient déjà eu la job m'ont félicitée avec un sourire de connivence, comme les membres d'un club n'acceptant que les êtres de la plus haute qualité. Ceux qui n'avaient pas eu la job, que leur père travaille ou non à la Domtar, qu'ils soient ou non inscrits à l'université, ont eu diverses réactions, toutes exagérées ou, en tout cas, fortement émotionnelles, démonstratives. Un ami de Valcourt m'a envoyé une claque si bien sentie sur l'épaule que j'ai failli tomber par terre. Roxanne m'a crié de manger de la merde, en riant, mais juste un peu trop fort pour que je rie avec elle. À certains je n'en parlais pas du tout, parce que je les avais entendus, les étés précédents, se mettre en rage contre l'injustice du système : l'usine ne devrait pas privilégier les enfants de ses employés. Si ton père travaille à la Domtar, il peut payer tes frais de scolarité. C'était vrai, c'était injuste, et leur ressentiment, justifié. À tous j'ai eu envie de dire, et je l'ai dit à quelques-uns, avant même ma première journée, que ça

avait l'air affreux, comme emploi, que j'avais détesté la visite guidée précédant mon entrevue, mais ce n'était pas acceptable pour eux. Pour eux je me plaignais le ventre plein. D'une voix outrée, ils énuméraient tout ce qu'ils auraient fait pour vingt-trois dollars et quarante-cinq sous de l'heure, et ça n'avait rien de digne. Ils ne pouvaient concevoir que je ne sois pas d'emblée prête à tout pour les empocher, ces vingt-trois dollars et quarante-cinq sous de l'heure. Le simple fait que je craigne l'usine, que je n'entrevoie pas avec allégresse l'été que je passerais là, leur était étranger, leur paraissait étrange. C'était pour eux la preuve de mon étrangeté à moi, une de plus, la preuve que je me pensais meilleure qu'eux, que je n'aimais pas les gens, ma ville, voire la vie elle-même. Je compliquais tout, je jugeais tout, je faisais exprès pour faire le contraire des autres.

/ 157

Un jour, j'avais six ou sept ans et la radio du coupé Grand Am de mon père a mangé notre cassette de *L'amour est sans pitié* de Jean Leloup. Nous roulions sur un chemin de campagne, les vitres baissées. Nous n'allions nulle part en particulier. La fin de semaine, parfois, quand mon père était en congé, nous partions rouler pour le plaisir, pour regarder les paysages, repérer les nouvelles maisons. J'étais très excitée à cause de la musique et je sentais que je serais bientôt capable de suivre Leloup tout au long de « Nathalie », ma chanson préférée – même si je ne comprenais rien à ce qu'il racontait, *Nathalie, dans le nez s'en est trop mis, et moi je m'en suis épris, par un bel après-midi, il y avait Hendrix Jimi, mais je n'avais pas un radis*, mais ça ne faisait rien. Puis la musique s'est brutalement chiffonnée. Ma mère a appuyé sur stop avant que le mécanisme de la radio se brise. Tout en roulant, et sans quitter la route des yeux ni hésiter une seconde, mon père a sorti la cassette du lecteur en tirant sur le ruban tout déroulé et emmêlé, et il l'a lancée par la fenêtre ouverte. Elle est tombée dans le fossé à travers les hautes herbes. Papa! ai-je hurlé. Je lui ai demandé s'il avait fait semblant de la jeter pour nous faire une blague, et il m'a répondu que non. La cassette n'était plus bonne, c'était la seule chose à faire. De mon point de vue, il avait quand même l'air de trouver ça drôle. Je sentais, d'une manière confuse, que mes parents riaient de moi. J'étais scandalisée et

j'avais des questions à poser, je voulais surtout savoir si on en aurait une autre, et quand. J'adorais cet album, cet album était essentiel à nos trajets en voiture. Mes parents m'ont dit que j'exagérais, que c'était juste une cassette, et qu'il y en avait d'autres, des cassettes. Ils devaient bien savoir que je ne m'inquiétais pas tant de l'objet cassette que de la musique dessus. J'aimais bien Niagara, mais « J'ai vu » ne pouvait pas remplacer « Nathalie ». Ils devaient bien le savoir, mais à un moment donné il faut changer de sujet. J'ai dit à mes parents que j'aurais voulu regarder la cassette brisée, essayer de la rembobiner, et sinon la jeter dans une vraie poubelle. C'est de la pollution, ai-je peut-être dit à mon père, parce qu'on nous avait enseigné à l'école que la pollution mettait la terre en danger. Alors mon père a admis qu'il n'aurait pas dû jeter la cassette et qu'il aurait pu se retenir.

/ 158

Une autre fois, j'avais encore six ou sept ans et je jouais avec mon père dans le nouveau parc aménagé à l'arrière de l'aréna Joseph-Armand-Bombardier tout neuf. On venait d'installer un module rutilant avec échelles, glissoires, structures à escalader aux couleurs primaires lustrées. Le soleil était en train de se coucher et tout brillait d'une lumière d'or. Je préférais l'un des jeux plus anciens. On avait planté dans le sol, côte à côte, d'énormes troncs d'arbre dont on avait retiré l'écorce pour former une sorte de podium, qui aurait eu cinq ou sept marches au lieu de trois. Le tronc central, le plus haut, mesurait un mètre de haut à peu près. Au début j'ai eu besoin de l'aide de mon père, qui me tenait par la main du côté gauche tandis que je parcourais la structure de haut en bas. Bientôt, j'ai gagné de l'assurance et je me suis mise à sautiller d'une bûche à l'autre, comme une chèvre. J'étais très fière de moi. Je me suis arrêtée sur la marche la plus haute et j'ai regardé devant moi, les jeunes arbres plantés dans le parc, le soleil et le visage de mon père qui semblait fier de moi, lui aussi. Nos visages arrivaient presque à la même hauteur et je trouvais fascinant de voir le monde de son point de vue. Et puis, aucune idée de ce qui lui est passé par la tête, mon père m'a donné une poussée sur la poitrine, du bout des doigts. Je suis tombée à la renverse, par terre, sur le dos. Le souffle coupé,

j'ai essayé de crier, mais c'est sorti en une sorte de gémissement qui m'a fait terriblement mal. J'essayais de reprendre mon souffle et en même temps de réprimer mes cris de douleur. Mon père m'a ramassée par terre et m'a assise sur l'une des bûches. Il a tenté de me consoler, du mieux qu'il pouvait. Quand j'ai pu reprendre mon souffle, je lui ai demandé pourquoi il avait fait ça. Il n'a pas répondu tout de suite. Je lisais de l'épouvante sur son visage, et de la confusion. Il n'avait pas vraiment de réponse à m'offrir. Pour jouer, pour tester mon équilibre. Jamais il n'aurait pensé que ça suffirait à me faire tomber, jamais il n'aurait voulu me faire mal.

/ 159

Je suis arrivée à l'atelier le samedi matin, à neuf heures, pas très contente, c'est-à-dire que je me sentais comme si je venais de naître par césarienne, comme toute ado de presque seize ans qu'une alarme a réveillée à sept heures et demie un samedi matin. Je suis passée par l'entrée du personnel et je me suis traînée vers le local, où j'ai jeté sur une table mon sac facteur, mon écharpe, ma veste et mon lunch. J'avais bien dormi, passé un vendredi tranquille avec Jade et Roxanne, vautreées dans le lit d'eau de Roxanne, qui avait sa chambre au sous-sol de la maison chez ses parents, elle avait un lit d'eau queen qui prenait la moitié du plancher, avec une télé en face, où on écoutait des films, des vidéoclips enregistrés à MusiquePlus, des épisodes de nos séries préférées, enregistrés sur de grosses cassettes en plastique.

/ 160

Le magnétoscope. Si le mot n'est pas encore devenu aussi mystérieux que le mot « gramophone », ça s'en vient. Un objet qui était pour nous si familier, dont un enfant de douze ans aujourd'hui ne pourrait deviner le fonctionnement. Quand je me l'explique à moi-même, ça me paraît également insolite.

Les émissions étaient diffusées à la télévision à des heures fixes. Le magnétoscope était branché à la télé. Cet appareil servait à visionner des

images reproduites sur bande magnétique, et aussi à en enregistrer. Quand une émission qui nous plaisait passait à la télé, on insérait l'une de ces grosses cassettes, de la taille d'un roman grand format, dans le magnétoscope. On pressait un bouton et les bobines de ruban se mettaient à tourner, et le magnétoscope à reproduire sur le ruban la trace physique, matérielle des images et du son qui apparaissaient sur l'écran. On sortait ensuite la cassette de là, on la rangeait et, par la suite, on pouvait visionner l'enregistrement. Si on voulait voir un épisode de série ou un vidéoclip avec une amie, on prenait la cassette, protégée par son étui en carton, et on l'emportait chez l'amie dans son sac, comme on le ferait des années plus tard avec les DVD, puis les clés USB contenant des saisons complètes de *Game of Thrones*, puis plus rien, parce qu'on peut streamer n'importe quoi maintenant.

Ah oui, et le ruban, de même que la cassette, avait deux côtés. Chaque côté avait une durée. En général, elle était de quarante-cinq minutes. Une cassette durait quatre-vingt-dix minutes au total.

Les émissions de télé étaient entrecoupées de longues séquences publicitaires, et on n'avait pas le choix de les regarder.

Si tu étais devant ta télé pendant que tu enregistras l'émission, tu pouvais dire au magnétoscope de cesser d'enregistrer quand la pause commençait, en appuyant sur un bouton de la télécommande. En sautant les pauses, tu rendais les visionnements ultérieurs beaucoup plus agréables, et tu réussissais en général à faire rentrer ton épisode d'une heure au complet sur une cassette. Encore fallait-il que tu penses à relancer l'enregistrement quand ton émission recommençait – moi j'oubliais, je passais la durée de la pause à me dire en boucle : oublie pas, oublie pas, oublie pas; et quand mon émission reprenait je posais la télécommande à côté de moi, satisfaite, et je l'oubliais jusqu'à la pause d'après, ou la suivante, auquel moment je me rendais compte qu'il me manquait la moitié de mon épisode. Il était impossible de reculer une émission transmise en direct. Et si tu enregistras quelque chose de plus long que quarante-cinq minutes, tu devais t'assurer de tourner la cassette avant d'arriver au bout du ruban, et ce, pendant une pause.

Oui, on devait physiquement éjecter la cassette du magnétoscope, la retourner, la remettre dans le magnétoscope, et appuyer à nouveau sur le bouton d'enregistrement.

Notre tâche ce samedi-là, c'était de fabriquer les décors d'un faux plateau de télévision où les acteurs du gala procéderaient à une revue de l'année qui venait de s'écouler. Ce serait l'occasion pour les gens cool de l'école de parler d'eux-mêmes, de souligner leur réussite, leur popularité et leur sens supérieur de la répartie, comme ils le faisaient déjà dans la section des potins du journal étudiant. Le plateau devait avoir l'allure d'une salle de nouvelles. Nous avions besoin d'un pupitre derrière lequel s'installeraient les deux animateurs, de micros, de caméras, et aussi d'un arrière-fond représentant le classique panorama nocturne d'une ville. Je n'avais pas trop réfléchi à la façon de m'y prendre, à vrai dire j'aurais bien aimé que quelqu'un de plus habile que moi en sculpture et en fabrication d'objets me vienne en aide. En même temps, la perspective d'admettre que je ne me sentais pas à la hauteur techniquement m'effrayait beaucoup. J'avais peur de décevoir Jacqueline, et je me sentais coupable, parce que je l'avais convaincue de ma valeur. J'avais activement travaillé à l'en convaincre. J'étais fière qu'elle me juge exceptionnelle. Elle me l'avait répété, avec insistance, elle n'en avait pas connu beaucoup, des comme moi, elle n'avait pas vu beaucoup de talent comme le mien dans sa carrière. Elle m'avait même dit qu'à l'âge de quinze, seize ans, elle n'avait pas le talent que j'avais et l'esprit que j'avais. De mon côté je savais bien que mon bon coup de crayon, mon effronterie, mon « originalité » affichée, c'était une façade pour cacher tout le reste, mais ça comptait quand même d'avoir l'estime d'une femme comme elle.

Un soir, je sortais du travail et je marchais vers le métro Mont-Royal avec un ami. On discutait de notre incapacité chronique à nous souvenir des dates des journées pédagogiques ou fériées à l'école de nos enfants. Ça venait tout juste de m'arriver, encore. J'avais oublié l'existence de l'Action de grâce et planifié un rendez-vous de travail avec un auteur. Je lui ai raconté la fois où ma mère m'avait envoyée à pied à l'école alors que l'école était fermée. J'étais en maternelle. J'ai passé une bonne demi-heure

assise dans la cour déserte, devant la porte où habituellement je faisais la file avec les autres enfants. Je suis restée assise une demi-heure, toute seule dans la cour silencieuse, à attendre – puis ma mère est revenue me chercher. L'ami m'a répondu :

— Imagine combien tu devais avoir confiance en elle! Après deux minutes, mon fils aurait conclu que papa a merdé, et il serait rentré à la maison pour me le dire.

— C'est drôle, ai-je répondu. Moi, ce que je me suis dit, c'est que c'est *moi* qui avais merdé.

Qui sait ce qui me passait alors par la tête, dans la cour déserte. Il n'y avait personne à l'école et c'était de ma faute.

/ 163

C'était une mauvaise année, c'était une mauvaise année en général, la quatrième secondaire. C'était l'année de Raté, l'année de Burn, l'année où j'ai abandonné le cours de théâtre, abandonné le projet de voyage à New York et abandonné mon journal intime. Je me traînais où que j'aille, je me sentais toujours triste, c'était devenu une seconde nature. Je passais mon temps à me demander comment il était possible de se sentir aussi triste, continuellement, comme tombant, tombant dans la tristesse, et à me demander si ça finirait un jour.

/ 164

L'anxiété peut conduire à la dépression, dans certaines circonstances. Quand une personne est stressée, son cerveau produit de l'adrénaline en quantité. C'est elle qui nous dispose à fuir ou à combattre, selon les cas : en accélérant les pulsations cardiaques et en ouvrant grand les voies respiratoires pour oxygéner à fond l'organisme. L'adrénaline s'épuise vite, son action dure à peine quelques minutes. Elle agit en interaction avec une autre hormone, nommée cortisol. On ne sent pas l'effet du cortisol dans son corps, mais c'est lui qui joue en quelque sorte le rôle de régisseur ou de

répartiteur, c'est lui qui ordonne de transformer des cellules adipeuses pour produire le sucre qui fournira l'énergie aux muscles, et de concentrer l'énergie physique dans certaines parties du corps – c'est ce qui permettra par exemple à une femme ou un homme de soulever une voiture pour dégager un enfant pris sous une roue. Le cortisol agit plus longtemps que l'adrénaline, et il faut beaucoup de temps au corps pour consommer entièrement ses réserves. On n'est pas pour autant censé vivre sous l'effet du cortisol. Mais ça arrive quand on se sent toujours en danger. La présence prolongée de cortisol dans le système peut avoir de multiples conséquences physiques, comme la prise de poids et l'obésité, l'insomnie ou des maladies auto-immunes. Et les hauts niveaux de cortisol sont aussi associés à l'anxiété généralisée, ce qui n'est pas étonnant, et sont précurseurs de la dépression, qui survient quand finalement le cerveau a vidé ses réserves.

/ 165

On dirait que les nerfs finissent par s'épuiser. Quand je sentais une menace sur moi, ou plutôt, quand je percevais que la menace pesant sur moi augmentait, j'en avais mal, souvent, le stress se manifestait sous la forme d'une douleur physique, le mélange d'un frisson dans tout le corps et d'une douleur musculaire intégrale qui circulait en moi comme un fluide, ou comme un million de minuscules aiguilles. Ça ressemblait à ce qu'on ressent quand on a la fièvre, pendant la montée de fièvre qui précède l'éclosion de la grippe. Je la ressens encore, parfois, cette douleur, quand il y a trop de tension dans l'air, pendant des conflits, quand j'ai peur que quelqu'un m'abandonne ou quand j'ai l'impression d'avoir fait une erreur impardonnable. À l'âge de quinze, seize ans, je ressentais cette douleur en quasi-permanence, jusqu'à ce qu'elle cesse et que la remplacent l'apathie, le puits de tristesse. Je me suis acheté quelques vêtements noirs pour marquer le coup. Je me suis tue beaucoup plus souvent. Je me suis laissée absorber par des rêveries de plus en plus envahissantes, même quand mes amies m'entouraient. J'avais un projet de roman, j'avais inventé quatre ou cinq personnages, dont l'un faisait une dépression. Je ne connaissais pas le mot dépression, en fait je ne savais pas qu'il aurait pu s'appliquer à moi. Cet état me semblait, à la limite, moins désagréable que l'agitation

constante qui l'avait précédé. Et il s'accompagnait de cette impression, très douce, de comprendre un peu mieux, non pas ce que je vivais, non pas ma personne, mais le fonctionnement du monde et de la société : les gens sont cons pour la plupart, ils sont inconscients et méchants, comme les animaux, ils ne voient pas le mal qu'ils font ni ne voient les autres, nous allons tous mourir, mais avant nous allons saccager la terre, du mieux que nous pouvons, j'appartiens à ce nous, je n'y peux rien, je ne peux rien empêcher, je ne peux rien rectifier par moi-même, je suis complètement insignifiante, je n'ai aucune importance.

/ 166

À l'usine, on m'a assignée à un poste d'entretien à la pulperie. La pulperie, c'est l'endroit où l'on transforme les copeaux de bois en pâte à papier. Pour ce faire, on les place dans un immense réservoir et on les fait tremper dans des produits chimiques qui les désintègrent jusqu'à leur donner la consistance d'une boule de papier de toilette mouillé. Le département de la pulperie n'avait pas de préposé à l'entretien durant l'année. C'est pour ça qu'on engageait un étudiant. Pour nettoyer ce qui ne l'avait pas été durant l'année. La pulperie est l'un des endroits les plus sales de l'usine.

Le contremaître était convaincu qu'on lui enverrait un garçon, comme chaque année. C'est la première chose qu'il m'a dite quand il m'a vue. Je suis arrivée avec mon pantalon de travail bleu, mes bottes à caps, une chemise d'homme, mes nouvelles lunettes de travail payées par l'usine. Je n'étais pourtant pas une fille frêle. Je mesurais cinq pieds six pouces et je pesais cent trente-cinq livres. J'avais attaché mes cheveux en un chignon strict. J'étais capable de faire quinze push-ups de suite. Ce sont mes nerfs qui ont lâché, pas mes bras. Ça a pris quatre jours.

/ 167

Jacqueline m'a dit que notre studio télé aurait besoin d'une identité visuelle. Je n'avais pas du tout réfléchi à cela. Elle avait bien raison, il faudrait

dessiner un logo et l'apposer sur les accessoires : sur le pupitre, les micros, sur le côté de la caméra.

Elle m'a dit de ne pas chercher trop loin, que c'était simple, un logo. Je devais réfléchir en termes de lettres et de formes géométriques. Elle avait tort, concevoir un logo, ce n'est pas évident. Elle devait bien le savoir, pourtant elle s'est comportée tout du long comme si elle l'ignorait et que c'était de ma faute si le travail n'avancait pas. Je comprenais obscurément que le problème n'était pas entièrement de mon côté. Je n'avais pas de mots pour traduire mon malaise. Je n'arrivais pas à dessiner un logo. J'étais de plus en plus en colère. Pendant que je m'escrimais à gribouiller des esquisses mauvaises, mes coéquipières fabriquaient les objets où reproduire mon logo. Jacqueline venait me voir, toutes les quinze minutes, elle demandait comment j'avancais, et je n'avais que des feuilles malpropres, pleines de ratures, de traces de graphite indélébiles incrustées dans le papier à coups d'efface rageurs. J'étais incapable de dessiner en ligne claire. J'avais assimilé les techniques d'ombre et de lumière, et les utilisais à mon compte pour camoufler mes erreurs au fur et à mesure. Je ne pouvais pas, sur commande, changer de style. J'avais beau entendre : lettres et formes géométriques simples; ce n'était pas si simple. J'aurais peut-être pu m'en sortir en admettant d'emblée mon inaptitude.

C'était elle, l'adulte.

Qui a commencé, ce matin-là?

Avait-elle des enfants, Jacqueline?

Se souvenait-elle réellement de ce que c'était que d'avoir quinze ans?

J'étais fatiguée. J'étais arrivée au local en colère. C'était elle, l'adulte. Elle, l'adulte, venait me voir toutes les quinze minutes et me demandait comment ça avançait, le logo, comme si de créer un logo était la moindre des niaiseries qu'elle m'avait demandées cette année-là.

Je déteste être prise en défaut.

Ça me met en rage, et très longtemps je n'ai pas compris que cette rage était dirigée contre moi-même. Dès que je me trouvais dans l'incapacité de comprendre une explication, de retenir une consigne, ça me plongeait dans une colère disproportionnée, que je ne voulais pas nécessairement retourner contre les autres, mais que je ne pouvais pas non plus affronter.

Je ne possédais pas la notion d'effort. C'est terrible à affirmer, mais c'est vrai. Je n'avais qu'un appétit de lectrice infini, et une mémoire d'éléphant. Je n'avais que mon goût insatiable pour les informations inutiles, et je n'avais aucun talent pour mettre mes connaissances en pratique. Tout dessin qui n'était pas réussi du premier coup était perdu. Si je réussissais à résoudre des équations algébriques, c'était par hasard. Pourtant, quand le prof nous prodiguait ses exposés, je l'écoutais avec ferveur. Les mathématiques et les sciences me passionnaient. Je faisais quand même semblant de m'en foutre. Je prenais soin de jeter dans le bac de recyclage à côté de la porte de la classe toute photocopie distribuée durant le cours. Je sais maintenant pourquoi j'agissais ainsi. Je ne pouvais me permettre de montrer de l'intérêt pour un domaine où je n'excellais pas. J'avais absolument besoin de faire savoir à tout un chacun que, si je devais échouer à un examen, c'était parce que je le voulais.

En contrepartie, si j'avais voulu réussir un examen de mathématiques... J'y arrivais en fin d'année, quand la menace de redoubler se faisait trop forte pour que je l'ignore. Pendant une heure la mayo prenait, j'écrivais les bons chiffres sur la copie, ça me reste très mystérieux, j'obtenais mon quatre-vingt-dix pour cent, qui rachetait tous mes quarante de l'année. Pourquoi l'année durant je n'arrivais à rien? C'est dur à dire. Les rares soirs où il me restait assez de bonne volonté pour faire mes devoirs, je finissais par lancer mes crayons à travers ma chambre, tellement frustrée que j'en avais les larmes aux yeux. J'étais incapable de me fixer sur mon cahier, les chiffres clignotaient, je lisais les questions et les oubliais aussitôt. Si tu t'étais calmée tout à l'heure, disaient mes parents, tu aurais déjà fini.

Je me fâchais encore plus fort.

Je détestais qu'on me prenne en défaut.

Jacqueline venait me voir, dans mon coin de l'atelier. Je m'étais installée loin des autres, loin de leur placotage joyeux de samedi matin, et je sentais la rage monter en moi, la même rage que celle que j'éprouvais devant les

devoirs de maths. Incapable de recommencer mon dessin raté. Tout dessin raté était perdu. J'étais là, à froisser des esquisses, dans l'attente d'un miracle, de plus en plus fâchée qu'il ne se produise pas. Et incapable de cacher cette rage aux autres.

Pire encore, pour ce qui est de Jacqueline : j'avais confiance en elle, et donc, cette rage, je la lui ai montrée sans la camoufler. Je n'arrivais à rien, j'étais furieuse, et je le lui ai fait savoir. Sa présence, son impatience n'aideraient en rien ma concentration. As-tu fini? Achèves-tu? Je répondais en monosyllabes entrecoupés de longs soupirs. On manque de temps, on va en avoir besoin vite. Oui! Je sais! répondais-je.

— Alexie...

— Quoi, encore?

Que pouvait-elle avoir d'autre à me dire? Que pouvait-elle avoir de plus à m'expliquer? Rien d'utile.

— Je pense que tu comprends pas...

J'avais bien compris ce qu'elle m'avait dit depuis le début de la journée, ainsi que ce qu'elle aurait pu vouloir ajouter. Je comprenais que le gala était dans un mois, que la fin de l'année approchait, que Jacqueline était nerveuse; je comprenais ses consignes sur le dessin de logo. Soit Jacqueline savait cela, que je comprenais tout, et donc elle continuait à me houspiller pour rien, pour le plaisir, de sa voix nasillarde et forte, soit elle l'ignorait, ce qui faisait d'elle quelqu'un de plus con que je l'avais soupçonné. Que pouvait-elle d'autre, à part me laisser travailler? Je comprenais, bien qu'encore obscurément, que je ne parviendrais pas à rendre un résultat satisfaisant pour moi, ou pour elle. J'étais en passe de l'admettre; en attendant, cette réalisation à venir prenait la forme du déni, d'une furie exponentielle. Qu'elle me laisse travailler, qu'elle me foute la paix, qu'elle se taise. C'est ce que je lui ai dit. Il y a eu un déclic en Jacqueline, on l'aurait presque entendu, quand elle a constaté que j'avais abandonné la politesse de base, la dernière apparence de respect de l'autorité. Je n'en avais jamais véritablement eu, mais avec Jacqueline, je restais polie, amicale, parce que je l'admirais. Plus aujourd'hui. On était samedi, et elle me faisait la leçon pour que je produise plus vite, comme si j'avais été son employée. Elle a réalisé que sa journée, et peut-être sa fin d'année au complet, tournerait mal parce qu'elle avait eu confiance en moi, et parce qu'elle avait feint de me considérer comme son égale. À cause d'elle je m'étais sentie importante et unique, et elle ne pouvait plus revenir en

arrière. Ça tournerait mal et moi je m'en foutais. Tu veux me retirer mon statut particulier, de véritable être humain sensible et intelligent parmi les autres élèves, ces bébés que tu méprises? Tu décides de me montrer ton mépris, alors même que tu as le plus besoin de moi? Ça va tourner mal, ça va tourner irrésistiblement mal.

— Fous-moi la paix.

/ 170

La journée de travail débutait à sept heures. Le premier matin, je me suis rendue à l'usine avec mon père, qui commençait son propre shift. Le sien se terminait à dix-neuf heures, et le mien à quinze ou seize heures. Pour la première fois, j'ai franchi le portail sécurisé qui s'ouvrait sur présentation de notre carte magnétique. On traversait une sorte de tourniquet en métal qui m'effrayait quand j'étais petite. Je n'aimais pas voir mon père y passer. L'espace entre ses barreaux chromés me semblait à peine suffisant pour une personne, j'avais l'impression qu'en s'y faufilant de la mauvaise façon, en un seul faux pas, on pouvait s'y blesser, rester coincé, être empalé, que le tourniquet pouvait casser des jambes, comme une sorte de broyeur doté d'une volonté propre.

Une fois entré dans l'usine, on arrivait devant la réception. Derrière la secrétaire, un corridor menait aux bureaux de l'administration, et un peu plus loin une porte d'acier marquait la frontière entre les locaux *propres* et l'usine comme telle, son paysage de grilles, de béton et de tuyaux fumants.

Le contremaître de la pulperie m'a entraînée dans une visite de sa division. Vue de l'extérieur, la pulperie est une bâtisse très haute, une trentaine de mètres, peut-être. Assez haute pour dominer le paysage de la ville d'à peu près tous les points de vue. Jour et nuit, la pulperie était surmontée d'un nuage de vapeur énorme, un nuage à lui seul.

Le bâtiment logeait l'immense cuve où les copeaux de bois fermentaient. Il comptait sept étages, et le contremaître m'a dit que chaque étage avait la hauteur de deux étages d'une maison normale. C'était un homme au début de la quarantaine, aux cheveux sombres lissés avec du gel, très bronzé, dans mon souvenir il n'était pas laid. J'ai oublié son nom. Je me rappelle la barbe forte, la peau lisse, aux pores très serrés, une face

comme vernie dont on se demande si elle a déjà laissé paraître le moindre bouton. Et je me souviens de son attitude, à la fois condescendante et méfiante, parce que je ne répondais que le strict minimum à chacune de ses paroles, je ne riais pas, je ne blaguais pas, je posais très peu de questions, je n'avais pas l'air contente de me trouver là. J'imagine que cet homme aurait rassuré un garçon craintif. J'étais persuadée qu'il m'avait détestée dès qu'il avait posé les yeux sur moi.

/ 171

Je n'ai plus regardé son visage de la visite, même quand il s'adressait à moi, même quand je lui répondais. Je ne regardais jamais les gens dans les yeux. Regarde-moi quand je te parle, ordonnaient souvent les adultes quand j'étais enfant. Sois polie. Ça n'est pas pour rien si le contremaître de la pulperie s'est imaginé que je le détestais. Même quand je parlais à mes parents ou à mes amis, je regardais ailleurs. Je fixais un point flou, au milieu de la pièce, je regardais par la fenêtre, je regardais mon cahier à dessins, je tournais une mèche de cheveux entre mes doigts, je suivais des yeux des insectes, des oiseaux, des chats, des voitures qui apparaissaient dans mon champ de vision. Je ne regardais pas dans les yeux. On m'avait trop souvent demandé, en milieu de conversation, ce qui n'allait pas avec ma face, ce qui n'allait pas avec mon œil, est-ce que c'était normal? Est-ce que j'allais bien? Est-ce que j'avais déjà pensé à consulter?

/ 172

On grimpait d'un étage à l'autre par un escalier en fer qui tremblait et vibrait à chaque pas. Il y avait au moins deux cages d'escalier dans la bâtisse, peut-être plus, j'ai du mal à m'en souvenir. Je n'ai jamais réussi à m'orienter dans cet endroit. On accédait à chaque étage par une de ces portes d'acier qu'on trouvait en tant d'exemplaires à l'intérieur de l'usine. Les planchers étaient faits d'un épais grillage, en acier aussi, on voyait à travers, on voyait la silhouette de la cuve et les lignes droites des murs sans

fenêtres. Des étages supérieurs, on n'arrivait plus à distinguer le rez-de-chaussée à cause de la distorsion que créait la superposition des grillages, on pouvait s'imaginer à n'importe quelle altitude, ou dans *Metropolis*, ou dans le décor d'une dystopie qui se déroule à l'intérieur d'une usine-monde infinie. Plus on montait, plus il faisait chaud. Au dernier étage, c'était tout simplement insoutenable, c'était comme se promener dans un marécage volcanique.

Au plafond courait une tuyauterie complexe. Chaque tuyau arborait à intervalles réguliers des plaques indiquant la substance qui y circulait. À tout moment je pouvais lever les yeux et lire : acide sulfurique, dioxyde de chlore, peroxyde d'hydrogène, ammoniacque, et bien d'autres noms de produits chimiques que j'ai oubliés. Fréquemment, j'entendais sonner des alarmes.

— Ça veut dire quoi, ces sonneries-là ?

— Toutes sortes d'affaires. T'as pas besoin de savoir ça. Ça mesure les taux de gaz dans l'air. Il y en a une pour le monoxyde de carbone. C'est compliqué. Il y a une formation de deux jours là-dessus en santé et sécurité, mais y a pas grand monde qui retient vraiment ça.

— Mais c'est pas... dangereux ?

— De toute façon, on vient jamais ici, nous autres, on sort pas sauf s'il y a une urgence, nos postes de travail sont bien isolés.

— Mais moi...

— Inquiète-toi pas, s'il y a de quoi, on va venir te chercher.

J'aurais bien aimé qu'il sache de quoi il parlait. J'aurais pu me rendre sympathique à ses yeux s'il avait été possible d'apprendre de lui. Les lieux étaient cauchemardesques, mais ils m'inspiraient aussi une immense curiosité. Nous avons poursuivi notre visite. Il m'a recommandé de ne toucher aucun de ces tuyaux à mains nues parce que c'était impossible de savoir lesquels étaient brûlants.

Enfin il m'a guidée vers des racoins où s'accumulait une sorte de glu puante qui était du bois à moitié fondu sous l'effet des produits chimiques et qui, nul ne sait comment, avait suinté des conduits. À certains endroits, ça s'était encroûté, ça avait pris l'aspect d'un protocarton brun, verdâtre ou gris, la matière dont auraient fait leur nid des termites ou des guêpes extraterrestres. Ça s'incrustait entre les tuyaux et autour d'eux et dans les alvéoles du plancher, sur les murs, le long de la cuve, en coulisses merdeuses. Au plafond aussi, partout.

Mon travail, ce serait grosso modo de faire disparaître tout ça. De retirer ça des murs, des planchers, des tuyaux, des alvéoles, du fer de la cuve. Il y aurait d'autres tâches, dont le contremaître me parlerait plus tard, mais celle-là m'occuperait au moins la moitié de l'été. Il m'a parlé du petit gars qui avait eu la job les quatre années précédentes. Il avait fini par s'y faire. Il s'était trouvé des techniques. Il avait pris des habitudes. Il était fort et sportif. Je disposais de balais et de guenilles, mais mon outil principal, ce serait le boyau d'arrosage, un boyau de pompier, qui projetait un jet d'eau gros comme mon mollet, de quatre-vingt-dix livres de pression. J'arroserais les parties sales. L'humidité suffirait à chasser la glu à l'état liquide, et à dissoudre le carton alien. Pour déloger ce qui serait vraiment collé, j'utiliserais cette pression du jet d'eau. Plus on arrose les objets de proche, plus la pression est forte; et pratiquement rien ne résiste aux quatre-vingt-dix livres. Évidemment, plus j'arroserais de près, plus je serais éclaboussée. C'était certain que je finirais chaque jour trempée des pieds à la tête. On me recommandait fortement de porter un imper. L'usine en avait mis à ma disposition, manteau et culottes, des vêtements d'homme ridiculement grands.

Il a déroulé le boyau du troisième étage, il m'a conduite devant un amas de glu, il m'a passé l'embout en fer et m'a ordonné de bien le tenir. Puis il est retourné ouvrir la valve trente mètres derrière nous. Je n'ai pas laissé échapper le boyau. J'ai résisté. Mais j'aurais aussi bien pu me trouver dans un rodéo, ou en train de lutter avec un anaconda. L'eau se réchauffait au contact de la tuyauterie et m'éclaboussait le visage, et le contremaître me criait des consignes par-dessus le bruit. J'ai arrosé un bout de mur quelques minutes, puis il a refermé la valve pendant que je me demandais comment je m'y prendrais, le lendemain. Dérouler le boyau, ouvrir l'eau et transporter mon anaconda déchaîné jusqu'à l'endroit à nettoyer? Transporter le boyau flasque jusqu'aux coulisses visées, retourner à la valve, puis ouvrir l'eau, revenir vers l'anaconda et le maîtriser alors qu'il cracherait son eau dans toutes les directions à la fois? Ni l'un ni l'autre, les boyaux de pompier sont dotés d'un mécanisme merveilleux : sur l'embout de métal, il y a une pièce rotative qu'on tourne pour bloquer ou dégager l'orifice. On n'a donc qu'à bloquer la sortie d'eau, ouvrir la valve, marcher avec son boyau flasque jusqu'aux amas de glu, et libérer le jet d'eau quand on est prête, en position. Le contremaître ne me l'a pas expliqué. Je suppose que le gars des quatre étés précédents savait comment ça marchait, puisque

tous les bébés mâles naissent avec cette information stockée dans leur cerveau. Il n'a pas jugé essentiel de me dire ça. Je l'ai compris moi-même, après trois jours à me battre.

Il n'y aurait pas de traitement spécial parce que je suis une fille, m'a dit le contremaître. Si j'ai postulé à la Domtar, c'est que je savais que j'avais de grosses chances de me retrouver avec une job physique. Ça faisait partie de ce qui était exigé de quiconque voulait se montrer digne des vingt-trois dollars et quarante-cinq sous.

/ 173

C'est mon père qui m'a appris à grimper aux arbres. Sur notre terre de Melbourne poussaient regroupés des dizaines de pommiers qui donnaient plusieurs variétés. Certaines cohabitaient sur un même arbre, pommettes et grosses pommes rouges. Les arbres s'étaient comme hybridés eux-mêmes. À l'automne nous allions parfois cueillir des pommes, et mes parents passaient les trois jours suivants à travailler – quelques heures étalées sur trois jours – pour en tirer compote et gelée.

Les pommiers font d'excellents arbres à grimper pour les enfants. Ils ne sont pas trop hauts, leur tronc se sépare à basse hauteur, les branches se ramifiant poussent dans des angles pas trop aigus.

Ni ma mère ni mon père n'avaient peur quand je grimpais aux arbres ou que je descendais à vélo une côte de la mort sans toucher aux freins. Nous étions nombreux au bois ce jour-là. Il y avait ma mère, mon frère, plusieurs de mes oncles et même ma grand-mère. Je devais avoir neuf ans. J'avais neuf ans. C'était rare que nous soyons rassemblés comme ça en pleine nature. Parfois, on arrivait à se coordonner pour improviser un pique-nique et remplir des voitures et aller manger des sandwiches jambon haché, moutarde, mayo dans la clairière. Après on partait marcher. Il y avait un sentier en boucle que nous les enfants trouvions interminable, mais qui en réalité faisait trois ou quatre cents mètres. Depuis la clairière, le sentier monte très doucement, à travers les bouleaux, jusqu'à un plateau où se trouve l'érablière. Au-delà de l'érablière, c'est le verger.

Après le dessert, pendant que les adultes discutaient, j'ai choisi un arbre et je me suis mis en tête de grimper jusqu'à la cime. J'avais réussi à me

hisser seule sur une première branche basse. Mon père s'est approché sans rien dire, sans me demander de descendre, sans même m'enjoindre de faire attention. Puis, quand je me suis retrouvée bloquée dans mon ascension, il ne m'a pas ordonné de redescendre. Il n'a rien dit pendant quelques instants. Il a observé l'arbre comme si c'était un objet à réparer, un moteur. Il a observé l'arbre, et mes gestes. Ma main se tendait vers un embranchement un peu trop éloigné, ou vers une autre branche qui, une fois saisie, ne donnait accès à aucune prise pour mon pied. J'avais essayé plusieurs combinaisons de motions et m'étais retrouvée à pendre à moitié dans le vide puis à retourner à ma position précédente, de frustration plus que de peur. Mon père a repéré un nœud un peu décalé sur ma droite, où je pourrais poser le pied en me retenant à la branche juste au-dessus de moi.

— Tiens-toi là, appuie-toi sur le nœud. Tu te donneras un élan jusque dans la fourche, là.

— Mais c'est trop loin, je serai pas capable!

— Non, non. Je te dis, essaye. Tu t'accroches après la branche, tu mets le pied droit sur le nœud, puis tu te hisses dans les airs et tu envoies ton pied gauche dans la fourche. Tiens-toi fort. Quand ton pied est solide, tu peux ramener ton autre pied, puis ton autre main.

Une fois que j'ai été installée sur la fourche, mon père a continué à m'indiquer des embranchements et des prises possibles – il adore donner des instructions –, mais j'ai senti que je pouvais continuer seule. J'ai grimpé, jusque dans les hautes branches, jusqu'à ce qu'il y ait plus de branches en dessous qu'au-dessus et qu'elles soient devenues trop petites pour supporter mon poids. Mon père avait fini par se taire et m'observait en silence, le visage levé vers moi, calme.

/ 174

Le contremaître s'est muni de deux pelles et je l'ai suivi jusqu'à une porte au dernier étage. Elle donnait sur un balcon en grillage. L'escalier menait sur le toit. J'ai remarqué beaucoup de corrosion sur les structures en fer, elles avaient l'air dévorées par une bactérie ou quelque chose du genre. Il m'a répondu que ça s'usait vite, peut-être à cause des vapeurs, et que, faute d'entretien, en des endroits reculés sur le site de l'usine, comme ici, la

rouille corrodait plancher et rampes en quelques années. Pour le prouver, et un peu fier, comme si la puissance des émanations de l'usine reflétait sa propre virilité, il a repéré un bout particulièrement abîmé du grillage au pied d'un poteau de rampe, et il a donné des coups de talon. J'ai vu des alvéoles se décrocher du poteau, de l'acier désintégré tomber en poudre et partir au vent. Le contremaître m'a regardée avec une expression indéfinissable. Je n'ai pas réagi.

Ce balcon nous donnait accès au convoyeur qui acheminait les copeaux de bois depuis la cour à bois jusqu'à la pulperie. Le convoyeur avait la largeur d'une glissade d'eau et la longueur approximative de deux piscines olympiques. Une galerie couverte le longeait. Nous avons marché à côté du convoyeur, jusqu'à une bâtisse où nous ne sommes pas entrés. C'était la limite de la pulperie et le début de l'autre division, la cour à bois. Je n'aurais pas à laver le convoyeur ni à balayer la galerie. Il voulait juste que je voie, que je voie les copeaux tous pareils, semblables à des milliers de briquettes de barbecue, que je les voie avancer par eux-mêmes en tremblotant sur la courroie, que j'admire la merveille technologique qu'était cette machine. Une profonde fatigue m'envahissait, une lassitude inconnue.

Nous avons rebroussé chemin et nous sommes retournés sur le balcon précaire, où le contremaître a récupéré ses pelles, puis nous avons grimpé un escalier et débouché sur un toit plat d'où surgissaient cheminées et tuyaux divers par quoi s'échappait de la vapeur. Ce n'était pas le toit du bâtiment principal, celui qui abritait la cuve, c'était un autre, je ne savais plus exactement où j'étais. Une épaisse couche de bran de scie et de poussière de bois humide recouvrait le toit, de la poussière venue du convoyeur et qui s'était déposée là, poussée par le vent. Une pellicule sur le dessus paraissait fine comme du germe de blé, susceptible de s'envoler de nouveau, mais les couches inférieures étaient très humides et denses. Sous le pied, ça ressemblait à la texture de la tourbe. Le contremaître a planté sa pelle là-dedans d'un geste brusque et m'a expliqué que, si on laissait ça s'accumuler au fil des années, ça devenait tellement lourd que le toit pouvait s'effondrer. Ça avait l'air facile à pelleter comme ça, mais c'était plus lourd que la plus lourde neige mouillée. Ce serait aussi l'une de mes missions de l'été : libérer le toit de la bâtisse de cette cochonnerie. Il m'a invitée à donner un coup de pelle dans l'espèce de boue brune, ce que j'ai fait. J'ai réussi à l'enfoncer de deux ou trois pouces. Il m'a dit qu'à chaque averse, la poussière s'était tassée, et que plus je m'approcherais de la

surface du toit, plus ce serait dur. Personne n'avait le temps de m'aider. Il m'a dit que j'avais le droit d'organiser mon temps comme je le voulais, de venir pelleter ici un peu chaque jour, ou bien de finir d'un seul coup, pour être débarrassée. Il m'a indiqué un endroit où lancer le contenu de ma pelle, derrière l'usine, puis il m'a demandé de continuer à pelleter quelques minutes. J'ai obtempéré, toujours plus fatiguée. Ce n'était pas exactement une fatigue physique. J'avais l'impression que mon corps, mon système nerveux au complet voulaient s'éteindre.

/ 175

Et au moment de descendre de mon pommier, je n'ai plus osé bouger, j'avais trop regardé en bas, j'avais le vertige. Mon père n'a pas perdu son calme.

— Tu es montée, tu es capable de redescendre.

Il n'a fait aucun geste dans ma direction. Il m'a accompagnée avec sa voix. Tu t'es agrippée à cette branche-là avec ta main, répétait-il, poses y maintenant ton pied, et ainsi de suite. Au-dessus de ce nœud qui m'avait servi de prise entre deux branches, dix minutes avant, je me suis retrouvée convaincue que j'allais basculer dans le vide. Il fallait, tout en restant accrochée, que je me laisse tomber doucement sur une autre branche sous moi. La manœuvre demandait de repositionner mes mains en abaissant mon centre de gravité alors que ni l'un ni l'autre de mes pieds n'était ancré solidement. L'impression de contrôle de moi-même que j'avais eue en grim pant s'était évanouie; pendant une fraction de seconde, je devais lâcher trois points d'appui sur quatre et relaxer complètement mon corps. Je n'y arrivais pas. Mes coudes refusaient de se déplier et mes pieds s'agitaient dans le vide. Plus instable et déséquilibrée que jamais, je me suis énervée, je me suis mise à pleurnicher. J'ai appelé mon père et je lui ai crié de me rattraper. Je n'étais pas si haut, forcément, presque à sa portée. Il n'a pas bougé. Il est resté exactement où il était, à quelques mètres de l'arbre. Sans élever la voix, sans me rabaisser, il a recommencé à me dicter le chemin. Je lui trouvais quand même la voix un peu plus tranchante, je sentais un reproche, de l'impatience, comme chaque fois que mon père prononçait les mots « c'est facile » ou « c'est simple ».

Jamais mon père n'a crié après un enfant. À vrai dire, je ne l'ai jamais entendu crier après qui que ce soit. Quand l'irritation ou la colère le gagnent, il baisse un peu la voix, de l'air s'y infiltre. Quand j'étais une adolescente turbulente et qu'il essayait de me chicaner, je riais de lui. Je sentais qu'il se forçait pour se donner un air dur. Il n'y croyait pas. J'étais convaincue qu'il s'estimait obligé de me faire la morale. Ça m'inspirait une sorte de pitié mêlée de connivence. Nous savions lui et moi que son discours était inutile et que rien n'était grave.

Cette fois-là, la fois de l'arbre, il ne s'agissait pas du tout de ça. Il y avait à peine une pointe d'impatience dans sa voix. Je ne bougeais plus, j'étais au bord des larmes, j'exigeais de l'aide, je m'affolais au lieu de réfléchir et je me mettais en danger. J'avais juste à penser avec ma tête un instant et à comprendre que le vide sous mon pied, il était minime. Je n'avais qu'à me calmer les nerfs et à faire ce qu'il disait. Mon émotion était contre-productive et pour cette raison il fallait que je l'abandonne.

Ma mère, ma tante ou ma grand-mère ont bien dû me parler, mais personne n'a essayé de me rassurer ou de me consoler, ne m'a tendu les bras pour me rattraper parce que ça avait assez duré. Ma mère, ma tante préférée, ma grand-mère, tout le monde m'a laissée finir ma crise, jusqu'à ce que j'en comprenne l'inutilité, le gaspillage d'énergie et d'émotion, jusqu'à ce que ma fureur s'épuise et que je me laisse tomber dans ce vide de six pouces à peine, sur la branche d'en dessous.

— Bon! ont lâché tous les membres de ma famille d'une seule voix. Enfin!

/ 176

J'ai réalisé cinq ou six croquis de logos télévisuels supplémentaires. L'envie d'abandonner était de plus en plus forte, mais quand Jacqueline est revenue me demander des comptes, je n'étais toujours pas prête à le lui avouer. Elle a regardé mes dessins, poussé de profonds soupirs. C'est pas compliqué, pourtant, a-t-elle dit, c'est la chose la moins compliquée que je t'ai jamais demandé de faire.

J'ai voulu protester, lui dire que ce n'était pas si facile que ça, mais elle m'a interrompue avant que je parvienne à formuler une phrase. Elle m'a

arraché mes papiers des mains, et elle a dit qu'elle le ferait elle-même si elle pouvait pas se fier à moi pour des tâches aussi élémentaires.

J'ai riposté aussi sec :

— Fuck you. Fuck you, tabarnac. Arrange-toi toute seule, oui.

J'ai eu un mouvement de recul, de pure répulsion, j'ai marché jusqu'au fond du local, de l'immense réserve de matériel, jusqu'à la porte du fond, celle qu'on n'avait pas le droit d'utiliser, qu'on n'était même pas censés connaître, en tant qu'élèves, une ancienne sortie de secours qui menait au stationnement du centre d'éducation professionnelle. Sans mon sac, sans mon lunch, sans mon étui à crayons, sans mon manteau. C'était une maudite journée brune et grise dégueulasse et un feu d'essence brûlait dans ma gorge et ma poitrine. Dehors, je suis restée plantée devant la porte – elle s'était verrouillée de l'intérieur –, sans mes affaires, dans le froid humide printanier. Mes oreilles bourdonnaient. J'avais envie de crier, mais aucun mot ne se formait dans ma tête. Mes grands-parents maternels habitaient tout près. J'ai envisagé, une demi-seconde, d'aller appeler mes parents de là-bas, mais dans l'état où je me trouvais, je les terrifierais.

/ 177

Le contremaître m'a ramenée à la salle commune des employés, qu'il m'a fait visiter, un espace crûment éclairé de lampes halogènes et meublé de chaises, qui servait de hall, de sas entre l'immensité de l'usine et leurs postes de travail aménagés derrière de grandes vitres qui permettaient de voir partout dans la pulperie, et derrière eux dans les espaces communs. Ça ressemblait à une tour de contrôle où clignotaient des voyants rouges et verts. Des données s'affichaient sur divers moniteurs entourés de boutons, de leviers et de cadrans. Les images des caméras de surveillance défilaient sur d'autres écrans. Il y faisait très sombre, presque autant que dans l'usine dont nous revenions. J'avais mal aux yeux. Le contremaître m'a conduite dans une pièce carrée peinte en blanc cassé, avec un frigo, un four, un four à micro-ondes, une table, quatre chaises. Un comptoir en mélamine bleu vert. Il m'a dit que toutes les tâches pouvaient attendre, que ce que les gars aimeraient le plus, dès aujourd'hui, en fait le plus vite possible, c'était que je leur fasse un bon ménage de la cuisine. Il y avait tout ce qu'il fallait sous

l'évier, du Fantastik, des gants jaunes, des torchons, un balai et un porte-poussière. Je pouvais carrément commencer par ça. Un vrai bon ménage. Frigo, four, intérieur extérieur, toutes les surfaces, les planchers, les coulisses en bas des murs aussi, et la hotte, et l'intérieur du placard à balais. Je ne me souviens plus si j'ai répondu quelque chose tout de suite ou si, incrédule, je l'ai seulement regardé en hochant la tête. J'ai peut-être dit OK. Au bout de trente secondes, je lui ai demandé si c'était comme pour le reste, pour la glu, s'ils avaient attendu toute l'année que leur étudiant arrive pour lui demander de faire leur ménage, ou s'ils nettoyaient leur cuisine eux-mêmes, des fois. Il ne savait pas, il ne pensait pas à ces affaires-là. J'ai regardé la vaisselle sale dans l'évier, il a suivi mon regard. J'ai compris qu'il me faudrait la laver. Je n'ai pas osé demander s'il était attendu de moi que je la lave aussi pour tout le monde, au quotidien.

/ 178

Quelqu'un a poussé la porte du local d'arts et m'a fait signe de m'approcher. C'était Jade. Elle avait rassemblé tout ce qu'elle possédait de fermeté pour venir s'adresser à moi. Comme si tout d'un coup elle était devenue mon aînée, ma prof ou ma mère. C'était peut-être la seule manière qu'elle connaissait de faire entendre raison à quelqu'un.

— Là, il faut que tu te calmes.

— Là, tu vas aller me chercher mon sac pis mon manteau.

Elle a dû sentir que je n'avais pas envie de rire. Elle ne m'avait jamais vue dans cet état. Elle avait une plus grande expérience de la colère que moi. Son père était un homme qui se fâchait fort, elle en avait un peu peur, comme bien des enfants, et on disait de sa mère qu'elle savait se défendre. Pour ma part j'avais de loin le pire caractère de ma famille et je le réprimais avec ce qu'on pourrait appeler de la discipline. Qu'elle tente d'exercer une autorité sur moi, un ascendant, me paraissait ridicule et affecté.

Jade est rentrée puis revenue avec mon manteau et mes affaires. Je suis allée les prendre dans ses mains, pendant qu'elle maintenait la porte ouverte du pied. Elle avait déjà changé de ton, elle m'a dit qu'il fallait absolument que je rentre, qu'il nous restait beaucoup de travail sur les décors et que j'allais m'attirer des problèmes si j'entrais en guerre contre une prof. Ça ne

servait à rien, ça ne me ressemblait pas. Jacqueline était fâchée contre moi, mais si je revenais tout de suite et que je demandais pardon, j'aurais peut-être encore une chance de m'en tirer sans trop de dégâts. J'ai répondu que, si elle voulait que je revienne, c'était à Jacqueline de venir me chercher. Jade n'avait pas à faire ce travail-là à sa place. Ce n'est pas à toi de nous réconcilier. C'était Jacqueline, l'adulte, elle n'avait tout simplement pas le droit de tomber comme ça en chicane avec nous. Jade m'a écoutée d'un air sévère, coincé. Au fond, elle détestait le conflit. Elle aurait voulu que tout le monde s'entende, que tout le monde aille toujours bien ou du moins l'affirme. Elle détestait le conflit, les tensions, la tristesse, le pessimisme, et quand elle s'y trouvait confrontée, elle réagissait mal, elle le prenait comme une insulte personnelle. Quand on allait au cinéma et que j'osais dire le fond de ma pensée sur un film que je n'avais pas aimé, que j'avais trouvé niaisieux, ça la mettait mal à l'aise. Juger quelque chose ou quelqu'un, avoir une opinion négative sur une personne ou un objet, c'était se mettre au-dessus de la masse, c'était se donner de l'importance. C'était se montrer ingrate. N'étais-je pas contente d'être en vie, et d'avoir ce que j'avais? Elle aurait préféré que je fasse comme elle disait. Elle était capable de se réveiller d'une colère en un claquement de doigts, elle pensait que j'aurais dû faire pareil, mais ce n'était pas du tout mon genre. Je jugeais absurde d'obéir à un règlement con. Je jugeais d'autant plus absurde de me soumettre à une figure d'autorité en délire tyrannique, juste parce que c'était mon rôle. Jade est retournée à l'intérieur, j'ai enfilé mon veston, enroulé mon foulard autour de mon cou, en me demandant ce que j'attendais exactement.

/ 179

Quand j'étais petite, j'étais une grande braillarde. En tant qu'adulte, j'ai aussi la larme facile. Je pleure dans les mariages, devant les pubs d'assurances et de banques – c'est la musique, la progression d'accords de piano, ils déclenchent un réflexe pavlovien –, je pleure à la fin des spectacles, quand le public applaudit. Je pleure quand je suis contrariée, avant de me mettre en colère. Quand je me retrouve dans une situation désagréable, quand je ne suis pas d'accord avec quelqu'un, quand je me

sens menacée ou quand j'ai peur d'être abandonnée. J'argumente, quelque temps, puis je pleure. Quand mes émotions débordent, quand j'ai l'impression de perdre le contrôle de la situation, quand je me sens impuissante, les larmes viennent d'abord. Quand Fannie me disait qu'elle ne m'aimait plus, je pouvais la pleurer une journée entière. Deux fois aussi, lorsque j'étais à l'école primaire, j'ai perdu un chat. Quand le premier est mort subitement d'une leucémie féline, j'avais peut-être neuf ans, je l'ai pleuré au coucher pendant une semaine. D'exaspération, ma mère, qui essayait de dormir dans la chambre voisine, a fini par donner trois coups de poing dans le mur et crier que ça faisait. Je comprends maintenant l'énergie excédée dans ce cri. J'ai eu honte. Ça ne m'a pas empêchée, deux ans et demi plus tard, quand la chatte de la maison est morte de vieillesse, de pleurer une autre semaine. En silence. Or, par la suite, pendant mes années au secondaire, j'ai pratiquement oublié comment pleurer. Je suis devenue très dure, j'ai développé d'autres stratégies contre les agressions du monde extérieur – c'est-à-dire les êtres humains qui partageaient mon espace – : le mépris ostentatoire, un ennui feint, les répliques assassines, le look répulsif.

Mais ce matin-là je me croyais prête à fondre en larmes, embarrassée à l'extérieur de l'école après la trahison de Jacqueline. Pourtant, quand je l'ai vue pousser la porte à son tour, je me suis remplie de ce fluide glacial qui rend capable de n'importe quelle horreur. Je l'aurais frappée au visage, je lui en aurais crissé une, pour être exacte, je l'aurais frappée avec la permission de l'univers au complet, et elle n'avait pas dit un mot encore.

/ 180

Je suis donc redescendue toute seule de mon arbre. La fois d'après, je suis montée plus haut. Quand cette terreur reviendrait, je comprendrais qu'elle était irrationnelle. Je sauterais dans le vide en l'acceptant. Je n'arrêtera pas de la ressentir; il ne fallait pas m'empêcher de vivre les aventures auxquelles je me destinais à cause d'elle.

Et je comprendrais que ma réponse émotionnelle aux événements est distincte des événements eux-mêmes. Quand on a besoin d'agir, on peut bloquer cette réponse, on peut la jeter aux poubelles et faire ce qu'on a à faire. Si on est dans l'impossibilité de bloquer et jeter, on peut agir quand

même. La rage, la terreur n'ont pas à me rendre aveugle aux objets, aux lois de la physique ou à ce que je connais du monde. Je peux agir même si je suis en crise, ou terrorisée.

Il ne s'agit pas d'apprentissages particulièrement édifiants ou spirituels, mais je les trouve dignes, je les trouve utiles. Quand mon frère et moi étions enfants et que nous nous blessions, jamais mes parents ne s'énervaient. Jamais nous ne les sentions affectés parce que nous saignons, ou souffrants parce que nous souffrions. Ils devaient observer, réfléchir, bouger, ils devaient faire des gestes. Ils devaient sortir de la pharmacie la bouteille de peroxyde, la ouate, le tube d'onguent et le diachylon. Ils devaient désincruster les petites roches logées sous la peau et désinfecter la plaie. Ils le faisaient donc. Un peu sévèrement. Mes parents ont le sens du devoir. Ils ont le sens du réel. Ils font ce qu'ils ont à faire. Ils ont des émotions, eux aussi, et ils font avec.

/ 181

Je l'ai lavée, leur cuisine. J'ai récuré leur micro-ondes orange fluo qui puait, j'ai effacé les taches de sauce tomate laminées qui le constellaient. Depuis ce jour, je ne supporte plus l'odeur du Fantastik. J'ai su dès que le contremaître me l'a demandé, j'ai su que je ne passerais pas l'été avec lui et les autres, ça ne serait pas possible, les trois ou quatre collègues qu'il m'avait présentés, tous des hommes de peu de mots, comme disait ma mère, et plein d'autres gens, des hommes qui se sont braqués face à mon hostilité. Je l'ai su tout de suite, mais je n'ai pas immédiatement su quoi faire. Je ne savais jamais où me mettre pendant les pauses. Elles étaient trop brèves pour que je parte à la recherche d'une porte ouvrant sur le monde extérieur. Alors je retournais vers leurs espaces climatisés et trop éclairés, vers les vitres qui donnaient sur la nuit de l'usine, je me trouvais une chaise, je me détachais les cheveux, je secouais ma chemise mouillée, j'essayais de fermer les yeux. Et puis j'y retournais. Dans ce lieu, chacun de mes sens était surstimulé – négativement stimulé, toxiquement. Il n'y avait rien de beau là-bas – plusieurs visions fascinantes, hypnotisantes, mais rien de beau –, il faisait sombre et la vapeur voilait tout. On avançait dans la pulperie comme dans un rêve. Un rêve où régnait un vacarme

indescriptible, tout de chocs et de grondements et de souffles de vapeur brûlante. La première fois que j'ai entendu Merzbow, l'artiste de *noise* japonais, ce boucan m'est revenu. Un rêve qui puait, évidemment, qui sentait tellement fort les œufs pourris, le soufre et le plastique brûlé qu'on peut honnêtement dire qu'il avait un goût. Et la chaleur, et la saleté qui bloquait chaque pore de peau, et la sueur qui saturait mes vêtements, comme pour se moquer de la protection des imperméables qui me donnaient encore plus chaud. J'ai essayé de travailler sans, le deuxième ou le troisième jour. J'imagine que les journaliers qui m'ont vue revenir aux vestiaires ce jour-là, rouge comme une betterave, les cheveux dégoulinants, mes bottes de travail trempées, ont conclu que j'étais folle. Que penser d'autre, c'était vrai.

/ 182

Quatre jours de suite, les quatre jours les plus longs de ma vie, j'ai enfilé mon ensemble imperméable et je me suis appliquée à rincer murs et planchers de l'espèce de plaxmol qui les colonisait comme un étrange fungus artificiel. Quand je n'en pouvais plus de la chaleur et de l'humidité, je changeais le mal de place en vidant des poubelles. Elles non plus, les poubelles, on ne s'en était pas occupé de l'année. La plupart ne contenaient que des retailles de laine minérale et d'autres déchets plus volumineux que lourds. J'ai bien failli me casser le dos le jour où je me suis attaquée à l'une d'elles, qui n'avait l'air de rien, sauf qu'on avait jeté au fond un morceau de moteur de cinquante livres.

Très souvent je m'égarais. J'essayais de regagner les vestiaires et je m'engageais dans une mauvaise direction, je perdais mes repères, qui n'en étaient pas. Il n'y avait pas de repères en cet endroit, c'était tellement vaste, tellement infernal. Je m'engageais dans une mauvaise direction, ou dans la bonne, puis la frayeur s'emparait de moi et je rebroussais chemin, je bifurquais, j'entendais un bruit trop fort et je sursautais, je m'enfuyais, puis je me calmais et, en marchant, je me posais la question : je fais quoi je fais quoi je fais quoi. Est-ce que ça avait vraiment de l'importance que je m'astreigne à ce travail? Quelqu'un s'en rendrait-il compte si je passais l'été à errer dans l'usine plutôt qu'à travailler?

J'angoissais parce que je m'étais perdue. Une fois j'ai marché jusqu'à la cafétéria centrale sans le vouloir, tout près des bureaux de la direction et de l'administration, dans la section la plus propre de l'usine, dont les murs étaient peints de couleurs, où l'on croisait des personnes décentement vêtues, en souliers de ville, qui sentaient bon. Un monsieur m'a fait la conversation dans le corridor, son ensemble Big Bill était neuf, il avait les cheveux secs, les lunettes fraîchement astiquées, il m'a arrêtée comme ça pour me demander ce que je faisais, où j'allais, qui était mon père – t'es une petite qui? a-t-il dit –, et si j'étais française. Si j'avais été moins stressée, j'aurais éclaté de rire.

Une autre fois, c'était le quatrième jour, j'ai laissé tomber mon boyau d'arrosage à mes pieds, je l'ai abandonné là, je suis partie sans savoir exactement où j'allais, avec la vague idée, je crois, de prendre ma pause, de manger une barre tendre, et je me suis perdue comme jamais. Les éléments de décor qui m'entouraient n'avaient pas changé, c'était encore les mêmes tuyaux, la même vapeur, la même crasse, mais un vrai plafond avait remplacé les grillages de fer, les murs s'étaient rapprochés de moi jusqu'à former un long corridor que je n'avais jamais emprunté. J'ignorais dans quelle direction se trouvait mon casier. Ça m'importait peu de savoir depuis combien de temps je marchais, depuis combien de temps j'avais cessé de me tuer au travail pour lequel j'étais payée. Tout ce que je savais, c'est que je n'en pouvais plus, j'avais besoin de voir la lumière du jour, de respirer de l'air, et donc j'ai poussé une porte, j'ai posé le pied sur un perron en acier, à peine assez grand pour l'arc que traçait la porte, cette porte en acier pareille à toutes les autres. J'étais loin. Bien au-delà du grand stationnement, à un kilomètre des tourniquets et de la réception. Un vrai kilomètre. On ne peut s'imaginer l'immensité de cet endroit sans le visiter, et s'y habituer prend du temps. Les pattes du perron étaient plantées dans un sable beige chaud où survivaient deux ou trois brins d'herbe. Devant moi, une ligne de forêt, et le chemin où passaient les camions de pitoues qui arrivaient ici pour déverser leur stock dans les fosses de la cour à bois. Je n'avais aucune idée de la façon dont je m'étais rendue là. Ça n'avait pas de sens. Je suis restée plusieurs minutes sur le perron, sans jamais lâcher la porte, de peur qu'elle se verrouille derrière moi et qu'il me faille retourner à la pulperie par dehors. Je serais rentrée par où? L'usine était trop vaste et son fonctionnement trop complexe pour que j'arrive à les comprendre, pour que j'arrive à les appréhender en un été. Comment les travailleurs pouvaient-ils

se satisfaire d'y passer des années sans même savoir ce que les alarmes dont dépendait peut-être leur survie signifiaient? Je suis restée là, à flotter dans mes pensées, pendant de très nombreuses minutes, puis, ayant analysé le paysage, j'ai su dans quelle direction marcher pour revenir à mon sac, à mon lunch, que j'ai ramassés. Je suis allée trouver mon père à son poste de travail aux machines à papier, et je lui ai demandé s'il pouvait manger avec moi, maintenant. Ce n'était pas tout à fait l'heure de ma pause ni de la sienne, mais ce n'était pas important. J'avais pris toutes mes affaires avec moi, comme si la journée était finie.

/ 183

Jacqueline est sortie, elle a marché vers moi et s'est arrêtée à trois mètres. Je m'étais préparée à entendre un baratin de prof classique, des reproches sur mon attitude, mon rapport à l'autorité, mon incapacité à fournir des efforts. Elle n'avait pas pris son manteau. Elle aussi était furieuse. Elle aussi tremblait de colère. Ça a commencé doucement, somme toute, une fois qu'on sait où elle voulait en venir. Elle m'a dit qu'elle avait placé de grands espoirs en moi. Elle m'avait fait confiance et aujourd'hui elle regrettait son erreur. C'était une erreur de placer sa confiance en une jeune fille de quatrième secondaire, et c'était une erreur de placer sa confiance en moi, particulièrement, personnellement. C'était une erreur de croire en moi, de s'être laissée séduire.

Je ne répondais rien, j'étais paralysée. Jacqueline parlait, d'une voix saccadée, affaiblie par la colère.

Elle m'a dit qu'elle le voyait bien, maintenant, ce que j'étais, au fond. Et, maintenant qu'elle le voyait, il était de son devoir de me le dire en face. J'étais jeune encore, j'avais le temps de réfléchir, j'avais le temps de changer. J'avais l'air bien gentille comme ça, bien drôle, bien *colorée*, j'avais du talent, mais au fond je n'étais qu'une princesse, je n'étais qu'une petite fille égoïste, qui ne pensait qu'à elle, qui ne pensait pas aux autres, qui se foutait des autres et du fait que les autres se fient à elle, aient confiance en elle. J'étais une princesse, imbue d'elle-même, méchante, et lâcheuse. Elle en avait la preuve, maintenant que je la laissais tomber, au pire moment de l'année scolaire, alors qu'elle avait besoin de moi plus que

jamais, et que j'avais donné ma parole. Quel pire moment pour apprendre que ma parole ne valait rien, que je me révélerais incapable de livrer le travail et que je m'enfuirais comme la dernière des enfants gâtées au premier reproche.

/ 184

J'avais demandé à mon père de m'accompagner à la cafétéria, il m'a plutôt gardée dans la cuisine de la salle des machines. Il devait aller se chercher un repas à la cafétéria, mais ça ne prendrait qu'une dizaine de minutes, j'avais juste à l'attendre. Je suis restée dans leur cuisine, pareille à celle que j'avais récurée trois jours avant. Mon père est revenu avec un plateau de poulet et de frites. Je l'ai regardé manger en grignotant mon sandwich, puis je lui ai dit ce que j'avais en tête. Je lui ai dit que je me sentais infiniment coupable, mais que je ne serais pas capable de rester à l'usine tout l'été. Je lui ai demandé s'il m'avait vue ce matin-là, pendant qu'on déjeunait ensemble à six heures et quart du matin. J'étais traversée de frissons et de soupirs et les larmes coulaient sans que je puisse les en empêcher. J'arrivais à contrôler ma respiration, mon diaphragme ne s'emballait pas, je buvais mon café, je n'essuyais pas mes yeux. Ça m'étonnait qu'il ne m'ait pas vue, qu'il ne m'ait pas demandé ce que j'avais, mais il n'avait réellement pas remarqué. J'ai dit à mon père que je pleurais comme ça en travaillant aussi, et que jamais, nulle part ailleurs, je ne m'étais sentie aussi nerveuse, à fleur de peau, désorientée. On était seulement à la fin du mois de mai, j'avais encore la possibilité de reprendre mon poste d'animatrice au camp de jour, et pendant l'année scolaire je travaillerais, comme tout le monde. Si je persistais, si je restais à l'usine et à ce poste pendant dix semaines, je finirais probablement trop malade pour retourner à l'école de toute façon. Je n'avais jamais ressenti ça de ma vie, des émotions si désagréables que je m'en sentais physiquement malade, comme si on m'avait empoisonnée. J'aurais pu passer mes journées à dormir, mais quand je dormais je restais consciente et je voyais les mêmes images de machines et d'immondices, j'entendais, comme si j'avais encore eu mes coquilles protectrices sur les oreilles, les bruits de mon intérieur, mes borborygmes, ma déglutition, mes oreilles qui se bouchaient et se débouchaient chaque fois que j'avalais ma

salive ou reniflais. Même le soir, de retour à la maison, je sentais des bulles éclater dans mes conduits auditifs, j'avais toujours chaud, j'étais incapable de me reposer parce que je savais que mon cadran sonnerait, à cinq heures du matin le lendemain, et j'en suais, je me révais d'avance.

J'ai déballé tout ça à mon père et aussitôt je me suis confondue en excuses. Je m'en voulais à mort de réagir ainsi après seulement quatre jours dans cette usine où il avait déjà passé dix-huit ans de sa vie. Je savais que son travail ne le passionnait pas. Il l'endurait comme ma mère endurait le sien. Il savait, voilà tout, que parfois nous n'avons pas le choix et que certains sacrifices en valent la peine. Je m'en voulais de mon ingratitude et en même temps j'aurais tellement aimé le convaincre qu'il ne s'agissait pas de ça, j'ignorais de quoi il s'agissait, mais ce n'était pas de l'ingratitude, je ne méprisais pas son travail, je ne détestais pas le mode de vie de mes parents, je ne jugeais pas leurs choix, je me sentais quand même de leur espèce.

Mon père a dû comprendre, mais il ne pouvait pas me répondre. Il n'y avait rien à dire. Et donc il ne m'a pas dit que lui aussi détestait cet endroit et qu'il lui arrivait souvent de se demander ce qui serait advenu de sa vie s'il avait choisi un autre travail. Il m'a simplement demandé si je réalisais exactement ce que je comptais abandonner après quatre jours, en termes financiers, et s'il m'était à ce point inconcevable d'endurer une autre semaine, pour voir si je m'habituerai. Je lui ai dit que c'était impossible. Et puis, je pouvais encore récupérer mon poste d'animatrice, mais pas pour longtemps. Les semaines de préparation et de formation auraient lieu très bientôt. Les entrevues de sélection des nouveaux animateurs se déroulaient sans doute au moment où nous nous parlions. Mon père a acquiescé. Il a dit ce qu'il fallait, de sa voix normale, la voix qu'il emploie pour dire quatre-vingt-dix pour cent des choses, la voix des faits de la vie :

— Si c'est ça que tu veux, c'est correct. On va t'aider.

Et il m'a recommandé d'aller voir l'infirmière de l'usine avant de partir. Elle aurait peut-être des suggestions pour moi, j'avais tellement l'air mal. L'infirmière était gentille, elle pourrait me conseiller, elle pourrait faire quelque chose. Intervenir.

J'ai coupé Jacqueline, ou plutôt je me suis mise à crier par-dessus elle :

— Tu me traites de princesse? Tu me traites de princesse? T'es-tu débile? Cricse de folle! Ostie de folle! Tu comprends rien pantoute, han? Tu comprends rien depuis le début! Tu passes deux ans à me traiter comme une fille spéciale, comme quelqu'un que t'aimes, dans une classe à part, mais tu t'en câlisses de moi, dans le fond! C'est toi qui m'as trahie, ma tabarnac! Ostie de prof de marde! Cricse que je suis conne de t'avoir fait confiance! T'as jamais rien compris à moi ni à ta job ni à rien! Câlisse d'incompétente, ostie de grosse torche laide, ostie de personne méchante, ostie de pétasse! Va te faire frapper par un train, sérieux, je m'en fous! Meurs! Va-t'en, je te souhaite un cancer! Décrisse, bitch, je vais te tuer si tu restes dans ma face! Décrisse!

/ 186

J'ai trouvé l'infirmier. J'ai vidé mon sac à une gentille femme d'une cinquantaine d'années. J'ai encore pleuré un peu. Je lui ai dit que j'étais toujours sur le bord de me mettre à pleurer. J'ai décrit ma culpabilité par rapport à mes parents, à leurs sacrifices. J'ai parlé de mes amies qui m'en voulaient de ne pas me montrer digne de cet emploi, honorée de l'avoir décroché, et de ne pas me montrer prête à tout pour gagner cet argent. Je lui ai dit que je me sentais physiquement malade et que j'avais l'impression que je le deviendrais encore plus, et très rapidement, si j'étais forcée de rester à ce poste. J'ai même parlé des bonhommes qui étaient désagréables avec moi, j'étais convaincue qu'ils me prenaient de haut, ils m'avaient insultée en me reprochant ouvertement de ne pas être un garçon et ils m'avaient demandé de laver leur vaisselle et leur cuisine de marde comme si c'était la chose la plus naturelle du monde. J'aurais mis ma main à couper qu'ils n'avaient pas exigé la même chose du garçon des quatre années précédentes. L'infirmière a soupiré, murmuré un « franchement » pour elle-même. Elle m'a écoutée avec patience, elle hochait la tête, elle me regardait et ses yeux exprimaient une profonde complicité. Elle était la première à m'offrir cela depuis le début de ma semaine à l'usine, une vraie compréhension, dépourvue de jugement, et d'inquiétude aussi. Au lieu d'essayer de me convaincre de garder mon poste, elle m'a félicitée de

m'être écoutée. Elle en voyait souvent passer, des jeunes dans mon genre, garçons ou filles, qui étaient prêts à tolérer n'importe quoi pour travailler ici leurs quatre étés. Elle savait bien qu'on avait nos raisons d'y tenir, mais quand même, il fallait se respecter, aussi. Elle m'a demandé si je pouvais envisager d'accepter un nouveau poste, quelque chose de moins éprouvant, de moins difficile. On envoyait souvent les filles à la construction, elles passaient l'été à peindre, et les gars là-bas étaient fins, ils étaient relax, ils avaient un bel horaire. Ils avaient l'habitude d'accueillir des étudiantes, et ils l'aimaient, leur bande de filles. Je n'avais qu'à lui dire et elle s'arrangerait pour demander mon transfert, là-bas ou ailleurs, quelque part où je me sentirais mieux. J'ai dit qu'on pouvait bien essayer. Ça ne coûtait rien. Elle a fini en me recommandant fortement de parler avec mon docteur de ce que j'avais vécu cette semaine. Elle me soupçonnait d'être atteinte de ce qu'on appelait un trouble d'anxiété généralisé. Ce que j'avais vécu ces derniers jours, ça s'appelait des attaques de panique, et c'était très difficile. Je n'étais pas obligée de vivre comme ça, il y avait des solutions. On pouvait consulter des spécialistes, des psychologues, on pouvait aussi prendre des médicaments si ça nous empêchait de fonctionner. Chose certaine, ce n'était pas normal. Ce n'est pas moi qui n'étais pas normale; elle voulait dire que cela n'était pas mal. Ce n'était pas de la faiblesse, c'était quelque chose comme un dérèglement, comme n'importe quelle maladie. Je n'avais rien à me reprocher.

/ 187

Si j'avais été un garçon qui avait grimpé sur les tables, lancé des effaces à travers la classe, couru dans les corridors, dérangé le groupe en criant sans raison, barbouillé ses cahiers et démonté ses jouets, plutôt qu'une fille qui disait tout ce qui lui passait par la tête, interrompait les adultes cent fois par heure, les dérangeait sans cesse avec des questions – auxquelles elle répondait parfois toute seule, du même souffle –, oubliait ou égarait ses effets personnels, on aurait identifié très vite chez moi, dès l'enfance, un autre dérèglement, peut-être le dérèglement premier, qui porte le nom bien connu de nos jours de trouble du déficit de l'attention avec hyperactivité.

Jacqueline a essayé de crier par-dessus moi, mais ça n'a servi à rien. Je ne lui parlais pas réellement, de toute façon. Je hurlais presque sans m'entendre, les mots les plus violents que j'avais jamais prononcés, les menaces de mort, les insultes sexuelles, les blasphèmes à la chaîne, qui formaient des phrases, des reproches, des attaques. Pourquoi avoir tenté de devenir mon amie si c'était pour m'accuser aussi mesquinement par la suite? Je ne lui avais rien demandé. Je n'avais jamais demandé à devenir l'amie d'une vieille prof pleine d'amertume.

Calme-toi, calme-toi, calme-toi, s'est-elle mise à répéter, les bras tendus, les mains ouvertes, comme si elle négociait avec une preneuse d'otages ou qu'elle essayait de calmer une tireuse folle.

Je n'avais pas besoin d'une amie, je n'avais pas besoin d'elle, je n'étais pas plus malheureuse avant qu'elle arrive dans ma vie, et se mette dans la tête de me donner de faux espoirs. J'aurais préféré ne jamais la connaître, j'aurais fait ma vie, mes dessins pareil, j'aurais écrit mes petites histoires et j'aurais pu passer mes vendredis à boire de la bière dans des partys plutôt qu'à économiser mon énergie pour être en forme pour elle, pour lui plaire, pour l'aider à construire ses maudits décors et me sortir des logos télévisuels du cul sur commande.

Elle a reculé sans rien dire, les mains toujours tendues. Je n'ai pas cessé de crier tant qu'elle n'a pas eu refermé la porte. Je n'ai pas attendu que mes amies reviennent me chercher. Je n'avais pas envie qu'on me fasse la morale, pas envie qu'on me demande ce qui m'avait prise, ni qu'on m'offre des câlins ou je ne sais pas quoi. J'avais l'impression de m'être fait frapper par la foudre. Je m'étais écorché les cordes vocales à force de crier. J'ai marché vers la maison, on habitait à quinze minutes. Mon cœur battait à tout rompre dans ma poitrine, il n'a pas ralenti pendant des heures. La migraine du siècle se préparait, je le sentais dans mes oreilles. J'avais tellement hyperventilé que j'étais devenue très légère, je survolais la rue, lentement, je fixais la couverture nuageuse, les branches d'arbres et leurs bourgeons minuscules, noirs, qui tremblotaient.

Je connais très peu de gens capables de souhaiter la mort à quelqu'un, ou de menacer quelqu'un de lui faire du mal. Alors que je rentrais chez moi et que je reprenais mes esprits, je me suis demandé si ça me plaçait dès lors dans une nouvelle catégorie de personnes, aux côtés des vrais gens mauvais, des vrais méchants.

/ 190

Le trouble du déficit de l'attention avec hyperactivité, le TDAH, compromet la capacité d'une personne à contrôler ses impulsions. On l'appelle « déficit », mais il s'agit moins d'un manque de concentration que de l'impossibilité de décider sur quoi se fixe l'attention. Vivre avec ce trouble, c'est comme être installée dans une cafétéria bondée, entourée de convives, et essayer d'écouter la personne en face de soi. J'entends aussi bien ses paroles que celles des voisins, et celles des inconnus deux tables plus loin. J'entends les mots prononcés par tout le monde, en même temps. Les dîneurs crient, s'esclaffent, les couverts tintent, la musique sort des haut-parleurs et se répercute sur les plafonds. Les micro-ondes émettent leur sonnerie stridente. Les gens circulent, et leurs mouvements à la périphérie de mon champ de vision attirent mon regard comme les lampadaires attirent les papillons de nuit.

La personne neurotypique peut trier et hiérarchiser les stimuli, en ignorer certains et prioriser l'essentiel; la personne TDAH vit dans une maison où la télé est allumée en permanence, en plus d'un poste de radio dans chaque pièce, chacun sur une fréquence différente. Elle éprouve les mêmes difficultés dans une classe silencieuse, où ses camarades respirent et déglutissent, où ils tournent les pages de leurs manuels, se lèvent et marchent vers le taille-crayon. Elle éprouve les mêmes difficultés au moment d'organiser ses idées ou son temps. N'importe quel stimulus, n'importe quel phénomène dans son environnement ou sa tête constitue une distraction capable de la détourner de ce qu'elle est censée faire, de ce qu'elle *veut* faire. Elle dit n'importe quoi ou gesticule, car elle ne dispose pas des quelques secondes de tampon dont profitent les autres pour réfléchir. Ça ne sert à rien d'ordonner à un enfant hyperactif de rester assis. Il ne fait pas exprès de se lever. Ça ne dépend pas de lui. Ça ne sert à rien de

dire à une enfant hyperactive de lever la main en classe, ou de garder ses commentaires pour elle. Il lui est impossible de tourner la langue sept fois dans sa bouche avant de parler. Ça parle avant de penser. Penser arrive trop tard.

/ 191

L'usine comprenait son propre service de la construction. Y travaillaient menuisiers, charpentiers, peintres et hommes à tout faire qui gagnaient le mirobolant salaire des gars de la Domtar en plus de travailler de jour seulement, du lundi au vendredi. Qu'on se le dise : le temps qu'ils passaient à se changer ou à prendre leur douche était payé. Ils mettaient le pied dans l'usine à huit heures et en sortaient comme un seul homme à quatre heures tapantes – certains plus tôt encore. *Gras dur*. Leurs ateliers voisinaient l'entrée principale. Aujourd'hui, la direction a réussi à se débarrasser d'eux, en ne les remplaçant pas quand ils prenaient leur retraite. On a embauché des sous-traitants à leur place. Ils m'ont enseigné la peinture en bâtiment, le sablage et le décapage – ils passaient beaucoup de temps à les réparer, ces balcons et rampes en acier qu'un mystérieux mal rongait –, ils m'ont appris à manipuler et installer de la laine isolante autour de tuyaux ou de morceaux de moteur aux formes si improbables que ça relevait parfois de l'œuvre d'art, et à monter et démonter des échafaudages – ainsi mon sentiment étrange de vivre dans *Metropolis* a persisté l'été durant. Ils m'ont même appris à conduire. Leurs activités sur le site de l'usine devaient couvrir une surface de trois kilomètres sur cinq cents mètres. Quand l'objet à réparer, la pièce à peindre se trouvaient à plus de cinq cents mètres, on s'y rendait en tricycle, de gros tricycles pour adultes pourvus d'une caisse en arrière; à plus d'un kilomètre, on prenait un camion. Les gars aimaient beaucoup mettre les étudiantes de corvée de conduite. Ça a créé un grand émoi dans le groupe quand ils se sont rendu compte que je n'avais pas mon permis, et donc ils m'ont appris à rouler, de toute façon il n'y avait pas de police à la shop, et si je rentrais dans un garde-fou en me garant ils s'arrangeraient. Je ne les ai guère impressionnés derrière un volant, ils ont vite laissé tomber. Je ne suis pas soudainement devenue très heureuse de mon travail, mais au moins je ne me sentais plus morte en dedans. La

tension et la colère perpétuelles qui m'avaient animée pendant la première semaine s'étaient dissipées, remplacées par un ennui infini. Je consacrais la plupart de mes heures de travail à repeindre des murs, des moulures, des escaliers. J'ai passé trois jours complets seule avec une autre fille à appliquer une couche de teinture sur le ponceau de bois traité qui enjambait un étang ornemental aménagé le long du chemin qui menait à l'usine, non loin de l'énorme enseigne de pierre au nom de la compagnie. Ça ne servait qu'à bien paraître de loin, pour les voitures. Personne n'allait jamais se promener dans ce coin-là, personne n'y traînait jamais son lunch pour dîner au soleil, en compagnie des libellules, les petites noires aux ailes bleues, les géantes au corps picoté de jaune et dont le vol sonnait comme un hélicoptère. On était plutôt bien. Je me suis habituée à voir mon pinceau dégoutter dans l'étang, sur les quenouilles et les nénuphars, j'ai presque cessé de m'inquiéter pour ce qui y vivait. Je buvais trois litres d'eau par jour. La fille était chanteuse d'opéra. Quand elle me l'a dit la première fois, j'ai pensé qu'elle me faisait une blague. Une grande fille aux cheveux teints en blond pâle, à la taille très fine et aux gros seins, qui m'avait expliqué qu'elle avait beaucoup de chance d'avoir ce physique, que ça pourrait représenter le facteur déterminant de sa carrière. Elle n'était pas la plus talentueuse, elle étudiait juste à l'Université de Montréal et non dans une grande école. Elle tenterait de passer l'audition à Juilliard pour sa maîtrise, mais rien n'était gagné. Même si elle y parvenait et finissait un jour par chanter dans de grandes productions, ça ne serait que dans des petits rôles, et le physique jouerait autant que la voix. Ses profs l'avaient préparée à cela. Alors elle teignait ses cheveux, elle prenait soin d'elle, il faudrait toujours qu'elle prenne bien soin d'elle.

/ 192

Les personnes TDAH sont aussi des hypersensibles. Elles exercent aussi peu de contrôle sur leurs émotions que sur leurs paroles ou leurs gestes impulsifs. On dit souvent qu'elles n'ont pas de filtre. Elles peinent à garder à l'intérieur leur colère, leur sentiment d'injustice, mais aussi leur affection et leur joie. Elles peinent à retrouver leur calme lorsqu'elles sont fâchées ou tristes. Leurs sentiments négatifs les suivent des journées entières, leurs

pensées négatives tournent dans leur tête alors qu'elles aspirent au silence. Quand leurs émotions s'expriment, les autres les voient comme trop intenses. Pour prévenir la honte que leur occasionnent leurs débordements, elles sont nombreuses à développer des mécanismes de répression néfastes, et à chercher par toutes sortes de moyens à se couper du monde, de ce qui les touche, les affecte, les ébranle trop puissamment.

Parce qu'on leur a trop souvent dit qu'elles étaient *trop* ou *pas assez*, qu'elles étaient incapables ou paresseuses, parce qu'on leur a trop souvent reproché des erreurs ou des comportements dont elles n'avaient pas le contrôle, elles réagissent fortement à la critique, qu'elles interprètent comme un désaveu de leur personne. Elles tolèrent mal le sentiment d'échec. Elles ne savent plus dissocier leurs échecs de leur être. Elles se jugent mauvaises, irrémédiablement. Ça ne vaut plus la peine d'essayer, l'espoir est une perte de temps, et la déception, inévitable.

/ 193

Nous utilisions des peintures délétères, faites pour résister aux attaques les plus féroces des éléments et des autres produits chimiques, entre autres une peinture de type époxy qu'on devait préparer soi-même en mélangeant la sauce colorée au solvant dans une troisième canne. On mélangeait nos quantités de peinture juste avant utilisation parce que la peinture figeait dans l'heure suivant son exposition à l'air libre. On allongeait sa durée de vie en la diluant avec de la térébenthine – du *thinner*. Puis on brassait le plus fort qu'on pouvait avec un bâton. Mais arrivait toujours le moment inévitable où ça prenait en un bloc. Alors on jetait tout aux poubelles : canne de peinture, pinceau – des pinceaux neufs en crin véritable qui se vendaient trente dollars en quincaillerie –, panne, bâton. Quand j'ai vu ça, j'étais tellement outrée que j'ai essayé de nettoyer mes pinceaux pour les réutiliser. J'ai passé ma pause au complet penchée au-dessus de l'évier du magasin de peinture, à enchaîner les sacres. Un des journaliers est venu me voir, c'était le doyen du département, et c'était mon bonhomme préféré : un homme de six pieds deux pouces, à la grosse bedaine de bière, qui partait tous les jours de la job à quinze heures quarante-cinq. Les gens autour roulaient des yeux et en riaient comme des agissements d'un excentrique

bourru. Il décapait des morceaux de moteur géants par jet de sable pulvérisé, vêtu d'un genre de scaphandre, puis les repeignait avec le fusil à peinture à air comprimé. Il avait incontestablement la job la plus cool, la plus routinière, la plus solitaire des journaliers du département de la construction. Il organisait sa journée de façon à marcher le moins possible. L'espèce de garage où il travaillait restait ouvert tout l'été, sans quoi il aurait sûrement étouffé à cause de la poussière et des vapeurs. Il bloquait une partie de l'ouverture avec un rideau en plastique, mais au moins l'air circulait. Il parquait son pick-up en face du garage, toujours à la même place; je n'ai aucune idée de comment il s'y était pris, mais cette place pour son pick-up, elle lui appartenait par un don cosmique. Bourru, il l'était. Il ne mangeait que rarement avec les autres dans la cuisine. Il dînait dehors, en fumant, assis de côté sur le banc d'une table de pique-nique. De cette table, il pouvait voir son pick-up. Pas qu'il le regardait en mangeant ou rien, c'est juste pour dire à quel point son pick-up était proche quand il crissait son camp à 15 h 45. Il marchait vers son char en une quasi-ligne droite à peine infléchie par le détour à travers le portique électronique. Parfois j'allais lire et fumer à sa table. Je n'essayais pas de discuter, je voulais juste prendre du soleil et c'était les seuls sièges accessibles à l'extérieur. Il rentrait quand il pleuvait mais paraissait mal à l'aise, coincé entre la table et le banc mince où nous nous installions. Je trouvais parfaites son attitude et les largesses d'horaire qu'il se permettait. Celui-là clairement n'éprouvait pas grande reconnaissance envers les industriels qui lui avaient fait l'honneur de lui confier une grosse job. Bien sûr, on n'entendait jamais parler ce monsieur de syndicalisme ou de rien. Je connaissais un peu l'histoire de ma ville – j'étais bien la seule, parmi les gens de mon âge. Mon bonhomme bourru avait raison de s'entêter dans sa dissidence. Personne n'allait le mettre dehors, mais ses patrons n'étaient pas là pour lui rendre la vie plus facile ou plus douce, ils n'étaient pas là pour faire la charité. Les patrons – des Anglais – étaient très agressifs dans leur lutte pour retirer aux journaliers les droits et les avantages sociaux que les militants syndicaux venus avant nous avaient obtenus au terme de grèves terribles, certaines ayant viré au siège. Il y avait eu des émeutes, de la violence policière. Lui, il faisait sa part comme ça, seul et sans parler à personne, à défaut que des gains syndicaux significatifs soient encore réalisables.

Il est venu me trouver au-dessus de mon évier pour me dire de lâcher ça, et de ne plus essayer de laver mes pinceaux. La shop avait de l'argent à

l'infini pour acheter des pinceaux. La shop ne me payait pas pour récupérer les pinceaux. La shop appellerait la police si je devais essayer d'en rapporter chez nous et que je me faisais prendre. Il n'y avait aucun intérêt à gaspiller mon énergie pour ça. Les jeunes de ma génération, on avait été lavés du cerveau par rapport à l'environnement, à la pollution, et c'était bien beau, c'était bien, mais ça ne s'appliquait pas ici, ces grands principes-là.

Puis il a ajouté que, si on veut réellement récupérer un pinceau, ça ne sert quand même à rien de forcer une demi-heure de temps, et il a pointé le doigt vers un assortiment d'outils qui trempaient dans des pots de crème glacée remplis de thinner.

/ 194

Du thinner, on en traînait toujours une canne avec soi, pour diluer le gallon d'époxy, humecter la guenille qu'on conservait à la ceinture afin d'effacer nos erreurs aussi vite qu'on pouvait. On se lavait aussi les mains avec. On utilisait également, pour protéger les équipements les plus exposés aux rejets acides de l'usine, une peinture à base d'acétone, qui sentait encore plus fort que les autres. Chaque fois que je me servais d'un nouveau produit, j'avais mal à la tête pendant deux ou trois jours, puis je m'habituais. C'est révoltant, de s'habituer à tout à ce point-là.

Avec ma chanteuse d'opéra, on a mis dix jours à repeindre le corridor où se trouvaient les bureaux des cadres affectés aux machines – la machine à papier, c'est la machine à travers laquelle la pâte enfin lisse et blanche devient une feuille de papier lisse, blanche et sèche. Il y en avait deux. La salle des machines était grande comme un terrain de football. Les contremaîtres et leurs supérieurs immédiats étaient installés sur une mezzanine fermée la surplombant, entièrement vitrée côté machines. Côté bureaux, on comptait peut-être vingt salles, dotées chacune d'une porte en acier et d'une fenêtre. Ça donnait lieu à une multiplication quasi fractale des moulures. Les contremaîtres voulaient des moulures d'un bleu gris presque noir, qui était probablement la couleur la plus salope jamais inventée. Le gris blanc des murs était encore en bon état. C'est juste qu'ils voulaient des moulures d'une couleur qui reflétait mieux leur personnalité. Nous n'avions

pas le droit à l'erreur, ça se voyait dès qu'on dépassait d'un millimètre et les gars refusaient qu'on découpe avec du ruban. Une perte de temps, selon eux, mieux valait apprendre à peindre comme du monde. Je l'ai utilisée, ma guenille de thinner. Une semaine à peindre des moulures, plus trois jours la semaine d'après, on a cru devenir folles. Ma chanteuse d'opéra faisait ses vocalises. J'écrivais des romans dans ma tête. Je ne les ai jamais transcrits, tellement je les avais vécus intensément dans ma tête. Je les avais épuisés. Une fois, j'ai demandé à la chanteuse si ce n'était pas mauvais pour sa voix de respirer ces émanations toxiques. Elle m'a dit que oui, certainement, que c'était un peu comme si elle fumait la cigarette. En revanche, avec tout l'argent qu'elle faisait, elle pouvait se permettre de ne pas travailler de l'année scolaire, et son métier pendant l'année scolaire précédente avait été bien pire que la job de peintre à la Domtar : serveuse. Des nuits entières à relayer des commandes en criant dans un bar bondé, rempli de vraies cigarettes, ça t'endommageait les cordes vocales sur un moyen temps.

/ 195

Autour de moi, les autres étudiantes agissaient comme si la Nasa les avait recrutées, ou le corps des Airborne. Elles travaillaient avec une rapidité, un zèle extrêmes – les gars les obligeaient cependant à respecter l'horaire des pauses et les consignes de santé et sécurité concernant le travail dans des conditions de chaleur extrême : au-dessus de trente-cinq degrés, on devait obligatoirement s'arrêter vingt minutes après vingt minutes de travail, pauses syndicales exclues. Pendant les pauses, les filles se réunissaient dans le fumoir pour parler de la façon dont elles dépenseraient leur argent, durant l'été et durant l'année, et de tout ce qu'elles auraient été prêtes à faire pour cette paye-là. Par exemple, travailler quarante heures par semaine au dernier étage de l'unité de récupération de la vapeur, entre autres formes de torture légale. En fumant moi aussi, je les écoutais évoquer la rentrée scolaire en poussant des soupirs d'exaspération. Elles auraient tout donné pour rester là au lieu de retourner à l'université, parce que décidément elles ne trouveraient jamais mieux. Je cachais ma stupéfaction dans mon livre. Je

lisais Dostoïevski, une brique de six cents pages dont on m'avait plusieurs fois demandé pourquoi je lisais ça.

/ 196

Emporté dans un long monologue, Ivan Fiodorovitch Karamazov est sur le point de devenir fou, à un moment il dit : « Écoute : si tout le monde doit souffrir pour que cette souffrance achète une harmonie universelle, les enfants, eux, ils y sont pour quoi, dis-moi, s'il te plaît? On ne comprend pas du tout pourquoi, eux aussi, ils doivent souffrir et pourquoi, eux, ils doivent acheter l'harmonie par la souffrance? Pourquoi, eux aussi, ils se sont retrouvés comme matière servant de fumier, en eux-mêmes, à je ne sais quelle harmonie future? La solidarité des hommes dans le péché, c'est une chose que je comprends, je comprends aussi la solidarité dans la vengeance, mais, cette solidarité dans le péché, elle ne s'étend pas, tout de même, jusqu'aux petits enfants, et si la vérité est que, réellement, eux aussi, ils sont solidaires de leurs pères dans tous les crimes de leurs pères, alors, évidemment, cette vérité-là n'est pas de ce monde, et, moi, elle me reste incompréhensible. Il y a peut-être un plaisantin qui pourra dire que, de toute façon, l'enfant, il grandira, et il aura le temps de pécher, mais, quand même, là, il n'avait pas grandi, et ils l'ont déchiqueté, à huit ans, avec leurs chiens. »

/ 197

Quand je suis rentrée chez moi, Jacqueline avait déjà appelé chez moi. Elle a dû me trouver plate, a dit ma mère. Je lui ai dit que j'allais m'arranger avec ma fille et lui demander à elle ce qui s'est passé entre vous deux. Ma mère s'est refusée aux démonstrations de colère, de réprobation à mon égard ou de soutien à Jacqueline. Elle a aussi affirmé au téléphone que Jacqueline avait dû dire des choses graves pour réussir à me faire sortir de mes gonds de la sorte. Je lui ai dit que ça me dérangeait pas de la rencontrer

chez la directrice, a ajouté ma mère, mais que je voyais pas trop l'intérêt vu que vous vous êtes chicanées en dehors des heures de classe.

Je lui ai résumé notre altercation. Ma mère m'a versé de l'eau, ça lui faisait mal à la gorge rien qu'à m'entendre parler, à entendre ma voix rauque, éraillée par les cris.

/ 198

J'ai quand même passé le pire été de ma vie à l'usine. Au-delà des échanges somnolents du matin et les conversations sur mes lunchs bizarres, je n'avais que très peu de choses à raconter, aux journaliers comme à mes collègues étudiantes. J'haïssais d'une haine pure leur amour des coups pendables – cacher les outils, changer les vêtements de rechange de casier, conter des pipes aux filles, les envoyer à l'autre bout de l'usine à la recherche d'objets qui n'existaient pas, voler les tricycles, déplacer les camions, arroser les filles avec le boyau d'arrosage, alors que les filles passaient la journée à peindre une cafétéria climatisée. Les filles riaient, elles répliquaient par des tours du même genre, avec moins de succès. Un après-midi, je suis arrivée pour laver mes mains au-dessus de l'évier de l'atelier principal, mes mains couvertes d'époxy bleu cyan. Ça ne partait qu'avec beaucoup d'efforts et de savon chimique qui contenait du sable. J'essayais d'éviter de me nettoyer systématiquement avec ma guenille de térébenthine pour laisser une chance de guérir à ma peau gercée. L'évier était bouché, et plein d'eau brune. Je ne comprenais pas. Il n'y avait jamais rien dans cet évier, où on vidait nos restes de peinture et où on lavait à grande eau nos mains, nos bras et nos visages tachés de cyan ou de jaune.

/ 199

J'ai reçu mon diagnostic à trente ans. Comme beaucoup de filles atteintes de déficit de l'attention, j'ai traversé toutes mes études sans me faire repérer. J'avais de bonnes notes, on déplorait simplement mon manque d'efforts et un sérieux problème d'attitude. C'est le malheur des filles

TDAH : on ne remarque pas leur trouble, on blâme leur personnalité, leur personnalité de mauvaises filles. On ne reconnaît pas leur détresse; quand on en perçoit les signes, on l'interprète comme un défaut de caractère; le sentiment d'être incomprises grandit, avec lui la détresse. On les dit frivoles, égocentriques, dissipées, insouciantes, bavardes et émotives, butées, soupe au lait. Elles ne tolèrent pas de faire quelque chose qui les rebute. Elles détestent se soumettre. C'est leur dignité, leur intégrité qui est en jeu. Impossible de donner raison à ceux qui les traitent de bonnes à rien même si, en elles-mêmes, elles y croient. Elles échouent à réduire l'espace qu'elles occupent, à faire le moins de bruit possible, à obéir, à faciliter la vie des autres. On le leur signifie. Elles assimilent ce savoir sur elles-mêmes, et elles en rajoutent. Vous trouvez que je suis fuckée ? Attendez un peu, vous n'avez rien vu.

/ 200

La direction de l'école n'a jamais rappelé à la maison, ni Jacqueline. Je n'ai jamais remis les pieds au local d'arts, sauf pendant les heures de classe. Au premier cours après ma crise, j'en ai eu des sueurs froides, mais j'y suis allée. Je n'ai pas adressé la parole à Jacqueline une seule fois, et elle ne m'a pas demandé d'aider les élèves à comprendre comment dessiner un visage de profil ou l'eau d'une rivière qui coule. Ils sont venus d'eux-mêmes. Mes parents n'ont plus abordé le sujet, sauf pour savoir si elle me laissait tranquille.

Deux semaines plus tard, ou un peu moins, elle m'a demandé de rester après la classe. J'aimerais mieux pas, ai-je dit, pourquoi? Elle a répondu qu'elle avait deux mots à me dire. J'ai demandé à Jade de m'attendre dans le corridor. J'aurais préféré qu'elle reste avec moi, directement dans la classe, mais Jacqueline tenait à ce que nous soyons seules.

Elle a attendu que tout le monde soit parti et m'a expliqué, d'une voix dépourvue de gentillesse, qu'elle n'avait pas plus envie que moi de cette discussion, mais qu'elle y était forcée, c'était son devoir d'adulte de me dire à quel point elle trouvait que j'avais changé depuis qu'elle m'avait rencontrée l'année précédente. J'étais passée de jeune fille enjouée à ado lugubre en un claquement de doigts. Mon comportement actuel, mon

insubordination étaient inacceptables, catastrophiques, je devais bien m'en douter. Elle me disait cela en tant que prof, c'était son travail. Mais en tant qu'adulte, qui avait de l'expérience, qui connaissait bien les gens, et qui avait vu plus d'ados qu'elle n'en pouvait compter, elle se rendait bien compte que quelque chose n'allait pas avec moi. Il fallait qu'elle me le dise, elle n'avait pas le choix. Sa conscience l'exigeait. Elle admettait qu'elle m'avait mal jugée et qu'elle m'avait peut-être nui en m'en mettant plus qu'aux autres sur les épaules. Elle percevait bien maintenant ma grande fragilité. Elle ne voulait pas que je me confie à elle, mais elle me demandait d'aller parler à quelqu'un si j'allais aussi mal que j'en avais l'air.

Je n'arrivais pas à comprendre où elle puisait le courage, ou plutôt l'audace, de prononcer à voix haute ces mots hypocrites, comment elle osait, et d'où sortait cette espèce de contenance tendue, sentencieuse, cette voix ridiculement crispée d'adulte s'imaginant contrainte de faire usage de son autorité, feignant d'avoir beaucoup de peine mais se délectant au fond d'elle-même.

— Si jamais tu essayais de te suicider, ou que tu réussissais, je ne voudrais pas avoir ça sur la conscience.

J'ai ri, de ce rire qui sort quand on expire d'un coup tout l'air de son corps, sous le choc.

— Ça va aller, ça va être beau, c'est correct, j'ai pas besoin de rien.

J'ai même dit merci, je pense. Jacqueline a insisté avec quelques répliques de plus, et je n'ai même pas dit « fuck you, ma crisse, va te jeter en bas du pont ». J'ai passé la porte et, en voyant Jade, j'ai éclaté d'un rire hystérique qui doit s'être répercuté dans l'escalier jusqu'au deuxième étage.

/ 201

Dans l'eau pleine de bouette, j'ai d'abord vu flotter des mottes d'herbe, puis des bouts de tissu. Au début de notre shift, un des gars avait fait le tour de nos casiers. Il avait ensuite rempli l'évier des vêtements de rechange qu'il avait trouvés – je ne me changeais pas au travail, je rentrais en bleu et en chemise de peintre, je me douchais à la maison, mais d'autres filles faisaient une partie de leur toilette à l'usine. Je profitais de ce temps pour lire ou dormir dans le fumoir.

— Ah, come on, ai-je marmonné.

Quelque chose a grouillé dans ce marécage. C'était des grenouilles. Des ouaouarons. Trois. Trois ouaouarons. L'un d'eux a coassé avant que mon cerveau ait fini de traiter l'information et j'ai bondi deux pieds en arrière. Heureusement, personne ne m'a vue et je me suis ressaisie. J'aimais bien les grenouilles. Câlisse qu'il fallait être con. J'en ai soulevé une à deux mains, en la prenant par son abdomen, sous les pattes de devant. Je suis sortie avec dehors, j'ai marché devant moi en me demandant où le gars pouvait bien avoir pris ça. Je ne voulais pas la relâcher à un endroit où elle aurait souffert. Les grenouilles provenaient sûrement du fossé, de l'autre côté du chemin qui longeait le parking. À moins qu'elles viennent de derrière l'usine, du secteur de l'usine d'épuration. Je les relâcherais dans le fossé. Je voulais avoir le temps d'au moins libérer les grenouilles avant que les autres arrivent, à défaut de pouvoir vider l'évier, rincer et essorer le linge. Je suis sortie en plissant les yeux dans le soleil brûlant. L'idée de priver l'instigateur de cette joke débile de sa satisfaction me procurait un petit plaisir, une joie minime.

Depuis sa table, mon bonhomme préféré m'a vue passer. Il m'a demandé ce que je faisais.

— Y a un cave qui essaye de nous faire peur avec ça. Je vais me dépêcher de les sortir avant que les filles arrivent. J'ai pas le goût d'entendre crier.

— Ben voyons, c'est juste des petites grenouilles.

— Ça va crier, c'est écrit dans le ciel.

J'ai voulu lui envoyer la main, mais je tenais un ouaouaron. Par réflexe, je l'ai un peu agité en guise de salut. Ses pattes gélatineuses ont remué dans l'air. Le bonhomme a hoché la tête, et je l'ai vu sourire, à peine, en tirant sur sa cigarette. Il devait être quinze heures quarante. Quand je suis revenue du fossé vers l'atelier, j'ai vu son pick-up s'éloigner lentement dans les ondes de chaleur qui montaient de l'asphalte.

IV

VANITÉ

OceanofPDF.com

/ 202

Chaque fois que j'ai tenté d'écrire ce livre, il m'a fuie, puis je l'ai abandonné. Je me suis interrogée sur ce que je tentais de faire. Mes justifications m'ont paru indignes, j'ai abandonné.

Fannie est morte à dix-huit ans. Est-ce que ça aurait changé quelque chose, si elle n'était pas morte? Je n'aurais pas de raison d'écrire sur elle, ni de ne pas écrire sur elle. Sa mort, une fois survenue, a roulé sur le passé, sur ma mémoire, comme une longue vague, elle a englouti des villes et des forêts, révélé des îles. Comme le fait la mort, comme le fait le temps. La mort a vidé les paysages de mon enfance de leur sens, et elle leur en a offert un nouveau, qui est elle-même, qui est sa venue, la réalité de la mort arrivant dans la vie.

/ 203

Et ce livre, porte-t-il sur elle? J'ai tant oublié. Je l'ai répété tant de fois, comme pour m'excuser. Ce livre porte-t-il sur moi? Est-ce que j'ai le droit d'écrire sur elle, d'écrire sur moi, quand j'ai tant oublié? Ai-je le droit d'écrire sur moi, d'attirer l'attention sur moi, et de parler de la mort, et de parler de la haine, et de parler de la douleur, alors qu'elle est morte et pas moi?

/ 204

Fannie est morte à dix-huit ans, à la fin de l'été, sur la table de chirurgie. Elle avait passé les semaines précédentes à la maison des greffés, son état s'était beaucoup dégradé pendant l'année. Avant qu'on l'admette là-bas, elle traînait sa bonbonne d'oxygène avec elle dans la maison depuis plusieurs mois, à ce qu'on m'a dit. On craignait de ne pas trouver de donneur à temps. Je travaillais cet été-là au camp de jour municipal, où j'avais la responsabilité de quinze enfants de cinq ans. Je faisais partie d'un groupe d'une vingtaine d'animateurs, mais je n'avais pas le sentiment d'en faire partie pour de vrai. Des gens drôles et sportifs dont l'autorité sur les enfants provenait de leur infinie coolitude, de leurs belles voix où ils réussissaient à injecter la joie d'être là, de la conviction, un enthousiasme pour les chasses au trésor, le jeu de la patate, les activités de bricolage. Je n'avais pas aimé être une enfant, et cet emploi ne me convenait pas vraiment. Je n'avais pas la douceur et la patience nécessaires pour m'occuper des plus petits. Je les trouvais égocentriques, capricieux et impatientes. Ils mettaient un temps fou à manger leurs collations, à se placer en rang, à se taire, et c'était pire encore quand venait le moment de se changer pour la piscine, il fallait compter une demi-heure pour qu'ils enfilent leurs maillots et une autre demi-heure pour qu'ils parviennent à se sécher, à se rhabiller, à réunir leurs serviettes, leurs maillots, leurs tubes de crème solaire et leurs sandales. Je rentrais le soir exténuée et quand je me couchais j'entendais encore leurs voix qui me poursuivaient, à l'infini parce qu'ils avaient faim, soif, envie de pipi, besoin de se moucher, parce qu'ils ne voulaient pas faire la sieste, parce qu'un ami avait pris le crayon qu'ils s'étaient réservé pour colorier le tronc de leur arbre après avoir terminé les feuilles. Les feutres bruns et noirs étaient les plus recherchés : les enfants n'admettaient pas de dessiner à un arbre un tronc mauve ou orange.

Le jeudi, avec le groupe d'animateurs, nous allions nous saouler au pub Le Château. La bière aidant, j'arrivais à passer du bon temps avec certains, à rire ou à débattre, mais d'autres me glaçaient, même quand ils essayaient d'être gentils. J'écris « essayaient » et je me rends compte maintenant que c'est injuste. Ils habitaient un autre monde, que le mien répugnait. Me parler signifiait en sortir et je voyais leur malaise, il leur tordait la bouche, il faussait leur voix. Tout le monde se souvenait de sa place dans l'échelle sociale, en était bien conscient. Ce n'est pas parce que nous avons fini le secondaire depuis un an ou deux que cette place avait changé. Il n'y avait pas de deuxième chance. Il n'y avait pas de recommencement. Il y avait un

seul moyen d'échapper à cet ordre, des choses et des gens, et c'était de partir. Douze mois plus tard exactement, je serais à Montréal, dans mon appartement au pied du pont Jacques-Cartier, et personne parmi ces gens ne me reverrait plus.

/ 205

On était tard dans l'été, l'herbe avait jauni. Une journée normale du mois d'août, très chaude, mais pas insoutenablement humide, au ciel pâli, pleine de lumière couleur paille. Je me trouvais près de la sœur de Fannie, aussi animatrice au camp, quand on est venu la chercher, à quelques pas d'elle, mais c'était par hasard. J'ai entendu les éclats de joie, on avait trouvé un cœur, des poumons, un donneur compatible. La chirurgie aurait lieu très vite, Fannie avait encore assez de force. Chez elle, ses parents faisaient leurs valises à toute vitesse, la famille se précipitait à Montréal. Autour de moi, ça criait victoire, ça criait yes! enfin! et j'avais envie d'aller voir sa sœur, de lui dire que j'étais heureuse, peut-être de la prendre dans mes bras, de lui dire que j'étais heureuse pour elle, pour Fannie, pour leur grande sœur, et heureuse pour leur mère, leur père, je les avais connus si longtemps et je n'avais jamais cessé d'avoir des pensées pour eux, de leur vouloir du bien. Je n'en ai rien fait. Ce désir de m'approcher de la sœur de Fannie, je l'ai vu se dissiper, je l'ai vu s'éloigner comme la sœur de Fannie elle-même. Il a disparu et il a laissé ma tête vide. Je n'étais pas à ma place, la nouvelle se propageait, on criait de joie, je me suis éloignée à mon tour, incapable de crier avec les autres, toujours inquiète.

/ 206

D'un côté, j'ai peur de blesser les gens qui se reconnaîtront dans ce livre; d'un autre côté, j'ai peur qu'on le juge faux, inapproprié, impudique, outrageant. Je me demande si j'ai le droit de l'écrire, ce livre.

/ 207

On me répondra qu'il s'agit d'une mauvaise question. Pour ce qui est de mes craintes, c'est plus compliqué.

/ 208

J'ai dit qu'on ne pouvait échapper à l'ordre établi, qu'on ne pouvait changer de place qu'on occupe; j'ai dit que tout le monde s'en souvenait, que tout le monde en était conscient, mais je n'en sais rien. J'invente un système qui explique par des causes extérieures le fait qu'il n'existait bel et bien pas de deuxième chance pour moi. Mes collègues du camp, les gars de la Domtar, ils faisaient leur travail, ils voulaient être heureux, ils voulaient un avenir, ils voulaient des enfants heureux et en santé. Ces ratiocinations négatives, ce sentiment d'inadéquation, ils n'appartenaient qu'à moi. C'est eux qui ont raison, les gens bien adaptés. Je les comprends. Pour un peu, aujourd'hui, j'en serais.

/ 209

J'ai aussi peur de qui me dirait que ce n'est pas parce qu'on a le droit de faire quelque chose qu'il s'agit d'une chose bonne à faire. Ou que ce n'est pas parce que j'en ai le droit que c'est digne d'être raconté, que c'est intéressant. Et que j'aurais peut-être dû me taire plutôt que d'écrire ce livre plaignard, ce livre indécent. Ce livre qui déforme la réalité.

/ 210

Le souvenir est déjà une forme de récit. Se souvenir est une action. Je me souviens de ce que j'ai mangé hier. Je me souviens des livres que j'ai lus cette année, mais je ne peux me souvenir de tous en même temps. Je me

souviens de fêtes, de soupers avec des amis, je me souviens de journées à la montagne, je me souviens d'être tombée amoureuse. Chaque fois que je me souviens, je me souviens différemment. Le souvenir n'est pas un film que je peux simplement me rejouer. Chaque fois que je veux le revoir, je dois le reconstituer. Je me le raconte à moi-même. Il contient des scènes et des personnages. L'émotion est le fil qui fait tenir ces scènes et qui donne corps à ces personnages. C'est ce qui laisse une trace dans la mémoire, ce qui s'accompagne parfois, mais pas toujours, d'images et de paroles. À cette trace je peux retourner. Cette trace, je peux la suivre. Tout ce que j'écris, si je suis cette trace, si je lui suis fidèle, sera vrai. Tout ce que j'ai écrit jusqu'à présent est vrai. Tout ce que j'ai écrit jusqu'à présent est conforme à mon souvenir. Quand le souvenir auquel me conformer n'existe pas, il me reste le fil des émotions. Ce que ce récit exprime comme vérité, ce qu'il dit sur notre monde, ne saurait se mesurer en termes de fidélité, en indices de factualité, à ce qui s'est vraiment passé en moi et dans le monde quand j'étais petite.

/ 211

Se souvenir, comme écrire, est un processus transformateur. Écrire est un processus transformateur. C'est trahir la réalité, entendue comme le monde des choses. Le monde est trop vaste, les objets, les phénomènes trop nombreux pour qu'il en soit autrement. Je sais que bien plus de souvenirs, plus d'images se trouvent dans ma tête que je ne peux en inscrire sur cette page. Je sais que ce nombre d'images et de sensations stockées quelque part dans ma tête ne fait pas le poids devant le nombre des phénomènes physiques qui constituent « ce qui s'est vraiment passé ». Cela, personne ne l'a enregistré, cela n'est plus, et dès lors cela est en train de se transformer en chacun, de se morceler.

/ 212

On se rappelle les événements, on se les raconte, pour les retenir. On sait que l'oubli avalera ce dont on ne prend pas assez soin. Alors on rappelle à soi les moments qui nous définissent, dont on a l'impression qu'ils nous ont définis, les moments où l'on s'est senti le plus en accord avec soi-même, le plus intensément vivant, les moments qui nous ont changés.

/ 213

Quand j'ai appris la mort de Fannie, j'étais à la maison avec mes parents. Quelqu'un a téléphoné à ma mère, je ne sais plus qui. Il faisait aussi merveilleusement beau que le jour où on a appris pour sa greffe. C'était la fin de l'après-midi, toute la ville se préparait à souper. Dans le champ derrière nous, les foin s n'étaient pas faits, il me semble. Je ne peux m'empêcher de penser aux herbes pâles balayées de vent doux, sous le ciel pâle, dans le soleil pâle, à un paysage délavé, au vent doux remuant les herbes comme le vent balaie la surface des lacs par temps gris.

Il y avait eu une complication durant la chirurgie. Je ne veux pas essayer d'expliquer, je me tromperais. Une complication après plusieurs heures en salle d'opération, pas directement liée à la greffe, au remplacement du cœur et des poumons. Je crois que la transplantation était réussie au moment où tout a basculé.

/ 214

Un grand vide, une stupeur m'ont envahie. Je ne savais si j'avais le droit d'être triste, si je pouvais m'accorder cette permission. Je m'en voulais de ne pas réagir, de ne pas fondre en larmes. Je m'imaginais que je ne ressentais rien. Il fallait que je sois une terrible personne pour rester là sans bouger, sans un mot. Puis j'ai essayé de parler, de formuler des phrases, de dire « oh mon Dieu, c'est épouvantable, c'est tellement triste ». Ça a été pire, je ne supportais pas de m'entendre.

Quand j'avais cinq ans, mon grand-père paternel est mort d'un cancer généralisé, le jour de la Saint-Valentin. Il est mort chez lui, dans son salon, où il avait passé les derniers mois de sa vie sur une civière, aux soins de sa femme et de ses enfants, et d'une infirmière qui lui rendait visite tous les jours. Ma grand-mère, ses cinq fils et sa fille se sont réunis autour du corps et l'ont veillé jusqu'au lendemain matin. Ce fait me bouleverse. J'ignore si j'ai su dès le soir de la mort de mon grand-père, ou seulement le lendemain, que cette veillée avait eu lieu. Mais chaque fois que j'y repense, cela me bouleverse, parce que c'est inimaginable. Quelques jours plus tard, le jour des funérailles, ma grand-mère m'a demandé ce que je ressentais, ce que ça me faisait que mon grand-père soit mort. J'ai répondu la vérité. J'ai répondu que je ne le savais pas. J'étais une petite fille bavarde, qu'on ne pouvait forcer à se taire. Mais quand mon grand-père est mort, je n'ai pas éprouvé de déchirement. Tout le monde autour de moi avait tant de chagrin. Je ressentais l'absence de mots, je ressentais un grand vide froid. Pour la première fois, j'entrais en contact avec la réalité de la mort. J'y réfléchissais intensément. On exigeait de moi des effusions et je ne pouvais les produire du fait même qu'on s'y attendait. J'ai été honnête, j'ai dit que je ne le savais pas. Ma grand-mère, sans penser à mal je crois, m'a comparée à ma cousine.

— Catherine, en tout cas, a dit que c'était bien triste.

Je me souviendrai toujours des mots, de leur ordre, et du coup que j'ai reçu en les entendant. Ma grand-mère n'a pas voulu me blesser. Elle répondait à une vérité par une autre vérité. Je suis certaine qu'elle a compris ce que j'essayais de dire. Je ne me rappelle que les mots. J'ai oublié si nous étions à l'église, au salon funéraire, chez elle. Catherine a six mois de moins que moi et elle avait su quoi répondre. C'est ce que je me suis dit. C'était un test, et j'ai échoué. J'ai mal répondu. J'aurais dû avoir la présence d'esprit de dire que c'est bien triste, que je suis bien triste.

Plus j'essaie de remonter loin dans le temps, plus sont flous les détails. Les minutes. Les gestes. Les mots, leurs séquences. Il reste des tableaux, abstraits, des plaques de couleur et de lumière auxquelles se superposent des émotions. Plus je remonte loin dans le temps, plus brutes sont les émotions. À la fin, elles se résument à la peur de disparaître, et à la peur d'être abandonnée.

/ 217

Quand j'ai écrit les premières phrases de ce livre, il y a huit ans de cela, je me souviens de ce que je voulais faire, de ce que je voulais dire. Je voyais le livre comme un exercice d'indécence, où je raconterais des instants de vulnérabilité. Des instants de mise à nu. Les minutes, les jours ou les années de honte. Je montrerais ce que l'instinct m'aurait autrement poussée à cacher. Je les narrerais, dans les mots les plus simples que j'ai. Je les accumulerais, j'en noterais le plus possible et je montrerais, à l'échelle de ma personne, la proportion d'inconnu qui toujours subsiste en l'autre, le mystère de l'autre et en même temps le mystère de soi.

Je montrerais comment c'est ce mystère qui constitue le soi, qui constitue les autres, qui constitue l'autre, en soi et en l'autre. J'exposerais le vide de mon cœur, de mon esprit disséqués, et j'en ferais le reflet de l'absurdité de notre monde.

L'absurdité et l'horreur de notre monde, je ne la montrerais pas, car nous la connaissons tous. Mais nous sommes moins disposés à croire en notre propre ineptie.

/ 218

L'écriture est un exercice de transformation et de simplification, au bout duquel se trouvent la solitude et la mort.

/ 219

J'imaginai un lieu où, par la magie de la sincérité, de l'intégrité, un passage s'ouvrirait, qui mènerait vers une connaissance réciproque de soi et de l'autre. Qui se situerait à l'extérieur des communications fonctionnelles, du langage perverti de la gouvernance, du monde marchand, de l'éducation. J'imaginai un livre où l'enjeu ne serait plus de se grandir, de créer un monde plus beau, l'image d'un soi plus libre, plus courageux, une version de soi que la réalité n'aurait pas empêchée d'être pleinement soi. J'essayais de créer un langage, une manière de dire et de raconter qui établissent une communication meilleure, plus juste, et moins embarrassée par le désir de se mettre en valeur, de se représenter comme quelqu'un qui n'a jamais été nu, qui n'a jamais été souillé, qui n'a jamais eu honte. Un livre qui aurait annulé la possibilité du mensonge, même du mensonge par omission.

/ 220

Dans un tel lieu de vérité, je croyais qu'il serait possible de rejoindre l'autre. Je n'étais pas assez sotte pour croire que j'inventais ce lieu. Je voulais le représenter. J'espérais y rencontrer d'autres êtres humains. J'espérais que ce livre, par ce chemin, me conduirait vers les autres, vers mes semblables.

Mais ce lieu n'existe pas, et je ne peux pas l'inventer.

/ 221

Je n'étais même pas certaine de vouloir me présenter au salon funéraire. Je ne sais plus qui m'a accompagnée. Jade et Roxanne, c'est presque sûr, mais ma mémoire n'a pas enregistré leur présence. Je n'y suis pas allée seule, je n'aurais pas pu. À rebours, je doute que ça ait été ma mère. Elle déteste les funérailles. Elle ne voit pas l'intérêt de se présenter dans une salle au milieu de gens pour se montrer en train de souffrir. Elle préfère vivre son deuil seule ou avec les gens qu'elle a choisis, elle préfère que son deuil se déroule sans surprise. Je suppose. Elle était peut-être là quand même, je ne sais plus.

/ 222

Je m'en veux d'avoir oublié tout ce que j'ai oublié. Je m'en veux de m'être absentée ainsi de ma vie, si longtemps. J'étais fatiguée. J'étais fatiguée d'avoir peur. Je connaissais si peu de choses et le connu me faisait peur. Je croyais, j'avais la niaiserie de croire que l'inconnu me siérait mieux. Que le saut dans l'inconnu que j'étais sur le point de faire me soulagerait de cette fatigue, de cette peur. Je partais m'installer à Montréal.

/ 223

Peut-être que Jade et Roxanne m'accompagnaient. Elles travaillaient au camp elles aussi. Elles étaient certainement là. Elles m'auront aidée à franchir la distance qui me séparait du corps de Fannie, de sa famille, de sa mère et de son père. Elles étaient à la fois moins bouleversées que moi, moins touchées que moi par la tragédie, et plus aptes à s'approcher de la mère de Fannie, de son père, de ses sœurs, et de son corps.

/ 224

C'était idiot et vain de ma part de penser qu'il existait quelque part un espace où communiquer avec les autres tout en étant libérée de ce qui nous pousse, primordialement, à nous parler.

J'ai passé suffisamment de temps seule pour le savoir. J'ai vécu assez longtemps privée de ce que l'on se donne vraiment quand on parle, quand on se respecte et quand on s'aime, pour décrire ce don, pour savoir comment il agit, comment il voyage.

/ 225

Je m'imaginai seule devant un autre qui lirait exactement les mots que j'aurais écrits, et qui les comprendrait exactement comme je les aurais écrits.

/ 226

Je m'imaginai m'adressant à quelqu'un de plus achevé, de plus accompli que moi, à quelqu'un de libéré déjà des démons qu'il me fallait combattre chaque fois que j'ouvrais la bouche, au restaurant, en classe, dans les fêtes, partout, et ce, même quand ma bouche prenait les devants et disait pour moi ce que j'aurais voulu protéger, et surtout quand ma bouche et l'ensemble de mon système respiratoire interdisaient que je prononce les mots et les phrases qui m'étaient pourtant vitales.

Quant à la différence entre ce que je dois protéger, ce que je dois garder à l'intérieur et ce qu'il m'est vital de révéler, je ne la connais plus, si je l'ai jamais connue.

/ 227

Quand j'entre au salon funéraire, je suis seule, peu importe qui est avec moi je suis seule. Son corps est dans son cercueil et il est vêtu d'une blouse rouge. Je n'ai pas vu son visage depuis plusieurs années, mais je sais qu'il n'y a rien à reconnaître dans le cercueil. Je connais le traitement qu'on réserve aux morts, leur maquillage, l'épaisseur de maquillage qui les fait ressembler à des mannequins, je sais que les complications de la chirurgie ont déformé son corps et son visage, je sais que je ne suis pas la seule à avoir du mal à la reconnaître. Il y a des fleurs, il y a des fleurs partout. Il y a une file de gens venus serrer la main des membres de la famille alignés devant le cercueil, venus leur serrer la main et leur dire mes sympathies, ou mes condoléances. Je me sens si petite, si inutile, si mortifiée que je crains qu'ils ne me reconnaissent pas, ou me reconnaissent et se demandent de quel droit j'ose me présenter ici. Je pense que, de toute ma vie, je n'ai jamais été aussi tendue, aussi terrifiée.

Je me présente devant ses deux sœurs et je leur dis les mots appropriés, et elles m'en disent aussi. La plus grande, que je n'ai pas vue depuis des années, me dit à quel point ça fait longtemps qu'elle ne m'a pas vue, et j'ai envie de défaillir, mais je reste là, j'essaie de la regarder dans les yeux. Ça passe vite. Je me retrouve devant son père, dont la douleur est manifeste, mais entièrement contenue, et des hommes comme celui-là j'en ai connu tellement, je les imite depuis toujours, et je me contiens donc.

/ 228

La mère de Fannie est là pour accueillir tous ceux qui sont venus jusqu'à elle. J'ai si peur de ne pas être à ma place, si peur de l'offenser par ma simple présence, que j'essaie de le dire, mais elle ne m'en laisse pas le temps. Je suis tellement contente que tu sois là, dit-elle, tu étais toujours chez nous, vous vous aimiez tellement. Sa voix est chargée, de souffrance et d'amour, j'ignore comment elle parvient à se gouverner. Merci, dit-elle, merci d'être venue. Alors j'éclate en sanglots, je tombe, elle m'enserme, dans ses bras, elle me tient, pendant que je pleure, et cela me fait tant de bien, cela me soulage tant que je me sens à nouveau humaine, à nouveau normale, tandis que les sanglots, incontrôlables, me secouent, et cette femme elle pleure aussi, mais moins fort que moi. De ce drame, de cette tragédie, elle est le centre, le foyer, et son travail ici est de prendre sur elle la douleur de tous. Je ne savais pas, en entrant, qu'il en était ainsi, mais c'est clair maintenant. Ma présence, ma détresse, mon abandon sont le tribut que je devais lui livrer; non seulement elle m'accueille et m'accepte, mais ce dénouement était le seul possible, en le vivant je le sais, je suis à ma place.

/ 229

Je m'imaginai seule devant quelqu'un, devant un lecteur, une lectrice qui n'aurait peur ni de disparaître ni d'être abandonnée. Quelqu'un qui n'aurait besoin de rien, et rien à tirer de mes écrits qui lui soit propre.

Je rêvais également que ce mode d'échange puisse exister, ou existe, dans la réalité, je rêvais d'y avoir accès et d'y cohabiter avec les autres. Autrement dit, j'aspirais à effacer l'ardoise, à recommencer à zéro, à instaurer avec ceux que j'aimais des rapports où la peur aurait disparu. Une fois libérée de la peur par ma cure d'honnêteté, j'aurais pu entendre les autres et m'adresser à eux avec une sorte d'objectivité accueillante, qui est la plus haute forme de bonne volonté. C'est impossible, évidemment. C'est si impossible, si vain, c'est si dur qu'à simplement tendre vers une telle écriture, une telle écoute, qu'à simplement céder à de tels mouvements vers l'autre, on s'illusionne. À croire à cette magie, à me comporter comme si cette magie existait, je m'aliénerais tous ceux qui comptent pour moi. Nous n'y arriverons pas. Cela ne signifie pas que nous ne puissions pas nous comprendre, ou nous aimer. Nous savons que nous sommes irréparables. Nous savons que leur mise en langage transforme nos sensations, selon des modalités qui nous sont inconnaissables. Inconnaissables comme le monde nous est inconnaissable et comme nous-mêmes sommes inconnaissables.

Comment suis-je devenue moi-même?

Un dialogue sera toujours une négociation. Une relation d'amitié ou d'amour est une négociation. L'objet de cette négociation est la sécurité, la paix. Pas de se connaître vraiment, ou de se comprendre vraiment. Le résultat de cette négociation, comme pour toute négociation, est un accord. Les récits de soi, l'écoute de l'autre, dans l'amour comme dans l'amitié, servent à approfondir, à complexifier cet accord, à le rendre plus durable, résistant, souple. Ceux qui s'aiment aspirent à ne pas se mettre en danger. Si je t'aime, je voudrai te parler, je voudrai me mettre en accord avec le plus

d'aspects de toi possible, et je me dévoilerai du mieux que je le peux, pour susciter ton accueil. Qui aime veut accueillir et accepter, et veut l'être.

/ 233

Fannie n'est pas dans ce livre. Fannie sera toujours cachée. Je ne peux plus la voir, il est trop tard, elle est trop loin.

/ 234

Exactement un an après la mort de Fannie, je déménageais à Montréal. Nous avions loué, avec Jade et mon copain de l'époque, un appartement dans le Village, à un jet de pierre du pont Jacques-Cartier. De mon balcon, où je passais beaucoup de temps à fumer, je voyais la ruelle, les cabanons, les chats et une affiche publicitaire géante, de la taille d'un écran de cinéparc, elle annonçait des voitures, des émissions de radio ou de télé, et même des livres parfois. Notre appartement se trouvait au premier étage d'un triplex, et je crois bien que les planchers d'origine de 1920 y avaient été préservés. Une arche en plâtre avec colonnes décorées d'arabesques, de boucles et de chérubins séparait les deux pièces du salon double. L'hiver, la température descendait aussi bas que treize degrés malgré la pellicule plastique dont nous avons recouvert les fenêtres, malgré les calorifères électriques qui chauffaient au maximum en permanence. C'était à deux stations de métro de l'UQAM, où j'allais commencer mes études en littérature. Je suis arrivée en août une semaine avant le début des cours, semaine que j'ai passée à demi couchée sur notre causeuse rouge neuve, vêtue du moins de vêtements possible, à fumer des joints et à dessiner dans mon cahier, à dessiner ce que je voyais par la fenêtre, des arbres et des nuages, des paysages monochromes : ciels roses, canopées bleues, cumulus mauves. J'avais chaud, j'en avais des vertiges. J'écoutais Radiohead. La première nuit où j'ai dormi dans mon appartement, c'était le 15 août, soir du concert de Radiohead au parc Jean-Drapeau. Le matin du déménagement, j'avais rangé mes affaires dans des boîtes en écoutant une

chanson de Radiohead en boucle. C'était « Life in a Glasshouse ». Je remplissais des boîtes de livres, de disques, j'écoutais mon disque préféré pour la dernière fois sur le système de son Denon de mes parents, je tournais dans la maison à la recherche des dernières choses à moi qui traînaient partout. En termes musicaux, « Life in a Glasshouse » serait un jazz funéraire de La Nouvelle-Orléans. Je n'en avais aucune idée le jour de mon déménagement, à dix-neuf ans. *Glasshouse* veut dire maison de verre, mais aussi serre, solarium. Je n'avais aucune idée, non plus, à quel point me manqueraient les haut-parleurs du salon de mes parents. Me manquerait encore plus le bonheur de vivre dans une maison complètement détachée, avec des fenêtres des quatre côtés, un champ derrière. Le jazz funéraire est joué lors des processions funéraires traditionnelles à La Nouvelle-Orléans, par des fanfares. Qui vit dans une maison de verre ne devrait pas lancer de pierre. Qui vit dans une maison de verre vit à l'abri des éléments. La chanson commence avec Thom. Une fois de plus, il est en chicane avec sa seule amie. Dans le refrain, il voudrait bien s'asseoir, avec sa seule amie, on le suppose, pour parler, parler longtemps, mais quelqu'un écoute. Big Brother, le diable, une voix dans sa tête, on ne sait pas. À la fin, l'intensité augmente, elle atteint un paroxysme presque insoutenable qui m'exaltait, tandis que Thom répète, redit son désir de voir son amie, de lui parler, mais que, mais que, mais que (*only only only*) quelqu'un écoute, quelqu'un l'en empêche.

/ 235

Mon premier cours de littérature est un cours d'introduction, et il se déroule dans un amphithéâtre d'une capacité de deux cents personnes. J'arrive en avance et je choisis une place loin dans le fond, sur le côté, que je peux quitter assez vite, pour prendre la porte sans me faire voir. Quand j'ose poser une question, le professeur ne me comprend pas. Il me demande de répéter, plus fort. Ma voix s'étrangle, je n'ai pas le souffle pour cela. Je regrette d'avoir levé la main, bientôt je ne recommence plus. Je regarde mes collègues lier connaissance, se tourner d'une rangée à l'autre pour se parler. Au milieu de la session ils ont formé des bandes, tout cela s'est passé sans moi, je ne saurais expliquer comment, mais ils sont maintenant un groupe,

je suis encore seule de mon côté. La session s'écoule, elle se termine, je rédige mes travaux la nuit en buvant du thé earl grey qui râpe la gorge. Les notes arrivent, elles ne sont pas si bonnes, et je me trouve un emploi dans une boutique d'accessoires d'hiver au Centre Eaton, je vends des tuques, des gants, des foulards.

/ 236

Moins d'un an plus tard, j'ai complètement cessé de prendre le métro pour me rendre à mes cours ou pour aller travailler. Il y a trop de monde, la ligne verte est trop loin sous terre, et l'entrée de l'UQAM, au niveau métro, est trop étroite. Trop de gens à la fois qui passent ce goulot d'étranglement. Les portes tournantes tournent trop vite. J'ai peur d'être bousculée, d'être écrasée, j'ai peur que mon corps touche des corps inconnus. À l'entrée de l'université aussi, il y a trop de monde, c'est assourdissant. Chaque matin, à l'agora du pavillon Judith-Jasmin, je tâche de suivre le rythme de la marée humaine qui marche, de ne pas porter attention aux crieurs de toutes sortes et de rejoindre mon local au plus vite. À la sortie du métro McGill, quand je me rends au travail, le même phénomène se répète. Nous sommes des centaines à débarquer ici, à franchir les portes ou les tourniquets des Ailes de la Mode, à nous précipiter ensemble vers les magasins.

/ 237

Puis, début 2005, la grève étudiante commence pendant la session d'hiver et j'abandonne tous mes cours parce que je ne me sens pas capable d'affronter la fin de session condensée qui nous attendra à la reprise. Rédiger tous mes travaux en accéléré, au mois de mai, alors que je ne fous rien depuis deux longs mois. J'avais déjà abandonné un cours au début de la session, il ne m'en restait que trois. C'était trop quand même. J'étais incapable de rédiger une dissertation, incapable de trouver un argument, de l'étayer, de soutenir une opinion sur un livre pendant quinze pages, incapable de suivre le fil d'une idée, incapable de lui accorder assez d'importance, d'y croire assez.

Je pourrais écrire n'importe quoi, faire valoir n'importe quelle théorie, tout le monde s'en foutrait de toute façon. Cela m'étonne, puis ne m'étonne plus. Les meilleures notes vont aux dissertations que j'ai écrites avec le plus d'emportement, quand le professeur ou son assistante ont eu le plus de plaisir à les lire. Alors ils écrivent, dans leurs commentaires, que j'ai du souffle.

/ 238

Le coup de grâce était déjà survenu, un an avant la grève, dès ma deuxième session à l'université. Il a frappé ce soir-là, il a frappé en différé, longtemps par la suite. C'était le mois de mars, pendant un dégel qui avait laissé les trottoirs du centre-ville couverts d'un mélange de sel et de glace brune et craquante, de calcium et de sable fin, brun pâle, qui mangeait les bottes. Je m'étais inscrite à un cours d'analyse cinématographique jungienne si populaire qu'il se tenait dans le même amphithéâtre que le cours d'introduction, dans un pavillon légèrement périphérique de l'UQAM. Le plus souvent j'y entrais par dehors, même si c'était connecté au souterrain. J'avais l'impression de marcher un kilomètre sous terre avant de pouvoir remonter. Le cours commençait à dix-sept heures. À cette époque, à dix-sept heures, j'en étais à mon quatrième joint et je me déplaçais comme si j'étais devenue un nuage, lente, énorme, mon visage présentant une expression de profonde indifférence à l'univers. J'étais capable de me retenir de taper du pied, ou de commenter le contenu du cours en direct sans lever la main. J'avais vaguement sommeil. Je parvenais à rester assise quatre-vingt-dix minutes en classe, du début de mes cours jusqu'à la pause. Sans ressentir l'irrépressible envie de partir. Ni le point au-dessus de mon poumon gauche, qui pulsait au rythme de mon cœur, les crampes à l'estomac, les contractions à l'œsophage, et ce que je ne saurais définir que comme une tension respiratoire permanente. Non, les meilleurs jours, autour du quatrième joint, je ne ressentais rien de cela. Même quand l'angoisse montait, elle était très peu susceptible d'éclater en comportements qui m'auraient signalée aux autres. J'essayais d'écouter le professeur, de prendre des notes, et quand l'ennui était trop grand, je

changeais de cahier, j'écrivais de la prose. Je croyais que j'étais en train d'écrire un roman, mais je n'avais que des personnages et pas d'histoire.

Je ne connaissais toujours personne à l'université, personne avec qui j'aurais eu le goût d'aller boire une bière après les cours. Ça me pesait. Je craignais plus que tout de paraître désespérée, je m'étais juré de ne pas agir impulsivement. Le prof de cinéma exigeait que nous remettions des travaux d'équipe, parce que la classe comptait deux cents étudiants et que, même s'il disposait de deux monitrices, la charge de correction était trop lourde. Je m'étais retrouvée jumelée à un jeune homme qui terminait son bac cette session-là et je me sentais nulle chaque fois que nous devions nous consulter au sujet de nos dissertations. Pour compenser ma nullité, j'avais accepté sans réfléchir de recevoir sa moitié du travail de mi-session la veille du jour de la remise, de la juxtaposer à ma propre moitié, de finaliser la rédaction de l'intro et de la conclusion en fonction de ce que nous aurions effectivement écrit, et de réviser le tout. J'ai toujours abhorré les travaux d'équipe. Aucun prix n'était trop cher payé pour m'éviter le supplice de corriger un texte à deux, de discuter chaque virgule, d'expliquer dans mon langage encore incertain pourquoi il était indispensable de réécrire telle phrase bancale que mon partenaire aimait particulièrement pour la seule raison qu'il se sentait puissant quand il l'avait écrite. Aucun prix n'était trop cher payé, même si ça voulait dire recevoir à dix heures du soir un fichier de mille cinq cents mots torchés n'importe comment, avec vingt fautes par page et une bibliographie copiée-collée de l'internet.

Je m'arrangeais la plupart du temps pour m'asseoir hors de vue du gars, en arrivant quand le cours commençait même si je préférais de loin m'installer à l'avance, ou en choisissant des places à l'écart, à côté d'inconnus. Le jour du coup de grâce, il n'était même pas là. La première partie du cours m'avait été pénible malgré les joints fumés. Le prof a décrété la pause, et j'avais tellement hâte de m'allumer une cigarette que je ne me suis pas assez habillée. J'ai mis seulement mon veston en velours orange et ma veste de ski. J'ai laissé sur ma chaise mon chandail à capuchon, mon vieux et chaud chandail du club Aramis, tout vert bouteille avec deux bandes blanches sur les manches, un artéfact des années quatre-vingt confectionné dans une matière encore douce et ridiculement chaude, si chaude que j'ai cru que mon chandail serait de trop dehors, dehors où l'air avait regelé. Le froid m'a revigorée. J'ai vu tous ces étudiants en groupes de dix, qui fumaient le long des murs vitrés du pavillon, et je me

suis faufilée entre les masses de gens, j'ai sorti mes cigarettes et mon feu. Sans doute n'avais-je pas assez mangé, la fumée de ma cigarette m'a donné mal au cœur et maintenant je sentais mon sang circuler en moi comme des ruisseaux nerveux et pollués de caféine dans des cavités trop vastes.

Puis j'ai entendu, à côté de moi, un groupe d'étudiants qui discutaient de leur cours, d'une explication un peu alambiquée de leur professeur, ils tentaient d'en remonter le fil, de déterminer s'ils en avaient tiré une conclusion commune, et si ensemble ils pouvaient ajouter des éléments à leur résumé, le consolider avant de rentrer en classe. Je ne me suis même pas vue faire, je n'aurais pas pu prévoir la suite alors qu'elle était si prévisible, d'une certaine façon. Je suis intervenue dans leur conversation. La petite fille que j'étais s'est réveillée, tellement avide de confronter ses idées à celles des autres, et même simplement ses impressions des cours et des professeurs, en dépit de sa haine du small talk. Je leur ai répondu quelque chose, quelque chose que la honte a immédiatement supprimé de ma mémoire, détruisant au passage des journées, des semaines entières de mon bac du même coup, juste pour être sûre. J'ai dit – ça a dit, le diable qui loge quelque part dans mon corps a formulé une opinion sur le cours dont je sortais, sur le prof et ce moment où je l'ai senti moi aussi se perdre lui-même, et où j'en ai manqué des bouts, moi aussi. Évidemment, les gens à côté de moi ne sortaient pas du même cours que moi, ils ne me connaissaient pas, ils ne parlaient pas de mon professeur, ne comprenaient rien à ce que j'essayais d'expliquer sur la psychanalyse, les archétypes jungiens, anima, animus, la numérologie, le *Carrie* de Brian de Palma. Ils n'étudiaient pas en littérature et ils m'ont regardée comme si je m'étais échappée de l'asile. J'ai compris, je comprenais pendant que ça le disait contre ma volonté, j'ai compris mon erreur en temps réel. C'était du monde de la maudite École des sciences de la gestion, dont le pavillon se trouvait juste à côté. Ils me l'ont dit. Ils me l'ont dit, parce que dans ma confusion, une fois que je me suis aperçue que je faisais une folle de moi, j'en ai rajouté, je leur ai demandé dans quelle classe ils pouvaient bien être si ce n'était la mienne. Je ne sentais plus mon corps, j'avais perdu le contrôle de toute fonction physique, et mentale, de tout, mais il y avait dans un placard à balais de ma tête un préposé à la survie qui a organisé la suite pour moi, les quelques excuses marmonnées, la fuite, la récupération de mon chandail, de mes livres, de mon sac facteur, de mon lecteur de MP3 dans ma classe. Je me suis enfuie.

Étonnamment, je manquais assez peu de cours à l'époque, et il était rarissime que je quitte la classe avant la fin. Quand j'étais enfant, si je me sentais malade, ma mère insistait toujours pour que j'essaie d'aller à l'école, au cas où je me sentirais mieux quelques heures plus tard. Un simple mal de gorge ou de tête ne constituait pas une raison suffisante pour rester chez soi à lire ou à dessiner. Elle disait que, si j'étais assez en forme pour lire sur le divan, j'étais assez en forme pour me rendre en classe. Au primaire, j'ai eu l'autorisation de m'absenter de l'école pour quelques raisons exceptionnelles seulement : pneumonie – j'en ai fait deux, vers l'âge de dix ou onze ans –, gastroentérite, grippe ou virus similaire, de ceux qui te couchent même si tu voudrais te lever et qui t'empêchent de te nourrir pendant trois jours. J'ai aussi manqué l'école pour des raisons ophtalmologiques : la fois où, quand j'étais en deuxième année, on m'a administré des gouttes paralysantes et que je ne pouvais plus du tout bouger les yeux ni faire aucune mise au point. Il semble que le médecin arrive à observer des phénomènes particuliers lorsque le patient ne peut plus exercer sa volonté sur son œil. C'était encore une histoire de vision des profondeurs. J'étais très contrariée parce que je devais me choisir une nouvelle paire de lunettes cette journée-là, et que je ne voyais pas devant moi, rien du tout. J'ai essayé de convaincre ma mère de revenir un autre jour, mais elle n'a pas fléchi. Je manquais déjà l'école, et elle m'accompagnait ici, à l'hôpital puis chez l'optométriste, alors qu'elle aussi aurait dû travailler. C'est donc elle qui a choisi pour moi. Une monture en métal violet foncé, avec à chaque coin, à la jonction de la vitre et de la branche, une petite décoration dorée en forme de coquillage. Sans doute pas ce que j'aurais choisi, mais ça convenait à ma mère, que je ne choisisse pas. Les lunettes étaient discrètes, elles iraient bien avec tout, elles ne faisaient pas bébé, elles n'étaient pas roses et m'iraient encore si j'avais à les garder jusqu'à la quatrième ou la cinquième année. Je doute qu'elle ait pensé à cela au moment de choisir, mais maintenant, à regarder la monture sur mes vieilles photos de classe, je leur trouve aussi un autre avantage : les ornements dorés, au coin des verres, créaient un mouvement vers l'extérieur, détournaient l'attention de mon iris qui, lui, fuyait obstinément vers l'intérieur.

Une autre fois, j'avais quinze ans et, je ne me souviens plus pourquoi, l'optométriste a eu besoin de conserver mon ancienne paire de lunettes pour fabriquer les nouvelles. Je me suis retrouvée en classe sans lunettes; j'avais manqué mes cours de l'avant-midi à cause de mes examens médicaux et je me retrouvais en mathématiques, assise à ma place habituelle de la quatrième rangée, à essayer de déchiffrer les équations au tableau, de comprendre les explications et de filtrer les bruits qui m'assaillaient : murmures des autres élèves, froissements de papiers divers, ventilation, grincements de chaises et crissements de pattes de table contre le sol. C'était impossible sans mes lunettes. Les néons m'aveuglaient, après trente minutes les globes oculaires me brûlaient, complètement desséchés, chaque cheveu me faisait mal. Et j'avais l'impression qu'à tout moment on allait me lancer une boule de papier ou m'enfarger dans le corridor. Je me déplaçais lentement, à tâtons, pas tant à cause de la myopie que de la différence entre mes deux yeux. Le gauche est beaucoup plus faible que l'autre et, après quelque temps sans mes lunettes, mon oreille interne ne peut plus interpréter correctement les stimuli, j'ai la nausée. J'ai demandé l'autorisation de téléphoner à ma mère après quarante-cinq minutes de cours et je ne lui ai pas laissé le choix de revenir me chercher. Je ne suis pas retournée à l'école avant d'avoir reçu mes lunettes. La migraine a duré une journée de plus.

/ 240

J'avais presque vingt ans et je me sentais encore coupable de quitter une classe. Ma mère n'imaginait pas qu'on veuille se trouver ailleurs alors qu'on pouvait être en classe. Même si on croyait détester l'école, même si on était persuadée que l'école ne servait à rien, il fallait persévérer. On le devait à la fois à soi-même et à ceux qui étaient passés avant nous. Elle disait, et elle avait parfaitement raison, que personne ne restait à la maison pour la surveiller quand elle tombait malade. Elle ne ratait jamais une journée de travail. Si elle était assez en forme pour se soigner elle-même à la maison, elle était assez en forme pour aller travailler. À l'usine, elle n'avait pas le temps de se morfondre.

Elle disait aussi que, si j'arrêtais d'étudier, je ne me réinscrirais jamais à l'école. C'est ainsi qu'elle m'a convaincue de ne pas partir en voyage à la fin de mes études collégiales – avec l'argent de la Domtar. Elle me décrivait la vie de filles à peine plus vieilles que moi qui travaillaient avec elle à la shop, et pour qui c'était déjà hors de question de retourner aux études. L'attrait du chèque de paye était trop puissant. Personne ne résistait à ça : une entrée d'argent régulière, des centaines de dollars par mois, assez pour se payer un appartement et une voiture. Et après, on ne pouvait plus améliorer sa situation. Après, peut-être qu'on faisait un enfant, et quand on a un enfant, comment envisager de renoncer à une entrée d'argent régulière, juste pour aller à l'école? J'avais beau répéter que j'aimais trop apprendre, que j'aimais trop les livres pour mettre une croix là-dessus pour toujours, qu'un travail que je déteste ne saurait m'empêcher de retourner à l'école, que rien, en fait, n'avait ce pouvoir, elle doutait, et donc moi aussi.

Je suis sortie de l'université et j'ai remonté la rue Sanguinet vers Maisonneuve. Je savais que le bruit et les lumières de Sainte-Catherine m'assailliraient. Je n'ai pas remis mes écouteurs, il aurait fallu m'arrêter, trouver mon lecteur MP3 dans mon sac, démêler les fils, refermer le sac, trop de gestes, trop de coordination nécessaires. J'utilisais tout ce qui restait de mon pouvoir de concentration pour inspirer profondément, expirer le plus lentement possible. Ma tête était vide. Pas seulement vide de pensées, elle était légère, comme un ballon. Je marchais sans gants et sans tuque et j'avais froid aux mains et aux oreilles, mais mes gants étaient trop loin – enfouis dans les poches de ma veste –, et ma tuque, je ne savais pas où elle était. J'acceptais d'avoir perdu ma tuque, ma tuque était perdue – mais non, elle était dans mon sac. Mon foulard laissait passer le vent, je le sentais et je me souvenais que je détestais avoir froid dans le cou, mais je ne l'ajustais pas. Je marchais, mes pieds marchaient, je les sentais à peine fouler le trottoir. Je voyais à un ou deux mètres devant moi, une zone nette par terre devant mes pieds, c'était tout. Les lampadaires dégageaient une lumière

chaude, comme duveteuse, ils formaient des halos de la taille des anneaux de Saturne, d'un lampadaire à l'autre ces halos se chevauchaient, je marchais dans un tunnel. Tous les sons étaient étouffés, sauf quand je passais directement à côté de leur source, des marcheurs me dépassaient, je sursautais, j'entendais deux mots de ce qu'ils disaient, fort comme si j'avais oublié le volume de mon lecteur MP3 au maximum. Même chose pour les voitures. Je me rappelle le crissement des petites roches et du sel de déglacage sur mes bottes, et le craquement de la glace quand je pilais dessus, des bruits tellement détaillés que j'avais l'impression d'avoir hérité de l'ouïe de mon chat. Certains anxieux, quand ils ont des crises de panique, ne comprennent pas que c'est l'anxiété qui agit sur leur corps. Ils se convainquent de l'imminence d'une crise cardiaque, ils croient suffoquer, certains se présentent à l'urgence. De manière très lointaine, je comprenais ce qui m'arrivait. Mes nerfs se révoltaient. Mes surrénales vidaient dans mon organisme toutes leurs réserves d'adrénaline et de cortisol, chacun de mes muscles, chaque millimètre carré de mon épiderme en avait mal. J'avais l'impression d'avoir presque entièrement quitté mon corps. Ne survivait plus dans mon corps que cette bille de conscience, juste assez grosse pour diriger mes pas, avancer dans le tunnel, passer sous l'enseigne de TVA, traverser Papineau sans collision et remonter chez moi, dans mon appartement où m'attendraient deux personnes à qui je ne pouvais pas parler de ce que je venais de vivre. Je savais que mon cœur tiendrait, mais je n'en sentais pas moins un danger. En arrivant, j'ai lancé mon sac et mes manteaux par terre, je me suis assise sur le futon à côté de mon copain qui regardait *Loft Story* à la télé et ne m'a pas demandé pourquoi je rentrais si tôt. J'ai roulé un gros joint. J'ai fini ma session. J'en ai fini une autre après.

/ 243

J'ai lâché l'école à l'hiver suivant et je n'ai pas trop senti passer le printemps ni l'été. Après tout, c'était normal de ne pas étudier pendant l'été. L'automne venu, je ne fréquentais que le Centre Eaton – j'avais changé d'emploi, je travaillais maintenant dans une boutique de géologie qui vendait des minéraux et des bijoux, au quatrième étage du centre d'achat, le plus souvent désert. Le plus souvent, j'étais seule dans le magasin. J'ai

accédé à un état de terreur permanente, de paralysie et de mutisme dans lequel je resterais pendant une année et demie, deux ans peut-être, avant de reprendre graduellement mes cours, de quitter mon copain et de déménager seule. Je ne sortais plus de mon appartement, sauf pour aller travailler. Être contrainte de marcher jusqu'au Centre Eaton cinq fois par semaine me désespérait. À la boutique, je restais assise sur mon tabouret et j'évitais de croiser le regard des rares clients qui entraient. Je traînais un cahier que je noircissais de vers et de prose que je ne relisais jamais. Le matin, quand le bâtiment était encore très calme et qu'il me restait huit heures à y passer, je pleurais. Bien sûr, j'avais fumé avant de partir. Vers onze heures, avant que la vague des clients de midi débarque, je fermais la boutique et j'allais rouler un joint au pied de la statue du square Phillips. Quand il faisait trop froid, je roulais sur le comptoir, à côté de la caisse. C'est là que je me suis habituée à fumer deux cigarettes de suite. Après mon joint, je fumais la première, et la perspective de retourner à l'intérieur me répugnait tellement que j'en allumais une autre et elle ne me paraissait plus si dégueulasse. Je rentrais trente minutes plus tard, hébétée. Je devais sentir à dix mètres à la ronde. Je vendais quelques agates, des boucles d'oreilles en perle et, vers treize heures trente, je fermais à nouveau pour m'acheter un lunch à la foire alimentaire du niveau tunnel – sous le niveau métro, le deuxième sous-sol –, non sans aller fumer deux autres cigarettes sur Maisonneuve auparavant.

Plus d'une fois j'ai contemplé l'idée de retourner chez mon père et ma mère. Je ne la voyais pas comme une réelle possibilité. J'aurais dormi autant que j'aurais voulu dans mon ancienne chambre, où l'obscurité, le silence étaient complets une fois la nuit tombée. J'aurais marché en forêt, sur des sentiers déserts. J'aurais lu des livres et j'aurais écrit. J'aurais attendu que l'envie de faire quelque chose de ma peau me revienne. Seulement j'avais peur de me réinstaller dans mon ancienne ville. Peur du moment où mes amies de là-bas auraient demandé ce qui m'arrivait, peur de leurs yeux quand j'aurais essayé de trouver les mots pour le dire, peur de leurs réactions, de leurs tentatives de m'apaiser, de me convaincre que j'avais tort et que la vie était belle. Je n'ai jamais été suicidaire une seconde de ma vie. Ça n'a rien à voir.

Leurs yeux, leur regard quand je leur aurais dit :

Le présent, le passé, le futur sont confondus. Je les vois maintenant confondus et le temps est une illusion. La beauté est vouée à la destruction. La mort arrive. Et en même temps elle revient. Elle nous encercle. Non, elle roule sur tout ce que nous connaissons comme un feu, un feu dévorant la forêt. Elle a déjà marqué de son nom et de son souffle tout ce que je connais. Agir ne sert à rien, et tout ce qui me détourne de l'ambition de vivre tel un galet dans la rivière est toxique. Ne m'en voulez pas, mais ne m'offrez pas votre gentillesse. Au mieux elle me dévasterait, au pire je n'y croirais pas.

Pendant mes études secondaires, j'ai essayé à plusieurs reprises d'écrire un roman. Dieu merci, je n'en ai jamais terminé aucun et il n'en subsiste pas de trace aujourd'hui. En troisième secondaire, j'ai commencé une histoire qui se déroulait dans un décor inspiré du chalet que les parents de Roxanne possédaient au lac Saint-François. Chaque année, nous y passions à cinq ou six une fin de semaine à nous baigner, nous traversions le lac en bateau à moteur pour atteindre notre plage secrète, qui se trouvait sur le territoire du parc Frontenac, nous nous baignions encore et nous nous cachions des gardes forestiers qui nous auraient donné une amende pour n'avoir pas payé le droit d'entrée dans le parc, nous rôdions autour du chalet voisin, une maison immense toute de granit bleuté où on ne voyait jamais personne, nous regardions à l'intérieur par les fenêtres, nous cherchions une manière d'entrer, nous nous faisions bronzer sur la jetée. Nous mangions des montagnes de salade de patates et des steaks bleus, des côtes levées, de la laitue et des concombres du jardin.

Dans mon histoire, j'avais inventé des personnages qui correspondaient à cinq filles de notre petite gang, moi incluse, et imaginé que nous ne nous connaissions pas, mais nous rencontrions un été au bord du lac. C'était narré au je, et le je, c'était moi. J'avais grossi le trait dans mes descriptions :

la tomboy à grosse voix, la belle artiste timide, l'enfant énervée dans un corps de femme, la rousse au tempérament explosif, et moi-même, une brune à lunettes sarcastique, copiée sur Daria Morgendorffer. J'ai jeté là-dedans quelques personnages de garçons génériques, un avec une voiture, un avec une guitare, un avec une coupe mohawk. Au point où j'en étais quand je l'ai fait lire à mes amies, l'histoire comptait peu de péripéties. Il y aurait des fêtes et des intrigues amoureuses où, comme dans la vraie vie, tous les garçons s'intéresseraient aux deux mêmes filles. Il y aurait un garçon tourmenté, probablement le garçon avec une guitare, qui se lierait avec la narratrice et qui deviendrait son confident, mais tomberait amoureux de l'artiste timide pendant que les deux autres se disputeraient la fille immature. À la fin, un drame se produirait. Un incendie, un accident d'auto, n'importe quoi.

C'était une vingtaine de pages, pas beaucoup plus, dont j'étais assez fière. Il me semblait avoir assez bien capturé mes personnages, je les trouvais vivants, diversifiés, humains. Mes amies n'étaient pas d'accord. Elles ont détesté ce qu'elles ont lu, et elles m'ont reproché de les avoir représentées sous un mauvais jour. L'une s'est fâchée parce que « son » personnage n'avait pas assez de temps de page et que je ne l'avais pas faite assez jolie. Roxanne trouvait injuste que, jusque dans la fiction, ce soit toujours les mêmes qui attirent l'attention des gars. Je me suis engueulée avec toutes et il s'en est fallu de peu que les filles se battent entre elles à cause de mon début de roman. Mais allez donc expliquer à des gamines de quatorze, quinze ans ce qu'est la fiction, allez donc leur dire que l'écriture est un processus transformateur, que leurs personnages n'étaient pas leurs personnages, que leurs personnes n'étaient que les points de départ d'où je dérivais, et qu'il est sans intérêt d'écrire un livre sans conflit ni malheur. Allez donc faire ça quand vous êtes vous aussi une gamine de quatorze ans et que vous ne connaissez rien.

/ 246

Et leurs yeux, leur regard, si je leur avais dit :

Je vous parle de ce lieu où rien n'a plus d'importance que la mort, son imminence, sa possibilité. L'idée de vivre comme vous, sans y penser, d'agir avec légèreté tandis que la mort tous nous guette, est obscène. Je passe mes journées sur mon futon, avec des livres, des cahiers, et j'écris des phrases. J'écris des phrases qui se suivent, elles fuient vers l'avant, elles oublient ce qui les précède à mesure. Elles ne seront jamais un roman, elles ne seront jamais des poèmes, je ne les relirai jamais. Elles me servent à ne pas mourir ici. Je passe mes journées dans le salon, sous la fenêtre, et parfois j'ai du mal à me lever pour aller aux toilettes. Quand j'ai faim, je cuis du riz au jasmin au micro-ondes et je retourne m'asseoir avec mon bol dans les mains et je prends quelques bouchées de riz avec du beurre et je reprends mon cahier, je reprends l'écriture de phrases qui ne seront jamais un roman, jamais une histoire. Parfois je m'arrête et je tremble à la pensée d'aller au travail. Quand vous m'appellez pour m'inviter quelque part, je tremble à l'idée d'y aller. Parfois je m'arrête et je me fige parce que je me suis souvenue de l'existence des anévrismes cérébraux. J'attends que passe la vague glaciale qui me traverse, mais elle est longue, elle est infinie, et pendant qu'elle me traverse je tombe et je n'arrive pas à me relever. J'ai tellement peur que j'ai l'impression que mon esprit lui-même va se disloquer, que ça ne peut pas augmenter, si ça augmentait ça dissoudrait ce qui reste en moi qui est moi. Il ne reste pas grand-chose.

/ 247

J'ai peur que des gens lisent ce livre et s'y reconnaissent et m'en veuillent. J'ai peur qu'on me lise et que l'on conclue que je suis une mauvaise personne. J'ai par moment l'impression d'écrire ce livre pour le savoir. Comment distingue-t-on les gens bons des mauvais? J'ai essayé de faire réapparaître des moments qui m'ont transformée. Quand je me retourne vers mon enfance, j'aperçois beaucoup de noirceur. Ça me sidère. J'ai essayé de comprendre pourquoi. J'ai essayé de déterminer si la petite fille que j'étais avait été aussi malheureuse, ou si le passage du temps l'avait réduite à cela. Si se souvenir c'est raconter, et que raconter c'est transformer, cela signifie-t-il que j'ai créé la petite fille triste en me la racontant? Cela signifie-t-il que, si je ne me l'étais pas racontée, elle

n'aurait pas existé? On a souvent essayé de me dire ce genre de choses. Quand je revenais de Montréal et que j'essayais d'expliquer à mes amies que je me sentais mal, où que je me trouve, même avec elles, elles répondaient que j'avais tort, et qu'elles n'étaient pas telles que je les décrivais. Je me mettais en colère, parce qu'elles refusaient de comprendre que ce n'était pas leur faute, et elles refusaient de m'entendre.

Si vraiment je n'avais pas aimé ma jeunesse, si je m'en étais sentie prisonnière alors qu'elles avaient l'impression de vivre les plus beaux moments de leur vie, et que j'avais vécu ces moments avec elles, et que j'avais ri et souri, que leur avais-je caché de plus? Avais-je menti? N'aurais-je pas mieux fait d'essayer encore de me confier? Ce n'était pas leur faute. Elles faisaient de leur mieux. Elles m'aimaient comme j'étais. Elles m'acceptaient. Alors je leur cachais le fond de ma pensée. Ce que je pensais des autres élèves de l'école, de gens qu'elles avaient pour amis ou pour connaissances, souvent des gens cons qui savaient à peine lire dix mots de suite et que je condamnais pour cela, souvent des gens méchants, qui se montraient sous leur meilleur jour avec elles, et à qui j'avais des raisons d'en vouloir. J'avais dressé une liste noire, dans ma tête, et j'en voulais à mes amies quand elles s'entichaient de quelqu'un qui y figurait. J'avais des raisons d'en vouloir aux autres, des raisons qui remontaient dix ans en arrière. Je les taisais. J'avais des opinions politiques naissantes, j'avais lu *No Logo* pendant le cours de français en secondaire cinq, au lieu de faire mes exercices de grammaire. Nous vivions dans un monde horrible et je ne pouvais plus jamais cesser de le voir. J'ai essayé d'en parler, elles m'ont trouvée déprimante, j'ai arrêté. J'ai commencé à écrire un roman postapocalyptique, il n'en reste aucune trace, Dieu merci, peuplé d'êtres ultraviolents ou magiques, et de dictateurs, et je ne le leur ai pas fait lire. J'ai commencé à écrire un autre roman aux personnages de notre âge, dont je savais qu'il se terminerait sur un suicide. Pendant des heures et des heures, à l'école, en cours ou à la table de la cafétéria, en mangeant mon lunch avec elles, je pensais à ces personnages, et je cherchais la manière de faire progresser mon histoire jusqu'au moment de la mort, de montrer ce que pense une personne qui se tue, l'évolution mentale d'une personne qui en vient à se tuer. J'essayais de me le rendre crédible à moi-même, et j'imaginais les autres sentiments extrêmes qui devaient accompagner cette pulsion. J'ai peut-être passé plus de temps dans ce monde-là qu'avec elles,

à me figurer la splendeur, la vastitude de l'univers. Un univers où les gens se tuent. Je ne leur en parlais pas. Je n'étais pas assez stupide pour faire ça.

/ 248

Et si je leur avais dit, après être revenue habiter chez mes parents :

Le monde foisonne de beauté et d'horreurs qui s'entredévorent. L'une ne triomphera jamais de l'autre. Vos ambitions sont ridicules, vos désirs sont vains. Si vous réussissez un jour à vivre dans le confort et dans la joie, vous aurez volé ce confort et cette joie à d'autres. Du simple fait d'être en vie, ici dans ce pays, et de vouloir être heureuses, de vouloir être bien, vous êtes responsables. Moi aussi.

/ 249

Qui se reconnaîtrait dans ce livre se tromperait. Il n'y a que la transcription du récit de ma vie, à moi-même mille fois raconté, selon l'époque à diverses fins : pour donner un sens à des actes abjects, pour me consoler, pour m'accorder le droit de survivre, et pour savoir reconnaître dans les autres les traces de la violence et de la peur. Pour donner un sens à leurs actes affreux, pour savoir les apaiser, les convaincre que leur vie est précieuse.

/ 250

Un matin d'hiver comme les autres, je suis partie pour l'école après avoir mis mon habit de neige turquoise et enfilé mon sac à dos. J'étais en maternelle, j'avais cinq ans. Pour ma collation, ma mère m'avait donné deux muffins au maïs. Bien sucrés et jaune serin, craquant sous la dent grâce à la semoule de maïs utilisée à parts égales avec la farine, c'était mes préférés. On les mange coupés en deux avec un carré de beurre quand ils

sortent du four, on les mange froids en collation les jours d'école. Quand ils refroidissent, ils deviennent tout collants, à cause du sucre. Ma mère les déposait dans un petit plat de plastique, deux muffins dans leur plat de plastique givré avec un couvercle bleu. Quand je l'ouvrais, j'essuyais avec mon doigt la trace laissée sur le bleu par le muffin, et ça goûtait le sirop de sucre et de maïs. J'avais hâte de manger les muffins dans la classe, au milieu de tous les amis. L'idée me remplissait de joie, et j'ai marché jusqu'à l'école en y pensant. C'était un lundi. Il avait neigé toute la nuit et je savais déjà que la cour d'école serait couverte d'une couche de neige parfaite, d'autant plus parfaite que l'entrée que j'utilisais, en haut de la rue Bolduc, était la moins fréquentée. Ça m'enchantait aussi de pouvoir fouler la première une partie du tapis merveilleux, sachant qu'il serait bientôt tapé, que les enfants de l'école s'assureraient de ne laisser aucun pied carré de neige folle. En attendant, observer les dessins tracés par les pas de mes semblables dans la neige me permettait d'en apprendre sur leurs déplacements. Évidemment, ils étaient plus concentrés près des portes, autour desquelles apparaissait vite une grande demi-lune, ou plutôt la forme du soleil couchant tel que le dessinent les jeunes enfants, avec des rayons et des points qui se diffusent autour. Le secteur des terrains de ballon-prisonnier, même en hiver, se marquait rapidement des bourdonnantes traces de courses. Autour des grands jeux érigés au milieu de la cour comme un château fort apparaissaient des tranchées, et au bord de ces tranchées des trajectoires innombrables pareilles à des sauts de puce. L'entrée donnant sur le stationnement, empruntée par tous les élèves qui prenaient l'autobus, restait pendant quelques jours l'endroit le plus aplati et dur de la cour. Depuis les entrées les plus éloignées des portes, comme la mienne, nos pas creusaient un seul sentier droit duquel on s'écarterait un peu, jusqu'à ce qu'il devienne amusant de piétiner ce qui restait de neige vierge.

Au fond de la cour, mon petit bois conservait un peu plus longtemps sa belle couche de neige légère, ou moelleuse, ou collante, mais ça ne durait guère plus de deux jours, après quoi nos bottes ne s'enfonçaient plus du tout, nulle part.

Il régnait un grand silence que je n'ai pas trouvé trop suspect, probablement parce qu'il y avait beaucoup de neige. J'ai escaladé la grande côte, puis les marches de l'escalier en fer forgé, couvertes de neige. Il n'était pas rare que je sois la seule à y passer le matin. En haut de l'escalier, on pénétrait dans la cour par la chicane, un endroit où la clôture formait un zigzag qui vu de haut ressemblait à deux blocs de Tetris en L emboîtés. Ça servait à empêcher les gens de passer avec leurs vélos. J'ai traversé la chicane et commencé à marcher, lentement, à travers la cour. On était au plus fort de l'hiver, le froid était mordant et sec. Quand je suis arrivée à l'école ce matin-là, à sept heures quarante-cinq, le soleil n'avait pas tout à fait fini de se lever. Il montait à travers les nuages épais et bas qui ne neigeaient plus, la lumière perçait certains interstices et le jaune du soleil l'était à peine, c'était un jaune platine qui ne touchait rien que les nuages les plus proches, d'un gris d'eau, et par terre la neige de son bleu de glace était immaculée. C'est peut-être pour cette raison que je n'ai pas tout de suite rebroussé chemin, c'était si beau et si attirant, et aussi parce que j'avais tellement hâte à la collation, j'avais hâte de manger mes muffins jaunes magnifiques. J'avancais lentement, j'avais coincé mes mains recouvertes de mitaines énormes sous les bretelles de mon sac à dos. J'ai caché mon nez dans mon foulard pour le réchauffer le temps d'une respiration, pas plus, pour éviter d'embuer mes lunettes. Il n'y avait personne dans la cour d'école, il n'y avait aucune trace de pas sur la neige. J'ai marché sagement, j'ai marché en ligne droite, jusqu'à la porte où j'entrais chaque matin, et je me suis assise dans les marches pour attendre l'arrivée des autres.

/ 252

Je suis restée là, pendant trente minutes, sans bouger.

/ 253

Je suis restée là trente minutes, toute seule, à attendre. Les autres ne sont pas arrivés. Ils ne sont pas arrivés après cinq minutes, ni après quinze

minutes, ni après vingt minutes. Que se passait-il dans ma tête? Qu'avais-je fait?

/ 254

Longtemps j'ai nourri le projet d'écrire ce livre. J'ai le titre depuis longtemps. *Ouvrir son cœur*. Le livre porterait sur les plus grands moments de vulnérabilité de ma vie. Il relaterait, il dirait, il ouvrirait ce sentiment terrible et étrange qui m'a habitée si souvent. L'imminence des chocs. Dans les escaliers, en traversant la rue, devant les voitures. Comme dans ce rêve où on arrive en classe sans pantalon, ou avec un autre visage que le sien, comme dans ce rêve où ceux que l'on croyait connaître ne nous reconnaissent plus; ils nous contemplent et leurs lèvres et leurs sourcils sont comme des couleuvres. Je me suis toujours prise pour une personne dotée d'une excellente mémoire. J'ouvrirais mon cœur et les scènes s'écriraient, de longues scènes tirées de mon passage à l'école primaire. Or il s'avère finalement qu'avant la cinquième ou la sixième année, je n'ai rien retenu, entendre que je n'ai retenu aucune scène. Il me reste d'épaisses traversées de brouillard. Je traverse le brouillard et le brouillard passe en moi. Je me souviens de textures. Je me souviens de voix et je ne me souviens plus de ce qu'elles disaient. Je me souviens d'avoir pensé mais je ne me souviens plus des mots. Je croyais avoir des scènes et des images à offrir, mais ce qui me reste, ce sont des mots. Il me reste ce que j'ai pensé après avoir essayé de me souvenir des jours et des années; derrière les mots et les pensées, il me reste les émotions traversées comme une succession de rideaux, un rideau en velours vieux rose décoloré, un rideau de lin pâle abîmé par le soleil, un rideau de billes chuintant, un rideau gris charbon, très lourd et très épais, et un rideau de feuilles mortes, et tous je les écarte et de tous je respire la poussière et ça n'a aucun sens.

/ 255

Des pensées ont traversé mon esprit, elles ont approché la conclusion qui s'imposait, mais sans l'accepter. Il n'y avait personne d'autre dans la cour. Je ne sais plus si la cloche a sonné ou pas. Vingt-cinq ans plus tard, j'ai habité un appartement dans un immeuble juste à côté d'une école primaire. De ma fenêtre, je voyais l'entrée de la maternelle, isolée de la cour des grands. La cloche sonnait tous les jours. Elle sonnait tout l'été, et le samedi et le dimanche, comme s'il était impossible qu'elle ne sonne pas. Elle sonnait le jour de Noël. Il me semble que, si la cloche avait sonné, la petite fille que j'étais aurait fini par comprendre, elle aurait fini par accepter qu'il n'y avait pas d'école et que, pour une raison ou pour une autre, sa mère l'avait envoyée à l'école quand même. Ma mère m'avait envoyée à l'école, non seulement elle m'avait envoyée à l'école, mais la veille elle avait pris une heure de son temps, au terme d'une longue journée à coudre des salopettes de neige, pour me préparer la meilleure collation, pour me préparer les muffins que j'adorais, collation grâce à laquelle je passerais une meilleure journée à l'école. J'aurais pu me lever et rentrer chez moi. J'aurais dû penser à me lever pour rentrer chez moi. J'ai continué à réfléchir. C'était une question difficile et complexe et inépuisable. Je réfléchissais. Ma mère doit s'être trompée, mais c'est si improbable, si étrange que ma mère se soit trompée. Maman ne se trompe jamais. Maman s'occupe bien de moi. Ça doit être moi. Ça doit être moi qui me suis trompée, qui ai oublié quelque chose, ou qui ne comprends pas comme il faut.

Je reste assise là sans bouger pendant la plus longue demi-heure de ma vie, et je réfléchis. Le plus étonnant, c'est que je ne panique pas. Je n'ai pas peur. Je ne pleure pas. Je ne bouge pas. J'observe le sol sous les semelles de mes bottes, j'écrase la neige à mes pieds, j'écoute son crissement. J'observe le ciel au-dessus de moi. C'est une journée nuageuse, les nuages empêchent une partie de la lumière de se rendre au sol, mais je la vois derrière, je comprends qu'il fait soleil derrière les nuages, et moi j'attends sous ce dôme couleur de mercure, et par terre la neige brille d'un éclat métallique. Je ne veux pas bouger tant que je n'ai pas une bonne raison de le faire, tant que je n'ai pas compris ce que je devrais faire, tant que je n'ai pas compris pourquoi. Je veux comprendre, et la chose que j'ai à comprendre est inacceptable. Maman a oublié qu'il n'y a pas d'école. Pour maman, c'est lundi, elle a oublié la journée pédagogique, elle a oublié le congé férié, parce qu'elle a du travail, parce qu'elle doit coudre des salopettes, cent,

mille salopettes. Elle a probablement des centaines de morceaux de linge en pièces détachées qui l'attendent dans le sous-sol. Elle s'est levée, elle m'a envoyée à l'école avec mon merveilleux lunch couleur de soleil et elle ne s'est pas inquiétée et elle s'est mise au travail. Je suis petite, mais la marche jusqu'à l'école est courte, ça fait des mois que je la fais, après deux jours de classe j'ai demandé à y aller toute seule, j'ai dit à maman que je n'avais plus besoin d'elle et j'ai commencé à me rendre à l'école seule comme une grande. Cinq ans, je suis grande, je sais mille choses. Je dois avoir mal compris. D'un côté, je comprends que c'est impossible que tous les élèves soient absents de l'école en même temps, et qu'ils soient absents à cause de moi, à cause d'une erreur que j'aurais faite ou quelque chose que j'aurais mal compris. Mais je n'écarte aucune possibilité. Peut-être qu'on va venir me chercher. Il y a un adulte, à l'intérieur de l'école, qui va me voir. Il va ouvrir et va me parler, il va m'expliquer ce qui se passe. Il y a une sortie scolaire? Tous les amis sont partis en autobus aux glissades?

Puis ma mère apparaît. Je ne l'ai pas vue arriver, mais elle a sans doute marché dans mes traces. Elle n'a pas crié pour que je vienne la rejoindre, elle a attendu d'être près de moi pour me parler d'une voix posée. Elle arrive et elle me dit qu'elle a juste oublié, qu'on rentre à la maison, elle s'excuse une fois ou deux, un peu sèchement, elle a l'air fâchée, elle est fâchée contre elle-même, pour moi ça ne fait pas de différence. Elle me prend par la main et nous marchons vers la maison, le jour est encore bleu et gris, scintillant de neige piquante et capricieuse, ma mère me tient la main et nous repassons dans nos traces à travers la cour, et ma mère ne dit plus rien, et moi je pose des questions, je sais que je vis un moment étonnant et spécial, un moment en dehors de ma vie et enfoui au plus creux de moi et qui m'échappe, mystérieux comme cette journée dont la couleur exacte me restera, et en sortant de la cour d'école, en redescendant l'escalier de fer, avant que nous nous engagions dans la côte qui descend à la maison, je lui demande si je pourrai manger mes muffins quand même et je me souviens que c'était une question sincère, et je la posais parce que j'avais peur qu'elle me dise non.

J'imagine mon cerveau d'enfant comme une grande forêt vierge. Je nais. La forêt pousse. Pendant que dans ma mère je grandissais, la forêt croissait aussi. Elle se multipliait. Je suis née et la forêt est jeune. Des mots et des images et des sentiments ont commencé à passer dedans, à vivre et à se déplacer, des insectes et des animaux. Il n'y a rien à comprendre. On ne peut pas défaire ce qui a été fait. On ne peut pas remonter à la source, on ne retrouve pas ce point de joie violente d'où l'on aurait jailli dans le monde, pur et clair, soi-même pure et claire. On ne le peut pas. On a les traces, et tout le temps qu'il faut pour y marcher, imprimer de nouvelles traces dans les traces, on a tout le temps qu'il faut pour oublier la douleur et pour voir tout ce qu'on peut.

/ 257 NOYAU DUR

J'avais peut-être douze ans j'avais peut-être seize ans
j'avais cette maladie j'avais tout compris mais
ce jour-là je m'étais posé une question je ne pouvais me répondre.

Je pouvais toujours me répondre même quand je ne savais pas
je traçais entre tous les objets entre toutes les personnes
entre toutes les étoiles les planètes qui tournent
des liens qui prouvaient que j'aurais pu
tout comprendre si je l'avais voulu prendre la terre dans ma main la caresser
l'envelopper dans une couverture
la garder sous mon lit dans une boîte de carton.

*

J'ai demandé à mes parents :
si la vie après la mort n'existe pas
comment puis-je être consciente aujourd'hui?

Ils ne comprenaient pas.

Je pense aujourd'hui ma vie tient tout entière en pensée dans le langage
dans ma mémoire c'est le langage ma mémoire qui retiennent toute
ma vie forcément la mort l'abolira.

Ils ne comprenaient pas.

La mort l'abolira comme le sommeil abolit le présent le passé le futur.

Ils ne comprenaient pas.

Ma vie ma mémoire ma conscience ma pensée le langage existent et ne
peuvent exister que s'ils existeront toujours pourquoi ma mort future ne
rase-t-elle pas tout de suite depuis son apparition lointaine les mots les
sentiments les souvenirs qui tiennent maintenant dans ma mémoire?

Ils ne comprenaient pas.

*

Pour moi c'était limpide comme la lumière des étoiles venue de deux
siècles en arrière jusque dans mes yeux et derrière retenue dans ma tête.

Le sommeil on s'en échappe si un matin je ne m'en échappais pas tout
serait fini maintenant serait fini et quand je serai morte ce sera fini.

Si je suis morte plus tard je ne peux être vivante maintenant.

Si je suis vivante maintenant je ne peux être morte plus tard.

Je ne peux pas être morte plus tard si je suis vivante maintenant je ne peux
pas être morte plus tard je serais morte maintenant.

Comme le sommeil abolit le passé le présent le futur.

Imagine un sommeil qui ne se réveille pas où n'existe pas le réveil dans ce
sommeil l'éveil n'existe pas n'existe ni dans le présent ni dans le passé
ni dans le futur.

Ils ne comprenaient pas.

*

Aujourd'hui je ne dors plus jamais que d'un œil dans mes rêves je prépare
des livres fais le ménage anticipe les rencontres dans mes rêves je parle
et j'en ressors avec des pages de mes rêves je vois les pages les fenêtres
les coquilles le cosmos j'entends les dialogues et les fins me viennent
les débuts et les fins de récits qui n'ont pas de nom encore

je n'ai toujours pas de réponse à ma question

personne ne la comprend

moi-même, je ne la comprends plus

mais je me souviens je la tenais c'était une bille très dure et très chaude
brûlante et vide à l'intérieur, et ce vide était infini

et je la montrais et je la tendais avec désespoir à tout le monde et tout le
monde me disait qu'elle n'existait pas

je l'ai montrée à mes parents ils ne comprenaient pas

je l'ai montrée à mes amis ils ne comprenaient pas

je l'ai montrée à mon esprit il ne comprenait pas.

OceanofPDF.com

OceanofPDF.com

/ NOTICE

La citation qui apparaît au fragment 196 est tirée du premier tome des *Frères Karamazov*, de Dostoïevski. Je cite la traduction d'André Markowicz. Il s'agit d'un extrait du livre cinquième, *Pro et contra*, plus précisément du chapitre IV, « La rébellion ». La rébellion, c'est celle d'Ivan. C'est une rébellion contre Dieu. Devant l'inévitabilité de la douleur, l'abîme incompréhensible de la souffrance humaine, Ivan refuse de s'en remettre à l'amour divin, à la promesse d'une harmonie future. Il préfère rester « devant le fait », « avec les souffrances non vengées ». Au ciel il préfère le monde terrestre : « si je m'étais convaincu, même, que tout, au contraire, n'est qu'un chaos désordonné, maudit, et peut-être démoniaque, si j'avais été frappé par toutes les horreurs de la désillusion humaine – de toute façon, je voudrais vivre ».

OceanofPDF.com

DE LA MÊME AUTRICE
CHEZ LE MÊME ÉDITEUR

Chien de fusil, 2013
Royaute, 2013

OceanofPDF.com

Le Quartanier remercie de leur soutien financier
le Conseil des Arts du Canada (CAC)
et la Société de développement des entreprises
culturelles du Québec (SODEC).

Gouvernement du Québec – Programme de crédit d'impôt
pour l'édition de livres – Gestion SODEC.

Le Quartanier reconnaît l'aide financière
du gouvernement du Canada.

Canada

OceanofPDF.com

Diffusion au Canada : Dimedia

ePub créé par Le Quartanier
Première mise en ligne : 13 novembre 2018

© Le Quartanier et Alexie Morin, 2018

Dépôt légal, 2018
Bibliothèque et Archives nationales du Québec
Bibliothèque et Archives Canada

ISBN : 978-2-89698-363-6

OceanofPDF.com